





8

VOYAGES
DE
GULLIVER,

par M: Swift,

Traduits par M. l'Abbé DESFONTAINES.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER

M. j. Chavignac

[redacted]

A PARIS,

Chez H. L. GUERIN & L. F. DELATOUR, rue Saint Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

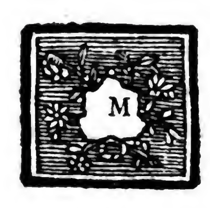
M. DCC. LXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





A MADAME LA MARQUISE D**

*ADAME,*

Les Femmes ont un droit naturel ſur les Ouvrages d'imagination. Ils ſont faits pour elles, & tous les êtres du ſyſtême Poétique n'ont été créés peut-être

que pour les amuser. Mais toute fiction ne convient pas à certaines Femmes d'un esprit solide & d'un goût délicat. Comme, en qualité de Traducteur, je m'imagine que ce Livre a tout le mérite qui vous convient, je juge, Madame, que vous devez le lire avant qui que ce soit, & pour cela, je prends aujourd'hui la liberté de vous l'envoyer. Recevez, Madame, ce témoignage de l'estime & du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ***

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR,

Mise à la tête de l'Edition de 1728.

L'Auteur de cet Ouvrage est le célebre M. Swift, Anglois, Doyen de l'Eglise de S. Patrice à Dublin, dont tous les Ecrits, soit dans le genre de Belles-Lettres, soit sur les matieres de Politique, sont connus & très-estimés en Angleterre.

Il y a environ dix-sept ans qu'il fit imprimer à Londres un volume *in-8°. d'Oeuvres mêlées*.

En 1701, il donna au Public l'*Histoire des Dissentions* qui s'éleverent autrefois dans les Républiques d'Athenes & de Rome, entre la Noblesse & le Peuple : Ouvrage où il faisoit allusion aux accusations intentées en 1700, par la Chambre-Basse, contre les Milords Somers, Halifax & Orford. Sans parler de plusieurs de ses Ecrits qui regardent les affaires d'Etat, & les intérêts des Princes de l'Europe, il y a quatre ou cinq ans qu'il publia sept petits Traités, au sujet d'une certaine monnoie de cuivre que le Gouvernement vouloit introduire en Irlande. Ces écrits également ingé-

nieux & ſenſés, firent tant d'impreſſion ſur les eſprits, que le Lord Carteret, envoyé en Irlande pour faire exécuter les intentions de la Cour, eût ordre d'abolir la nouvelle monnoie de cuivre.

On connoît aſſez en France le *Conte du Tonneau*, dont le même M. Swift eſt l'Auteur, & dont la Traduction, qui fut débitée à Paris il y a cinq ou ſix ans, quoiqu'aſſez mauvaiſe, eut beaucoup de ſuccès.

Sur la fin de l'année derniere, M. Swift publia à Londres les *Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver* dont il s'agit. Un Seigneur Anglois qui réſide à Paris, les ayant preſque auſſi-

tôt reçus d'Angleterre, me fit l'honneur de m'en parler, comme d'un Livre agréable & plein d'esprit. Le suffrage de ce Seigneur, qui a lui-même beaucoup d'esprit, de goût, & de littérature, me prévint en faveur du Livre. Quelques autres Anglois de ma connoissance, dont j'estime aussi beaucoup les lumieres, en porterent le même jugement ; & comme ils savoient que depuis quelque temps j'avois un peu appris leur langue, ils m'exhorterent à faire connoître cet ouvrage ingénieux à la France, par une Traduction qui pût répondre à l'Original.

Dans ce même temps, un

ami de M. de Voltaire me montra une lettre de fraîche date, écrite de Londres, où cette illuſtre Poëte vantoit beaucoup le Livre nouveau de M. Swift, & aſſuroit qu'il n'avoit jamais rien lu de plus amuſant & de plus ſpirituel; & que s'il étoit bien traduit en François il auroit un ſuccès éclatant.

Tout cela me fit naître, au commencement du mois de Février de cette année, non-ſeulement l'envie de le lire, mais même le deſſein de le traduire, en cas que je m'en ſentiſſe capable, & que je le trouvaſſe conforme à mon goût. Je le lus & n'y trouvai aucune obſcurité. Mais j'avoue que

les trente premieres pages ne me firent aucun plaiſir. L'arrivée de *Gulliver* dans l'Empire de *Lilliput*, la deſcription de ce pays & de ſes habitants qui n'avoient que ſix pouces de hauteur, & le détail circonſtancié de leurs ſentiments & de leur conduite à l'égard d'un étranger qui étoit pour eux un Géant, tout cela me parut aſſez froid & d'un mérite médiocre, & me fit craindre que tout l'ouvrage ne fût du même goût.

Mais quand j'eus un peu plus avancé dans la lecture du Livre, mes idées changerent, & je reconnus qu'on avoit eu raiſon de me le vanter. J'y trou-

vai des choſes amuſantes & judicieuſes, une fiction ſoutenue, de fines ironies, des allégories plaiſantes, une morale ſenſée & libre, & partout une critique badine & pleine de ſel; je trouvai en un mot un Livre tout-à-fait neuf & original dans ſon genre. Je ne balançai plus; je me mis à le traduire, uniquement pour ma propre utilité, c'eſt-à-dire, pour me perfectionner dans la connoiſſance de la Langue Angloiſe, qui commence à être à la mode à Paris, & que pluſieurs perſonnes de diſtinction & de mérite ont depuis peu appriſe.

Je lus quelques morceaux

de ma Traduction à des amis éclairés, & qui se connoissent en bonne plaisanteries. J'observai la premiere impression que cela produisoit sur eux, & y fis, selon ma coutume, bien plus d'attention qu'aux réflexions avantageuses qui suivirent. Enfin déterminé par leurs suffrages & leurs conseils, je résolus d'achever ma Traduction, & de risquer de la donner au Public.

Je ne puis néanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de M. Swift, des endroits foibles & même très-mauvais, des allégories impénétrables, des allusions insipides, des détails puériles, des

réflexions triviales, des pensées basses, des redites ennuyeuses, des poliçonneries grossieres, des plaisanteries fades; en un mot, des choses qui rendues littéralement en François, auroient paru indécentes, pitoyables, impertinentes; auroient révolté le bon goût qui regne en France, m'auroient moi-même couvert de confusion, & m'auroient infailliblement attiré de justes reproches, si j'avois été assez foible & assez imprudent, pour les exposer aux yeux du Public.

Je sais que quelques-uns répondent que tous ces endroits qui choquent, sont allégori-

ques, & ont du ſel pour ceux qui les entendent. Pour moi, qui n'en ai point la clef, non plus que ces Meſſieurs même qui en font l'apologie, & qui ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux myſteres, je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les ſupprimer entiérement. Si j'ai peut-être laiſſé encore quelque choſe de ce genre dans ma Traduction, je prie le Public de ſonger qu'il eſt naturel à un Traducteur de ſe laiſſer gagner, & d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour ſon Auteur. Au reſte, je me ſuis figuré que j'étois capable de ſuppléer à ces défauts, & de

réparer ces pertes par le ſecours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux choſes même qui me déplaiſoient. J'en dis aſſez pour faire connoître le caractere de ma Traduction.

J'apprends qu'on en imprime actuellement une en Hollande. Si elle eſt littérale, & ſi elle eſt faite par quelque Traducteur ordinaire de ce pays-là, je prononce, ſans l'avoir vue, qu'elle eſt fort mauvaiſe, & je ſuis bien ſûr, que quand elle paroîtra, je ne ſerai ni démenti, ni détrompé.

J'ai dit que cet Ouvrage de M. Swift étoit neuf & original en ſon genre. Je n'ignore

pas cependant que nous en avons déja de cette eſpece. Sans parler de la *République* de Platon, de l'*Hiſtoire véritable* de Lucien, & du *Supplément* à cette Hiſtoire, on connoît l'*Utopie* du Chancelier Morus, *la nouvelle Atlantis* du Chancelier Bacon, l'*Hiſtoire des Sevarambes*, les *Voyages de Sadeur, &c. de Jacques Macé*, & enfin le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac. Mais tous ces Ouvrages ſont d'un goût fort différent, & ceux qui voudront les comparer à celui-ci, trouveront qu'ils n'ont rien de commun avec lui, que l'idée d'un voyage imaginaire, & d'un pays ſuppoſé.

Certains esprits sérieux & d'une solidité pesante, ennemis de toute fiction, ou qui daignent tout au plus tolérer les fictions ordinaires, seront peut-être rebutés par la hardiesse & la nouveauté des suppositions qu'ils verront ici. Des Pigmées de six pouces; des Géants hauts de cent cinquante pieds; une Isle aërienne, dont tous les habitants sont Géometres & Astronomes; une Académie de systêmes & de chimeres; une Isle de Magiciens, des hommes Immortels; enfin des Chevaux qui ont la raison en partage dans un pays où les animaux qui ont la figure humaine ne sont

point raiſonnables ; tout cela révoltera ces eſprits ſolides qui veulent par-tout de la vérité & de la réalité, ou au moins de la vraiſemblance & de la poſſibilité.

Mais je leur demande s'il y a beaucoup de vraiſemblance & de poſſibilité dans la ſuppoſition des Fées, des Enchanteurs, & des Hippogryphes. Combien cependant n'avons-nous pas d'ouvrages eſtimés, qui ne ſont fondés que ſur la ſuppoſition de ces Etres chimériques ? L'Arioſte & le Taſſe ſont pleins de ces fictions qui choquent la vraiſemblance. Que dirai-je des fictions les plus ordinaires des

Poëtes ? N'y trouve-t-on pas des Centaures, des Syrenes, des Tritons, des Driades, des Naïades, des Muſes, un Pégaſe, des Gorgones, des Faunes, des Satyres, des Fleuves animés, des Génies, enfin des Pigmées & des Géants, comme ici ? Voilà le ſyſtême poétique : Si on le condamne, il faut réduire aujourd'hui toutes les fictions aux intrigues ennuyeuſes des Romans ; il faut regarder avec le dernier mépris les Métamorphoſes d'Ovide, & celles qui ſont répandues dans les Poëmes d'Homere & de Virgile, puiſque tout cela n'eſt fondé que ſur des imaginations qui n'ont aucune vraiſemblance.

Mais le *Pantagruel* de Rabelais doit paroître aussi un livre insipide & détestable dans les endroits mêmes que les connoisseurs admirent. Gargantua n'est-il pas un Géant plus grand encore que ceux de *Brobdingnag* ? On le voit monté sur une Jument qui est capable de porter les deux grosses cloches de Notre-Dame de Paris, & d'abattre avec sa queue la moitié de la Forêt d'Orléans. Que cette image doit peu plaire à nos Critiques !

Le voyage dans l'Isle aërienne est-il plus absurde dans sa supposition, que le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac ? Cependant cette imagi-

nation burlesque a été goûtée de tout le monde. A l'égard du Voyage dans le pays des Chevaux raisonnables, ou des *Houyhnhnms*, j'avoue que c'est la fiction la plus hardie; mais c'est aussi celle où l'art & l'esprit brille le plus. Pour moi, en commençant à lire ce Voyage, j'avois de la peine à concevoir comment l'Auteur pourroit soutenir & orner cette fiction bizarre, & lui donner au moins un air de vraisemblance fabuleuse. Des Chevaux raisonnables & s'entretenants avec un Voyageur, me paroissoient une imagination insoutenable. Je me sus pourtant bon gré ensuite d'avoir

admis l'hypothese : l'Homme en effet, pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'Homme. Au reste, dans le *Supplément* de l'histoire de Lucien, on trouve une République d'animaux ; & les Fables d'Esope, de Phedre, de la Fontaine, & quelques unes aussi de M. de la Motte, font parler & raisonner les bêtes.

Je crois donc que pour toutes ces raisons, on ne doit pas censurer les *Voyages de Gulliver*, précisément parce que les fictions n'en sont pas croyables. Ce sont, il est vrai, des fictions chimériques, mais qui fournissent de l'exercice à l'i-

magination, & donnent beau jeu à un Ecrivain, & qui par cet endroit ſeul doivent être goûtées, ſi elles ſont conduites avec jugement, ſi elles amuſent, & ſur-tout ſi elles amenent une Morale ſenſée. Or c'eſt ce qui me paroît ſe trouver ici. Cependant comme un Auteur & un Traducteur ne font qu'un, je n'exige pas qu'on me croye ſur ma parole.

Les deux premiers *Voyages* ſont fondés ſur l'idée d'un principe de Phyſique très-certain; ſavoir, qu'il n'y a point de grandeur abſolue, & que toute meſure eſt relative L'Auteur a travaillé ſur cette idée, & en a tiré tout ce qu'il a pu, pour

réjouir & inſtruire ſes Lecteurs, & pour leur faire ſentir la vanité des grandeurs humaines. Dans ces deux Voyages, il ſemble en quelque ſorte conſidérer les hommes avec un Téleſcope. D'abord il tourne le verre objectif du côté de l'œil, & les voit par conſéquent très-petits : C'eſt le Voyage de *Lilliput*. Il retourne enſuite ſon Téleſcope, & alors il voit les hommes très-grands : C'eſt le voyage de *Brobdingnag*. Cela lui fournit des images plaiſantes, des alluſions, des réflexions.

A l'égard des autres Voyages, l'Auteur a eu deſſein, encore plus que dans les deux premiers,

premiers, de censurer plusieurs usages de son pays. L'Isle aérienne de *Laputa* paroît être la Cour d'Angleterre, & ne peut avoir de rapport à aucune autre Cour. On sent aussi que dans ce troisieme Voyage, l'Auteur en veut à certaines maximes des Voyageurs Hollandois qui commercent au Japon ; maximes qui ne sont que trop réellement pratiquées, & qu'il est à présumer que la République n'autorise point.

Dans tous ces Voyages, & sur-tout dans celui au pays des *Houyhnhnms*, l'Auteur attaque l'Homme en général,

& fait ſentir le ridicule & la miſere de l'eſprit humain. Il nous ouvre les yeux ſur des vices énormes que nous ſommes accoutumés à regarder tout au plus comme de légers défauts, & il nous fait ſentir le prix d'une raiſon épurée, & plus parfaite que la nôtre.

Toutes ces idées grandes & ſérieuſes, ſont pourtant traitées ici d'une maniere comique & burleſque. Ce ne ſont point des Contes de Fées, qui ne renferment d'ordinaire aucune conſéquence pour la Morale, & qui en ce cas ne ſont bons que pour amuſer les enfants : encore devroit-on les leur in-

terdire, de peur d'accoutumer leur esprit aux choses frivoles. En général toute fiction est insipide, lorsque l'utile n'en résulte point. Mais c'est, je crois, ce qu'on ne dira pas des fictions dont il s'agit ici : les gens d'esprit y trouveront du sel; & le commun des Lecteurs, de l'amusement.

Je ne suis donc point surpris d'apprendre qu'en trois semaines, dix mille exemplaires de l'original Anglois des *Voyages de Gulliver*, ont été débités à Londres & répandus en Angleterre & ailleurs. Comme tout ce que ce Livre contient a un rapport direct

& immédiat aux uſages des trois Royaumes, & aux mœurs de leurs habitants, & ne regarde nos coutumes & nos mœurs, qu'autant qu'il s'y agit de l'Homme en général, je ſuis bien éloigné de penſer que ma Traduction puiſſe avoir en ce pays-ci un auſſi prodigieux ſuccès. Je puis néanmoins dire, ſans trop me flatter, qu'elle a un certain mérite que l'original n'a point : j'en ai dit les raiſons ci-deſſus.

Je prie le Lecteur de me pardonner, s'il m'eſt échappé quelques Angliciſmes. Quoique j'aie eu ſoin de les éviter,

je crains qu'on n'en découvre ici, & qu'on n'ait de la peine à y reconnoître ce ſtyle, dont je fais peu de cas, & qu'on veut quelquefois trouver, malgré moi, dans des Ouvrages qui ne m'appartiennent point. Je ne déſavouerai jamais ceux que j'ai écrits & publiés, de quelque nature qu'ils ſoient, parce que je n'écris rien dont je doive me défendre ; & quoique celui-ci ne ſoit pas fort conforme au genre de mes études, à mon génie & au peu de talent que la nature m'a donné pour autre choſe, je ne rougirai cependant point d'un travail, dont j'ai expliqué

les motifs; & je m'en cacherai d'autant moins que c'eſt une Traduction : ouvrage ingrat, qui ne flatte point la vanité, & qui n'en peut jamais inſpirer qu'à un eſprit extrêmement foible & ſuperficiel.

Mais ce que je déſavoue d'avance, ce ſont les applications malignes & injuſtes, qu'on voudroit peut-être faire de quelques endroits de cet Ouvrage. Le Monde eſt aujourd'hui plein de faiſeurs d'alluſions, d'hommes ſubtils & chimériques, qui pleins d'intentions mauvaiſes, en prêtent le plus qu'ils peuvent aux autres, & ſe livrent avec plaiſir aux in-

terprétations les plus odieuſes & les plus forcées. Si on condamne tout ce qui peut occaſionner des alluſions éloignées & de fantaiſie, il faut condamner non-ſeulement la plupart des Livres d'imagination, mais preſque toutes les Hiſtoires, où l'on trouve néceſſairement des portraits qui reſſemblent un peu à des perſonnages modernes, & des faits qui ſe rapportent à ce qui ſe paſſe ſous nos yeux.

Il eſt clair que ce Livre n'a point été écrit pour la France, mais pour l'Angleterre, & que ce qu'il renferme de ſatyre particuliere & directe ne nous tou-

che point. Après cela, je proteſte que ſi j'euſſe trouvé dans mon Auteur des traits piquants, dont l'alluſion m'eût paru marquée & naturelle, & dont j'euſſe ſenti le rapport injurieux à quelque perſonne de ce pays-ci, je les aurois ſupprimés ſans balancer, comme j'ai retranché tout ce qui m'a paru groſſier & indécent.

Ce qui m'a fait plaiſir dans l'Original, c'eſt que je n'y ai rien apperçu qui pût bleſſer la vraie Religion. Ce que l'Auteur dit des *Gros-boutiens*, des *Hauts-talons*, & des *Bas-talons* dans l'Empire de *Lilliput*, regarde évidemment ces mal-

heureuſes diſputes, qui diviſent l'Angleterre en Conformiſtes & en non-Conformiſtes, en *Torys* & en *Wigts*. Spectacle ridicule aux yeux d'un Philoſophe profane, mais qui excite la compaſſion d'un Philoſophe Chrétien, attaché à la vraie Religion & à l'Unité, qui ne ſe trouve que dans l'Egliſe Romaine. Je n'inſiſte point ſur cette réflexion qui eſt trop ſérieuſe pour la Préface d'un Livre tel que celui-ci.

Je crois, au reſte, qu'on ne ſera point bleſſé de certains détails de Marine, ni de quelques petites circonſtances indiffé-

rentes, que l'Auteur rapporte, & que j'ai laiſſées dans ma Traduction. Il paroît qu'il a affecté en cela de contrefaire les Voyageurs, & qu'il a prétendu ſe mocquer de leur ſcrupuleuſe exactitude, & des minuties dont ils chargent leurs relations.

La maniere dont *Gulliver* termine le récit de deux de ſes voyages, eſt une peinture naturelle des effets de l'habitude. Au ſortir du Royaume de *Brobdingnag*, tous les hommes lui ſemblent des Pigmées; & après avoir quitté le pays des *Houyhnhnms*, où il a entendu dire tant de mal de la

Nature humaine, il ne la peut plus ſupporter, lorſqu'il retourne parmi les hommes. Mais il fait bien ſentir enſuite que toutes les impreſſions s'effacent avec le temps.

Quoique j'aie fait mon poſſible pour ajuſter l'Ouvrage de M. Swift au goût de la France, je ne prétends pas cependant en avoir fait tout-à-fait un Ouvrage François. Un Etranger eſt toujours Etranger: quelque eſprit & quelque politeſſe qu'il ait, il conſerve toujours un peu de ſon accent & de ſes manieres.

Si cette Préface paroît longue, le Public doit pardonner

cette prolixité à un Ecrivain qui va faire le perſonnage de Traducteur, & ne dire preſque rien de lui-même, dans deux volumes.







VOYAGES DE GULLIVER.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE A LILLIPUT.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur rend un compte ſuccint des premiers motifs qui le porterent à voyager. Il fait naufrage, & ſe ſauve à la nage dans le Pays de Lilliput. *On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les Terres.*

MON pere, dont le bien ſitué dans la Province de *Nottingham* étoit médiocre, avoit cinq

fils ; j'étois le troisieme, & il m'envoya au College d'*Emanuel* à *Cambridge*, à l'âge de quatorze ans. J'y demeurai trois années que j'employai utilement ; mais la dépense de mon entretien au College étant trop grande, on me mit en apprentissage sous Monsieur *Jacques Bates*, fameux Chirurgien *à Londres*, chez qui je demeurai quatre ans. Mon pere m'envoyant de temps en temps quelques petites sommes d'argent, je les employois à apprendre le Pilotage, & les autres parties des Mathématiques les plus nécessaires à ceux qui forment le dessein de voyager sur mer, ce que je prévoyois être ma destinée. Ayant quitté M. *Bates*, je retournai chez mon pere ; & tant de lui que de mon oncle *Jean*, & de quelques autres pa-

rents, je tirai la ſomme de quarante livres ſterlings, avec la promeſſe de trente autres livres ſterlings par an, pour me ſoutenir à *Leyde*. Je m'y rendis & m'y appliquai à l'étude de la Médecine, pendant deux ans & ſept mois; perſuadé qu'elle me ſeroit un jour très-utile dans mes voyages.

Bien-tôt après mon retour de *Leyde*, j'eus, à la recommandation de mon bon maître M. *Bates*, l'emploi de Chirurgien ſur l'*Hirondelle*, où je reſtai trois ans & demi ſous le Capitaine *Abraham Panell*, Commandant: je fis pendant ce temps-là des voyages au Levant & ailleurs. A mon retour je réſolus de m'établir à *Londres*. M. *Bates* m'encouragea à prendre ce parti, & me recommanda à ſes malades: je louai un ap-

partement dans un petit Hôtel, ſitué dans le quartier appellé *Old-Jewry* ; & bien-tôt après j'épouſai Mademoiſelle *Marie Burton*, ſeconde fille de M. *Edouard Burton*, Marchand dans la rue de *Newgate*, laquelle m'apporta quatre cens livres ſterlings en mariage.

Mais mon cher maître M. *Bates* étant mort deux ans après, & n'ayant plus de protecteur, ma pratique commença à diminuer : ma conſcience ne me permettoit pas d'imiter la conduite de la plupart des Chirurgiens, dont la ſcience eſt trop ſemblable à celle des Procureurs. C'eſt pourquoi, après avoir conſulté ma femme, & quelques autres de mes intimes amis, je pris la réſolution de faire encore un voyage de mer. Je fus Chirur-

gien ſucceſſivement dans deux vaiſſeaux ; & pluſieurs autres voyages que je fis, pendant ſix ans, aux *Indes Orientales & Occidentales* augmenterent un peu ma petite fortune. J'employois mon loiſir à lire les meilleurs Auteurs anciens & modernes, étant toujours fourni d'un certain nombre de Livres ; & quand je me trouvois à terre, je ne négligeois pas de remarquer les mœurs & les coutumes des peuples, & d'apprendre en même-temps la langue du pays, ce qui me coutoit peu, ayant la mémoire très-bonne.

Le dernier de ces voyages n'ayant pas été heureux, je me trouvai dégoûté de la mer, & je pris le parti de reſter chez moi, avec ma femme & mes enfans. Je changeai de demeure, & me

transportai de l'*Old-Jewry* à la rue de *Fetterlane*, & de-là à *Wapping*, dans l'espérance d'avoir de la pratique parmi les Matelots ; mais je n'y trouvai pas mon compte.

Après avoir attendu trois ans, & espéré en vain que mes affaires iroient mieux, j'acceptai un parti avantageux qui me fut proposé par le Capitaine *Guillaume Prichard*, prêt à monter l'*Antelope*, & à partir pour la mer du Sud. Nous nous embarquâmes à *Bristol* le 4 de Mai 1699, & notre voyage fut d'abord très-heureux.

Il est inutile d'ennuyer le Lecteur par le détail de nos avantures dans ces mers : c'est assez de lui faire savoir que dans notre passage aux *Indes Orientales*, nous essuyâmes une tempête dont la

violence nous poussa vers le *Nord-Ouest* de la terre de *Van-Diemen*. Par une observation que je fis, je trouvai que nous étions à trente degrés deux minutes de latitude méridionale. Douze de notre équipage étoient morts par le travail excessif & par la mauvaise nourriture. Le cinquieme de Novembre, qui étoit le commencement de l'été dans ces pays-là, le temps étant un peu noir, les Mariniers apperçurent un roc qui n'étoit éloigné du vaisseau que de la longueur d'un cable ; mais le vent étoit si fort, que nous fûmes poussés directement contre l'écueil, & que nous échouâmes dans un moment. Six de l'équipage dont j'étois un, s'étant jettés à propos dans la chaloupe, trouverent le moyen de se débarrasser du vaisseau &

du roc. Nous allâmes à la rame environ trois lieues ; mais à la fin la lassitude ne nous permit plus de ramer. Entiérement épuisés, nous nous abandonnâmes au gré des flots, & bien-tôt nous fûmes renversés par un coup de vent du Nord.

Je ne sais quel fut le sort de mes camarades de la chaloupe, ni de ceux qui se sauverent sur le roc, ou qui resterent dans le vaisseau ; mais je crois qu'ils périrent tous : pour moi, je nageai à l'avanture, & fus poussé vers la terre par le vent & la marée : je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans toucher le fonds. Enfin étant prêt de m'abandonner, je trouvai pied dans l'eau. Et alors la tempête étoit bien diminuée. Comme la pente étoit presque insensible, je marchai

une demi-lieue dans la mer avant que j'euſſe pris terre. Je fis environ un quart de lieue, ſans découvrir aucunes maiſons, ni aucuns veſtiges d'habitants, quoique ce pays fût très-peuplé. La fatigue, la chaleur, & une demi-pinte d'eau-de-vie que j'avois bue en abandonnant le vaiſſeau; tout cela m'excita à dormir. Je me couchai ſur l'herbe, qui étoit très-fine, où je fus bien-tôt enſeveli dans un profond ſommeil qui dura neuf heures. Au bout de ce temps-là m'étant éveillé, j'eſſayai de me lever; mais ce fut en vain. Je m'étois couché ſur le dos: je trouvai mes bras & mes jambes attachés à la terre, de l'un & de l'autre côté, & mes cheveux attachés de la même maniere; je trouvai même pluſieurs ligatures très-minces qui

entouroient mon corps depuis mes aiſſelles juſqu'à mes cuiſſes. Je ne pouvois que regarder en haut ; le ſoleil commençoit à être fort chaud, & ſa grande clarté bleſſoit mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi ; mais dans la poſture où j'étois, je ne pouvois rien voir que le ſoleil. Bien-tôt je ſentis remuer quelque choſe ſur ma jambe gauche, & cette choſe avançant doucement ſur ma poitrine, monter preſque juſqu'à mon menton. Quel fut mon étonnement, lorſque j'apperçus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de ſix pouces, un arc & une fleche à la main, avec un carquois ſur le dos ! J'en vis en même temps au moins quarante autres de la même eſpece. Je me mis ſou-

dain à jetter des cris ſi horribles, que tous ces petits animaux ſe retirerent tranſis de peur ; & il y en eut même quelques-uns, comme je l'ai appris enſuite, qui furent dangereuſement bleſſés par les chûtes précipitées qu'ils firent en ſautant de deſſus mon corps à terre. Néanmoins ils revinrent bien-tôt ; & un d'eux qui eut la hardieſſe de s'avancer ſi près, qu'il fut en état de voir entiérement mon viſage, levant les mains & les yeux par une eſpece d'admiration, s'écria d'une voix aigre, mais diſtincte : *Hekinah Degul.* Les autres répéterent pluſieurs fois les mêmes mots ; mais alors je n'en compris pas le ſens. J'étois pendant ce temps-là étonné, inquiet, troublé, & tel que ſeroit le Lecteur en pareille ſituation : enfin faiſant des

efforts pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les cordons ou fils, & d'arracher les chevilles qui attachoient mon bras droit à la terre; car en le haussant un peu, j'avois découvert ce qui me tenoit attaché & captif. En même temps, par une secousse violente qui me causa une douleur extrême, je lâchai un peu les cordons qui attachoient mes cheveux du côté droit, (cordons plus fins que mes cheveux même) en sorte que je me trouvai en état de procurer à ma tête un petit mouvement libre. Alors ces insectes humain se mirent en fuite, & pousserent des cris très-aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier, *Tolgo Phonac*, & aussitôt je me sentis percé à la main gauche de plus de cent fleches,

qui me piquoient comme autant d'aiguilles. Ils firent enſuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe, dont pluſieurs, je crois, tomboient paraboliquement ſur mon corps, quoique je ne les apperçûſſe pas, & d'autres ſur mon viſage que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quand cette grêle de fleches fut paſſée, je m'efforçai encore de me détacher; mais on fit alors une autre décharge plus grande que la premiere, & quelques-uns tâchoient de me percer de leurs lances; mais par bonheur je portois une veſte impénétrable de peau de buffle. Je crus donc que le meilleur parti étoit de me tenir en repos, & de reſter comme j'étois juſqu'à la nuit; qu'alors dégageant mon bras

gauche, je pourrois me mettre tout-à-fait en liberté : & à l'égard des habitants, c'étoit avec raiſon que je me croyois d'une force égale aux plus puiſſantes armées qu'ils pourroient mettre ſur pied pour m'attaquer, s'ils étoient tous de la même taille que ceux que j'avois vus juſques-là. Mais la fortune me réſervoit un autre ſort.

Quand ces gens eurent remarqué que j'étois tranquille, ils ceſſerent de me décocher des fleches ; mais par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentoit conſidérablement ; & environ à deux toiſes loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure, comme de gens qui travailloient. Enfin tournant un peu ma tête

de ce côté-là, autant que les chevilles & les cordons me le permettoient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied & demi, où quatre de ces petits hommes pouvoient se placer, & une échelle pour y monter; d'où un d'entreux, qui me sembloit être une personne de condition, me fit une harange assez longue, dont je ne compris pas un mot. Avant que de commencer, il s'écria trois fois: *Langro Dehul san.* Ces mots furent répétés ensuite, & expliqués par des signes pour me les faire entendre. Aussitôt cinquante hommes s'avancerent, & couperent les cordons qui attachoient le côté gauche de ma tête, ce qui me donna la liberté de la tourner à droite, & d'observer la mine & l'action de celui qui devoit parler. Il

me parût être de moyen âge ; & d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un qui avoit l'air d'un Page, tenoit la queue de sa robe, & les deux autres étoient debout de chaque côté pour le soutenir. Il me sembla bon orateur, & je conjecturai que, selon les regles de l'art, il mêloit dans son discours des périodes pleines de menaces & de promesses. Je fis la réponse en peu de mots, c'est-à-dire, par un petit nombre de signes, mais d'une maniere pleine de soumission, levant ma main gauche & les deux yeux au soleil, comme pour le prendre à temoin que je mourois de faim, n'ayant rien mangé depuis longtemps. Mon appétit étoit en effet si pressant, que je ne pûs m'empêcher de faire voir mon

impatience

impatience (peut-être contre les regles de l'*honnêteté*,) en portant mon doigt très-ſouvent à ma bouche, pour faire connoître que j'avois beſoin de nourriture. L'*Hurgo*, (c'eſt ainſi que parmi eux on appelle un grand Seigneur, comme je l'ai enſuite appris) m'entendit fort bien. Il deſcendit de l'échafaud, & ordonna que pluſieurs échelles fuſſent appliquées à mes côtés, ſur leſquelles monterent bien-tôt plus de cent hommes, qui ſe mirent en marche vers ma bouche, chargés de paniers pleins de viandes. J'obſervai qu'il y avoit de la chair de différents animaux, mais je ne les pûs diſtinguer par le goût. Il y avoit des épaules & des éclanches en forme de celles de mouton, & fort bien accommodées, mais

plus petites que les ailes d'une alouette ; j'en avalois deux ou trois d'une bouchée avec six pains. Ils me fournirent tout cela, témoignant de grandes marques d'étonnement & d'admiration, à cause de ma taille & de mon prodigieux appétit. Ayant fait un autre signe pour leur faire savoir qu'il me manquoit à boire ; ils conjecturerent par la façon dont je mangeois, qu'une petite quantité de boisson ne me suffiroit pas, & étant un peuple d'esprit, ils leverent avec beaucoup d'adresse un des plus grands tonneaux de vin qu'ils eussent, le roulerent vers ma main, & le défoncerent. Je le bus d'un seul coup avec un grand plaisir : on m'apporta un autre muid, que je bus de même, & fis plusieurs signes pour avertir de me voitu-

rer encore quelques autres muids.

Après m'avoir vu faire toutes ces merveilles, ils pousserent des cris de joie, & se mirent à danser, répétant plusieurs fois, comme ils avoient fait d'abord, *Hekinah Degul*. Bien-tôt après, j'entendis une acclamation universelle, avec de fréquentes répétitions de ces mots, *Peplom Selan*, & j'apperçus un grand nombre de peuple sur mon côté gauche, relâchant les cordons à un tel point, que je me trouvai en état de me tourner, & d'avoir le soulagement de pisser; fonction dont je m'acquittai au grand étonnement du peuple, lequel devinant ce que j'allois faire, s'ouvrit impétueusement à droite & à gauche pour éviter le déluge. Quelque temps auparavant, on m'avoit frotté charitablement le

viſage & les mains d'un eſpece d'onguent d'une odeur agréable, qui dans très-peu de temps me guérit de la piquure des fleches. Ces circonſtances, jointes aux rafraîchiſſements que j'avois reçus, me diſpoſerent à dormir, & mon ſommeil fut environ de huit heures, ſans me réveiller; les Médecins, par ordre de l'Empereur, ayant frelatté le vin, & y ayant mêlé des drogues ſoporifiques.

Tandis que je dormois, l'Empereur de *Lilliput*, (c'étoit le nom de ce pays) ordonna de me faire conduire vers lui. Cette réſolution ſemblera peut-être hardie & dangereuſe, & je ſuis ſûr qu'en pareil cas, elle ne feroit du goût d'aucun Souverain de l'Europe; cependant, à mon avis, c'étoit un deſſein égale-

ment prudent & généreux ; car en cas que ces peuples eussent tenté de me tuer avec leurs lances & leurs fleches, pendant que je dormois, je me serois certainement éveillé au premier sentiment de douleur ; ce qui auroit excité ma fureur & augmenté mes forces à un tel degré, que je me serois trouvé en état de rompre le reste des cordons ; & après cela, comme ils n'étoient pas capables de me résister, je les aurois tous écrasés & foudroyés.

On fit donc travailler à la hâte cinq mille Charpentiers, & Ingénieurs, pour construire une voiture. C'étoit un chariot élevé de trois pouces, ayant sept pieds de longueur & quatre de largeur, avec vingt-deux roues. Quand il fut achevé, on le con-

duisit au lieu où j'étois ; mais la principale difficulté fut de m'élever, & de me mettre sur cette voiture. Dans cette vue, quatre-vingt perches, chacune de deux pieds de hauteur, furent employées, & des cordes très-fortes de la grosseur d'une ficelle, furent attachées, par le moyen de plusieurs crochets, aux bandages que les ouvriers avoient ceints autour de mon cou, de mes mains, de mes jambes, & de tout mon corps. Neuf cens hommes des plus robustes furent employés à élever ces cordes par le moyen d'un grand nombre de poulies attachées aux perches ; & de cette façon, dans moins de trois heures de temps, je fus élevé, placé, & attaché dans la machine. Je sais tout cela par le rapport qu'on m'en a fait de-

puis ; car pendant cette manoeuvre, je dormois très-profondément. Quinze cents chevaux, les plus grands de l'écurie de l'Empereur, chacun d'environ quatre pouces & demi de haut, furent attelés au chariot, & me traînerent vers la Capitale, éloignée d'un quart de lieue.

Il y avoit quatre heures que nous étions en chemin, lorſque je fus ſubitement éveillé par un accident aſſez ridicule. Les Voituriers s'étant arrêtés un peu de temps pour raccommoder quelque choſe, deux ou trois habitants du pays avoient eu la curioſité de regarder ma mine, pendant que je dormois, & s'avançant très-doucement juſqu'à mon viſage, l'un d'entr'eux, Capitaine aux Gardes, avoit mis la pointe aiguë de ſon ſponton bien avant

dans ma narine gauche ; ce qui me chatouilla le nez, m'éveilla & me fit éternuer trois fois. Nous fimes une grande marche le reſte de ce jour-là, & nous campâmes la nuit avec cinq cents gardes, une moitié avec des flambeaux, & l'autre avec des arcs & des fleches prêtes à tirer, ſi j'euſſe eſſayé de me remuer. Le lendemain au lever du ſoleil, nous continuâmes notre voyage, & nous arrivâmes ſur le midi à cent toiſes des portes de la Ville. L'Empereur & toute la Cour ſortirent pour nous voir ; mais les grands Officiers ne voulurent jamais conſentir que Sa Majeſté hazardât ſa perſonne en montant ſur mon corps, comme pluſieurs autres avoient oſé faire.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un temple ancien, eſtimé

eſtimé le plus grand de tout le Royaume, lequel ayant été ſouillé quelques années auparavant par un meurtre, étoit, ſelon la prévention de ces peuples, regardé comme profane, & pour cette raiſon employé à divers uſages. Il fut réſolu que je ſerois logé dans ce vaſte édifice. La grande porte regardant le Nord, étoit environ de quatre pieds de haut, & preſque de deux pieds de large. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre élevée de ſix pouces. A celle qui étoit du côté gauche, les Serruriers du Roi attacherent quatre-vingt-onze chaînes, ſemblables à celles qui ſont attachées à la montre d'une Dame d'Europe, & preſque auſſi larges : elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche, avec trente-

ſix cadenats. Vis-à-vis de ce temple, de l'autre côté du grand chemin, à la diſtance de vingt pieds, il y avoit une tour au moins de cinq pieds de haut : c'étoit-là que le Roi devoit monter avec pluſieurs des principaux Seigneurs de ſa cour, pour avoir la commodité de me regarder à ſon aiſe. On compte qu'il y eut plus de cent mille habitants qui ſortirent de la Ville, attirés par la curioſité ; & malgré mes gardes, je crois qu'il n'y auroit pas eu moins de dix mille hommes, qui à différentes fois auroient monté ſur mon corps par des échelles, ſi on n'eût publié un Arrêt du Conſeil d'Etat pour le défendre. On ne peut s'imaginer le bruit & l'étonnement du peuple, quand il me vit debout & me promener : les chaînes qui te-

noient mon pied gauche, étoient environ de ſix pieds de long, & me donnoient la liberté d'aller & de venir dans un demi-cercle.

CHAPITRE II.

L'Empereur de Lilliput, *accompagné de pluſieurs de ſes Courtiſans, vient pour voir l'Auteur dans ſa priſon. Deſcription de la perſonne & de l'habit de Sa Majeſté. Gens ſavants nommés pour apprendre la langue à l'Auteur. Il obtient des graces par ſa douceur. Ses poches ſont viſitées.*

L'EMPEREUR à cheval s'avança un jour vers moi, ce qui penſa lui coûter cher. A ma vue, ſon cheval étonné ſe cabra ; mais ce Prince, qui eſt un cavalier excellent, ſe tint ferme ſur ſes

étriers, jusqu'à ce que sa suite accourût & prît la bride. S. M. après avoir mis pied à terre, me considéra de tous côtés avec une grande admiration ; mais pourtant se tenant toujours par précaution hors de la portée de ma chaîne.

L'Impératrice, les Princes & Princesses du Sang, accompagnés de plusieurs Dames, s'assirent à quelque distance dans des fauteuils. L'Empereur est plus grand qu'aucun de sa Cour, ce qui le fait redouter par ceux qui le regardent. Les traits de son visage sont grands & mâles, avec une levre d'Autriche, & un nez aquilin ; il a un teint d'olive, un air élevé, & des membres bien proportionnés, de la grace & de la majesté dans toutes ses actions. Il avoit alors passé la fleur de sa jeunesse, étant

âgé de vingt-huit ans & trois quarts, dont il en avoit régné environ ſept. Pour le regarder avec plus de commodité, je me tenois couché ſur le côté, en ſorte que mon viſage pût être parallele au ſien ; & il ſe tenoit à une toiſe & demie loin de moi. Cependant depuis ce temps-là, je l'ai eu pluſieurs fois dans ma main ; c'eſt pourquoi, je ne puis me tromper dans le portrait que j'en fais. Son habit étoit uni & ſimple, & fait moitié à l'Aſiatique, moitié à l'Européenne ; mais il avoit ſur la tête un léger caſque d'or orné de joyaux & d'un plumet magnifique. Il avoit ſon épée nue à la main, pour ſe défendre, en cas que j'euſſe briſé mes chaînes ; cette épée étoit preſque longue de trois pouces, la poignée & le fourreau étoient

d'or & enrichis de diamants. Sa voix étoit aigre, mais claire & diſtincte, & je la pouvois entendre aiſément, même quand je me tenois debout. Les Dames & les Courtiſans étoient tous habillés ſuperbement, en ſorte que la place qu'occupoit toute la Cour, paroiſſoit à mes yeux comme une belle jupe étendue ſur la terre, & brodée de figures d'or & d'argent. Sa Majeſté Impériale me fit l'honneur de me parler ſouvent, & je lui répondis toujours ; mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre.

Au bout de deux heures, la Cour ſe retira, & on me laiſſa une forte garde, pour empêcher l'impertinence, & peut-être la malice de la populace, qui avoit beaucoup d'impatience de ſe rendre en foule autour de moi,

pour me voir de près. Quelques-uns d'entr'eux eurent l'effronterie & la témérité de me tirer des fleches, dont une penſa me crever l'œil gauche : mais le Colonel fit arrêter ſix des principaux de cette canaille, & ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute, que de les livrer liés & garottés dans mes mains. Je les pris donc dans ma main droite, & en mis cinq dans la poche de mon juſte-au-corps ; & à l'égard du ſixieme, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme pouſſoit des hurlements horribles, & le Colonel avec ſes Officiers étoient fort en peine, ſurtout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bien-tôt ceſſer leur frayeur ; car avec un air doux & humain, coupant promp-

tement les cordes dont il étoit garotté, je le mis doucement à terre, & il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats & le peuple avoient été très-touchés de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la Cour d'une maniere avantageuse, & qui me fit honneur.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand s'étant répandue dans tout le Royaume, attira un nombre infini de gens oisifs & curieux; en sorte que les villages furent presque abandonnés, & que la culture de la terre en auroit souffert, si Sa Majesté Impériale n'y avoit pourvu par différents Edits & Ordonnances. Elle ordonna

donc que tous ceux qui m'avoient déja vu, retourneroient incessamment chez eux, & n'approcheroient point, sans une permission particuliere, du lieu de mon séjour. Par cet ordre les Commis des Secretaires d'Etat, gagnerent des sommes très-considérables.

Cependant l'Empereur tint plusieurs conseils, pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre à mon égard ; j'ai su depuis que la Cour avoit été fort embarrassée. On craignoit que je ne vinsse à briser mes chaînes, & à me mettre en liberté. On disoit que ma nourriture causant une dépense excessive, étoit capable de produire une disette de vivres. On opinoit quelquefois à me faire mourir de faim, ou à me percer de fleches empoisonnées ;

mais on fit réflexion que l'infection d'un corps tel que le mien, pourroit produire la peste dans la Capitale, & dans tout le Royaume. Pendant qu'on délibéroit, plusieurs Officiers de l'armée se rendirent à la porte de la grande Chambre, où le Conseil Impérial étoit assemblé; & deux d'entr'eux ayant été introduits, rendirent compte de ma conduite à l'égard des six criminels dont j'ai parlé, ce qui fit une impression si favorable sur l'esprit de Sa Majesté & de tout son Conseil, qu'une Commission Impériale fut aussi-tôt expédiée, pour obliger tous les villages à quatre cents cinquante toises aux environs de la Ville, de livrer tous les matins six bœufs, quarante moutons, & d'autres vivres pour ma nourriture, avec une quan-

tité proportionnée de pain & de vin, & d'autres boiſſons. Pour le payement de ces vivres, Sa Majeſté donna des aſſignations ſur ſon tréſor. Ce Prince n'a d'autres revenus que ceux de ſon Domaine, & ce n'eſt que dans des occaſions importantes qu'il leve des impôts ſur ſes ſujets, qui ſont obligés de le ſuivre à la guerre à leurs dépens. On nomma ſix cents perſonnes pour me ſervir, qui furent pourvus d'appointements pour leur dépenſe de bouche, & de tentes conſtruites très-commodément de chaque côté de ma porte. Il fut auſſi ordonné que trois cents Tailleurs me feroient un habit à la mode du pays; que ſix hommes de lettres, des plus ſavants de l'Empire, feroient chargés de m'apprendre la langue; & enfin

que les chevaux de l'Empereur & ceux de la Nobleſſe, & les Compagnies des Gardes feroient ſouvent l'exercice devant moi, pour les accoutumer à ma figure. Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés. Je fis de grands progrès dans la connoiſſance de la langue de *Lilliput* ; pendant ce temps-là l'Empereur m'honora de viſites fréquentes, & même voulut bien aider mes Maîtres de langue à m'inſtruire.

Les premiers mots que j'appris, furent pour lui faire ſavoir l'envie que j'avois qu'il voulût bien me rendre ma liberté, ce que je lui répétois tous les jours à genoux. Sa réponſe fut qu'il falloit attendre encore un peu de temps, que c'étoit une affaire ſur laquelle il ne pouvoit ſe déterminer ſans l'avis de ſon Con-

ſeil ; & que premiérement il falloit que je promiſſe par ſerment l'obſervation d'une paix inviolable avec lui & avec ſes ſujets ; qu'en attendant je ſerois traité avec toute l'honnêteté poſſible. Il me conſeilla de gagner par ma patience, & par ma bonne conduite ſon eſtime & celle de ſes peuples. Il m'avertit de ne lui ſavoir point mauvais gré, s'il donnoit ordre à certains Officiers de me viſiter ; parce que vraiſemblablement je pourrois porter ſur moi, pluſieurs armes dangereuſes & préjudiciables à la ſûreté de ſes Etats. Je répondis que j'étois prêt à me dépouiller de mon habit, & à vuider toutes mes poches en ſa préſence. Il me répartit que par les loix de l'Empire, il falloit que je fuſſe viſité par deux Commiſſaires ;

qu'il ſavoit bien que cela ne pouvoit ſe faire ſans mon conſentement ; mais qu'il avoit ſi bonne opinion de ma générosité & de ma droiture, qu'il confieroit ſans crainte leurs perſonnes entre mes mains : que tout ce qu'on m'ôteroit, me ſeroit rendu fidelement, quand je quitterois le pays, ou que je ſerois rembourſé ſelon l'évaluation que j'en ferois moi-même.

Lorſque les deux Commiſſaires vinrent pour me fouiller, je pris ces Meſſieurs dans mes mains. Je les mis d'abord dans les poches de mon juſte-au-corps, & enſuite dans toutes mes autres poches.

Ces Officiers du Prince ayant des plumes, de l'encre & du papier ſur eux, firent un inventaire très-exact de tout ce qu'ils virent ; & quand ils eurent achevé, ils

me prierent de les mettre à terre, afin qu'ils pussent rendre compte de leur visite à l'Empereur.

Cet inventaire étoit conçu dans les termes suivants.

«Premiérement, dans la poche » droite du juste-au-corps du » *grand homme Montagne*, (c'est » ainsi que je rends ces mots *Quin-* » *bus Flestrin*) après une visite » exacte, nous n'avons trouvé » qu'un morceau de toile gros- » siere assez grand pour servir » de tapis de pied dans la prin- » cipale chambre de parade de » Votre Majesté. Dans la poche » gauche, nous avons trouvé un » grand coffre d'argent avec un » couvercle de même métal, que » nous Commissaires n'avons pu » lever. Nous avons prié ledit » *homme Montagne* de l'ouvrir, & » l'un de nous étant entré dedans,

» a eu de la poussiere jusqu'aux
» genoux, dont il a éternué pen-
» dant deux heures, & l'autre
» pendant sept minutes. Dans la
» poche droite de sa veste, nous
» avons trouvé un paquet pro-
» digieux de substances blanches
» & minces, pliées l'une sur
» l'autre, environ de la grosseur
» de trois hommes, attachées
» d'un cable bien fort, & mar-
» quées de grandes figures noires,
» lesquelles il nous a semblé être
» des écritures. Dans la poche
» gauche, il y avoit une grande
» machine plate armée de gran-
» des dents très-longues, qui res-
» semblent aux palissades qui sont
» devant la Cour de Votre Ma-
» jesté. Dans la grande poche du
» côté droit de son *couvre-milieu* :
» (c'est ainsi que je traduis le mot
» *Ranfulo*, par lequel l'on vouloit
entendre

» entendre ma culotte.) nous » avons vu un grand pilier de » fer, creux, attaché à une grosse » piece de bois, plus large que » le pilier; & d'un côté du pilier, » il y avoit d'autres pieces de fer » en relief, serrant un caillou » coupé en talus; nous n'avons » su ce que c'étoit : & dans la » poche gauche, il y avoit en- » core une machine de la même » espece. Dans la plus petite po- » che du côté droit, il y avoit » plusieurs pieces rondes & pla- » tes de métal rouge & blanc, » & d'une grosseur différente : » quelques-unes des pieces blan- » ches, qui nous ont paru être » d'argent, étoient si larges & si » pesantes, que mon confrere & » moi avons eu de la peine à les lever. *Item*, deux sabres de po- » che dont la lame s'emboîtoit

» dans une rainure du manche, » & qui avoient le fil fort tranchant : ils étoient placés dans » une grande boîte ou étui. Il » restoit deux poches à visiter ; » celles-ci, il les appelloit gousfets. C'étoit deux ouvertures » coupées dans le haut de son » *couvre-milieu*, mais fort serrées » par son ventre qui les pressoit. » Hors du gousset droit, pendoit une grande chaîne d'argent, avec une machine très-merveilleuse au bout. Nous lui » avons commandé de tirer hors » du gousset tout ce qui tenoit à » cette chaîne ; cela paroissoit » être un globe, dont la moitié » étoit d'argent, & l'autre étoit » d'un métal transparent. Sur le » côté transparent, nous avons » vu certaines figures étranges, » tracées dans un cercle ; nous

» avons cru que nous pourrions
» les toucher : mais nos doigts
» ont été arrêtés par une sub-
» stance lumineuse. Nous avons
» appliqué cette machine à nos
» oreilles : elle faisoit un bruit
» continuel à peu-près comme
» celui d'un moulin à eau ; & nous
» avons conjecturé que c'est ou
» quelque animal inconnu, ou la
» Divinité qu'il adore ; mais nous
» penchons plus du côté de la
» derniere opinion, parce qu'il
» nous a assurés (si nous l'avons
» bien entendu ; car il s'exprimoit
» fort imparfaitement) qu'il fai-
» soit rarement aucune chose sans
» l'avoir consultée ; il l'appelloit
» son oracle, & disoit qu'elle dé-
» signoit le temps pour chaque
» action de sa vie. Du gousset
» gauche, il tira un filet presque
» assez large pour servir à un Pê-

» cheur, mais qui s'ouvroit & se
» fermoit : nous avons trouvé au-
» dedans plusieurs pieces massi-
» ves d'un métal jaune : si c'est
» du véritable or, il faut qu'elles
» soient d'une valeur inestimable.

» Ainsi ayant par obéissance
» aux ordres de Votre Majesté,
» fouillé exactement toutes ses
» poches, nous avons observé
» une ceinture autour de son
» corps, faite de la peau de quel-
» que animal prodigieux, à la-
» quelle, du côté gauche, pen-
» doit une épée de la longueur
» de six hommes; & du côté droit
» une bourse ou poche partagée
» en deux cellules; chacune étant
» capable de contenir trois sujets
» de Votre Majesté. Dans une de
» ces cellules, il y avoit plusieurs
» globes ou balles d'un métal
» très-pesant, environ de la gros-

» ſeur de notre tête, & qui exi-
» geoient une main très-forte
» pour les lever. L'autre cellule
» contenoit un amas de certaines
» graines noires, mais peu groſſes
» & aſſez légeres, car nous en
» pouvions tenir plus de cin-
» quante dans la paume de nos
» mains.

» Tel eſt l'inventaire exact de
» tout ce que nous avons trouvé
» ſur le corps de l'*homme Monta-*
» *gne*, qui nous a reçus avec beau-
» coup d'honnêteté, & avec des
» égards conformes à la Commiſ-
» ſion de Votre Majeſté. Signé &
» ſcellé le quatrieme jour de la
» Lune quatre-vingt neuvieme
» du regne très-heureux de Votre
» Majeſté ».

Fleſſen Frelock, Marſi Frelock.

Quand cet Inventaire eut été lû en préſence de l'Empereur, il

m'ordonna en des termes honnêtes de lui livrer toutes ces choses en particulier. D'abord il demanda mon ſabre, il avoit donné ordre à trois mille hommes de ſes meilleures troupes qui l'accompagnoient, de l'environner à quelque diſtance avec leurs arcs & leurs fleches ; mais je ne m'en apperçus pas dans le moment, parce que mes yeux étoient fixés ſur ſa Majeſté. Il me pria donc de tirer mon ſabre, qui, quoiqu'un peu rouillé par l'eau de la mer, étoit néanmoins aſſez brillant. Je le fis, & tout auſſi-tôt les troupes jetterent de grands cris, il m'ordonna de le remettre dans le fourreau, & de le jetter à terre auſſi doucement que je pourrois, environ à ſix pieds de diſtance de ma chaîne. La ſeconde choſe qu'il me demanda, fut un de ces

piliers creux de fer, par lesquels il entendoit mes pistolets de poche : je les lui présentai, & par son ordre je lui en expliquai l'usage comme je pus ; & ne les chargeant que de poudre, j'avertis l'Empereur de n'être point effrayé, & puis je les tirai en l'air. L'étonnement à cette occasion fut plus grand qu'à la vue de mon sabre ; ils tomberent tous à la renverse, comme s'ils eussent été frappés du tonnerre, & même l'Empereur, qui étoit très-brave, ne pût revenir à lui-même qu'après quelque-temps. Je lui remis mes deux pistolets de la même maniere que mon sabre, avec mes sacs de plomb & de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne vouloit voir son palais Impérial sauter en l'air : ce

qui le surprit beaucoup. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir ; & il commanda à deux de ses gardes les plus grands de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton, comme les Chartiers des Brasseurs portent un baril de Bierre en *Angleterre*. Il étoit étonné du bruit continuel qu'elle faisoit, & du mouvement de l'aiguille qui marquoit les minutes : il pouvoit aisément le suivre des yeux, la vue de ces peuples étant bien plus perçante que la nôtre. Il demanda sur ce sujet le sentiment de ses Docteurs, qui furent très-partagés, comme le Lecteur peut bien s'imaginer.

Ensuite je livrai mes pieces d'argent & de cuivre, ma bourse avec neuf grosses pieces d'or, & quelques-unes plus petites, mon peigne,

peigne, ma tabatiere d'argent, mon mouchoir, & mon journal. Mon ſabre, mes piſtolets de poche, & mes ſacs de poudre & de plomb furent tranſportés à l'arſenal de Sa Majeſté ; mais tout le reſte fut laiſſé chez moi.

J'avois une poche en particulier, qui ne fut point viſitée, dans laquelle il y avoit une paire de lunettes, dont je me ſers quelquefois à cauſe de la foibleſſe de mes yeux, un téleſcope avec pluſieurs autres bagatelles, que je crus de nulle conſéquence pour l'Empereur, & que pour cette raiſon je ne découvris point aux Commiſſaires, appréhendant qu'elles ne fuſſent gâtées ou perdues, ſi je venois à m'en déſaiſir.



CHAPITRE III.

L'Auteur divertit l'Empereur & les Grands de l'un & l'autre sexe, d'une maniere fort extraordinaire. Description des divertissements de la Cour de Lilliput. *L'Auteur est mis en liberté à certaines conditions.*

L'Empereur voulut un jour me donner le divertissement de quelque spectacle, en quoi ces peuples surpassent toutes les Nations que j'ai vues, soit pour l'adresse, soit pour la magnificence; mais rien ne me divertit davantage, que lorsque je vis des Danseurs de corde voltiger sur un fil blanc bien mince, long de deux pieds onze pouces.

Ceux qui pratiquent cet exer-

cice, ſont les perſonnes qui aſpirent aux grands emplois, & ſouhaitent de devenir les favoris de la Cour : ils ſont pour cela formés dès leur jeuneſſe à ce noble exercice, qui convient ſurtout aux perſonnes de haute naiſſance. Quand une grande charge eſt vacante, ſoit par la mort de celui qui en étoit revêtu, ſoit par ſa diſgrace (ce qui arrive très-ſouvent) cinq ou ſix prétendants à la charge, préſentent une requête à l'Empereur, pour avoir la permiſſion de divertir Sa Majeſté & ſa Cour d'une danſe ſur la corde ; & celui qui ſaute le plus haut ſans tomber, obtient la charge. Il arrive très-ſouvent qu'on ordonne aux grands Magiſtrats & aux principaux Miniſtres de danſer auſſi ſur la corde pour montrer leur habileté, &

pour faire connoître à l'Empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. *Flimnap*, grand Trésorier de l'Empire, passe pour avoir l'adresse de faire une capriole sur la corde, au moins un pouce plus haut qu'aucun autre Seigneur de l'Empire. Je l'ai vu plusieurs fois faire le saut périlleux (que nous appellons *le Sommerset*) sur une petite planche de bois attachée à la corde, qui n'est pas plus grosse qu'une ficelle ordinaire.

Ces divertissements causent souvent des accidents funestes, dont la plupart sont enregistrés dans les archives impériales. J'ai vu moi-même deux ou trois prétendants s'estropier ; mais le péril est beaucoup plus grand quand les Ministres eux-mêmes reçoivent ordre de signaler leur adresse ; car, en faisant des efforts

extraordinaires pour se surpasser eux-mêmes, & pour l'emporter sur les autres, ils sont presque toujours des chûtes dangereuses. On m'assura qu'un an avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit infailliblement cassé la tête en tombant, si un des coussins du Roi ne l'eût préservé.

Il y a un autre divertissement qui n'est que pour l'Empereur, l'Impératrice, & pour le premier Ministre. L'Empereur met sur une table trois fils de soie fort déliés, longs de six pouces ; l'un est cramoisi, le second jaune, & le troisieme blanc. Ces fils sont proposés comme des prix, à ceux que l'Empereur veut distinguer par une marque singuliere de sa faveur. La cérémonie est faite dans la grande chambre d'audience de Sa Majesté, où les

concurrents ſont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de ſemblable dans aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'Empereur tient un bâton, les deux bouts paralleles à l'horizon, tandis que les concurrents s'avançant ſucceſſivement, ſautent par-deſſus le bâton. Quelquefois l'Empereur tient un bout, & ſon premier Miniſtre tient l'autre; quelquefois le Miniſtre le tient tout ſeul. Celui qui réuſſit mieux, & montre plus d'agilité & de ſoupleſſe en ſautant, eſt récompenſé de la ſoie cramoiſie. La jaune eſt donnée au ſecond, & la blanche au troiſieme. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur ſervent dans la ſuite d'ornement, & les diſtinguant du vulgaire, leur inſpirent une noble fierté.

L'Empereur ayant un jour donné ordre à une partie de ſon armée, logée dans ſa Capitale & aux environs, de ſe tenir prête, voulut ſe réjouir d'une façon très-ſinguliere. Il m'ordonna de me tenir debout comme un coloſſe, mes deux pieds auſſi éloignés l'un de l'autre que je les pourrois étendre commodément. Enſuite il commanda à ſon Général, vieux Capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille, & de les faire paſſer en revue entre mes deux jambes, l'Infanterie par vingt-quatre de front, & la Cavalerie par ſeize, tambours battants, enſeignes déployées, & piques hautes. Ce corps étoit compoſé de trois mille hommes d'infanterie, & de mille de cavalerie. Sa Majeſté preſcrivit, ſous peine de

mort, à tous les ſoldats, d'obſerver dans la marche la bienſéance la plus exacte à l'égard de ma perſonne : ce qui néanmoins n'empêcha pas quelques-uns des jeunes Officiers, de lever en haut leurs yeux, en paſſant au-deſſous de moi. Et pour confeſſer la vérité, ma culotte étoit alors dans un ſi mauvais état, qu'elle leur donna occaſion d'éclater de rire.

J'avois préſenté ou envoyé tant de mémoires & de requêtes pour ma liberté, que Sa Majeſté à la fin propoſa l'affaire, premiérement au Conſeil des dépêches, & puis au Conſeil d'Etat, où il n'y eut d'oppoſition que de la part du Miniſtre *Skyresh Bolgolam*, qui jugea à propos, ſans aucun ſujet, de ſe déclarer contre moi. Mais tout le reſte du Conſeil me fut favorable, &

l'Empereur appuya leur avis. Ce Miniſtre, qui étoit *Galbet*, c'eſt-à-dire, grand Amiral, avoit mérité la confiance de ſon maître, par ſon habileté dans les affaires; mais il étoit d'un eſprit aigre & fantaſque. Il obtint que les articles, touchant les conditions auxquelles je devois être mis en liberté, ſeroient dreſſés par lui-même. Ces articles me furent apportés par *Skyresh Bolgolam* en perſonne, accompagné de deux ſous-Secretaires, & de pluſieurs gens de diſtinction. On me dit d'en promettre l'obſervation par ſerment, prêté d'abord à la façon de mon pays, & enſuite à la maniere ordonnée par leurs loix, qui fut de tenir l'orteil de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite ſur le haut de

ma tête, & le pouce ſur la pointe de mon oreille droite. Mais comme le Lecteur peut être curieux de connoître le ſtyle de cette Cour, & de ſavoir les articles préliminaires de ma délivrance, j'ai fait une traduction de l'acte entier, mot pour mot.

GOLBASTO MOMAREN EULAMÉ GURDILO SHEFIN MULLY ULLY GUÉ, très-puiſſant Empereur de *Lilliput*, les délices & la terreur de l'univers, dont les états s'étendent cinq mille *Bluſtrugs* (c'eſt-à-dire, environ ſix lieues en circuit) aux extrémités du globe; Souverain de tous les Souverains, plus haut que les fils des hommes, dont les pieds preſſent la terre juſqu'au centre, dont la tête touche le ſoleil, dont un clin d'œil fait trembler les ge-

noux des Potentats ; aimable comme le Printemps, agréable comme l'Été, abondant comme l'Automne, terrible comme l'Hyver : à tous nos ſujets amés & féaux, Salut. Sa très-haute Majeſté propoſe à l'*Homme-Montagne* les articles ſuivants, leſquels, pour préliminaire, il ſera obligé de ratifier par un ſerment ſolemnel.

I, L'*Homme-Montagne* ne ſortira point de nos vaſtes Etats, ſans notre permiſſion ſcellée du grand ſceau.

II, Il ne prendra point la liberté d'entrer dans notre capitale, ſans notre ordre exprès, afin que les habitants ſoient avertis deux heures auparavant de ſe tenir renfermés chez eux.

III, Ledit *Homme-Montagne* bornera ſes promenades à nos principaux grands chemins, & ſe

gardera de ſe promener ou de ſe coucher dans un pré ou piece de bled.

IV, En ſe promenant par leſdits chemins, il prendra tout le ſoin poſſible de ne fouler aux pieds les corps d'aucuns de nos fideles ſujets, ni de leurs chevaux ou voitures; & il ne prendra aucuns de noſdits ſujets dans ſes mains, ſi ce n'eſt de leur conſentement.

V, S'il eſt néceſſaire qu'un courrier du cabinet faſſe quelque courſe extraordinaire, l'*Homme-Montagne* ſera obligé de porter dans ſa poche ledit courrier durant ſix journées, une fois toutes les lunes, & de remettre ledit courrier, (s'il en eſt requis) ſain & ſauf en notre préſence impériale.

VI, Il ſera notre allié contre nos ennemis de l'iſle de *Bleſuſcu*,

& fera tout ſon poſſible pour faire périr la flotte, qu'ils arment actuellement pour faire une deſcente ſur nos terres.

VII, Ledit *Homme-Montagne*, à ſes heures de loiſir, prêtera ſon ſecours à nos Ouvriers, en les aidant à élever certaines groſſes pierres, pour achever les murailles de notre grand parc, & de nos bâtiments impériaux.

VIII, Après avoir fait le ſerment ſolemnel d'obſerver les articles ci-deſſus énoncés, ledit *Homme-Montagne* aura une proviſion journaliere de viande & de boiſſon ſuffiſante à la nourriture de dix-huit cents ſoixante & quatorze de nos ſujets, avec un accès libre auprès de notre perſonne impériale, & autres marques de notre faveur. Donné en notre palais à *Belſaborac*, le douzieme

jour de la quatre-vingt-onzieme lune de notre regne.

Je prêtai le ferment, & fignai tous ces articles avec une grande joie, quoique quelques-uns ne fuffent pas auffi honorables que je l'euffe fouhaité : ce qui fut l'effet de la malice du grand Amiral *Skyresh Bolgolam*. On m'ôta mes chaînes, & je fus mis en liberté. L'Empereur me fit l'honneur de fe rendre en perfonne, & d'être préfent à la cérémonie de ma délivrance. Je rendis de très-humbles actions de grace à Sa Majefté, en me profternant à fes pieds ; mais il me commanda de me lever, & cela dans les termes les plus obligeants.

Le Lecteur a pu obferver que dans le dernier article de l'acte de ma délivrance, l'Empereur étoit convenu de me donner une

quantité de viande & de boiſſon qui pût ſuffire à la ſubſiſtance de dix-huit cents ſoixante & quatorze *Lilliputiens ;* quelque temps après demandant à un courtiſan, mon ami particulier, pourquoi on s'étoit déterminé à cette quantité, il me répondit que les Mathématiciens de Sa Majeſté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercle, & ſupputé ſa groſſeur, & le trouvant par rapport au leur, comme 1874 eſt à un, ils avoient inféré de la *ſimilarité* de leur corps, que je devois avoir un appétit 1874 fois plus grand que le leur: d'où le Lecteur peut juger de l'eſprit admirable de ce peuple, & de l'économie ſage, exacte & clairvoyante de leur Empereur.

CHAPITRE IV.

Description de Mildendo, *Capitale de* Lilliput, *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un Secretaire d'Etat, touchant les affaires de l'Empire. Les offres que l'Auteur fait de servir l'Empereur dans ses guerres.*

LA premiere requête que je présentai, après avoir obtenu ma liberté, fut pour avoir la permission de voir *Mildendo*, capitale de l'Empire ; ce que l'Empereur m'accorda, mais en me recommandant de ne faire aucun mal aux habitants, ni aucun tort à leurs maisons. Le peuple en fut averti par une proclamation, qui annonçoit le dessein que j'avois de visiter la Ville. La muraille qui

qui l'environnoit étoit haute de deux pieds & demi, & épaiſſe au moins d'onze pouces, en ſorte qu'un carroſſe pouvoit aller deſſus, & faire le tour de la ville en ſûreté : elle étoit flanquée de fortes tours à dix pieds de diſtance l'une de l'autre. Je paſſai pardeſſus la porte occidentale, & je marchai très-lentement & de côté par les deux principales rues, n'ayant qu'un pourpoint, de peur d'endommager les toits & les gouttieres des maiſons par les pans de mon juſte-au-corps. J'allois avec une extrême circonſpection, pour me garder de fouler aux pieds quelques gens qui étoient reſtés dans les rues, nonobſtant les ordres précis ſignifiés à tout le monde de ſe tenir chez ſoi, ſans ſortir aucunement durant ma marche. Les

balcons, les fenêtres des premier, deuxieme, troisieme & quatrieme étages, celles des greniers ou galetas, & les gouttieres même étoient remplies d'une si grande foule de spectateurs, que je jugeai que la ville devoit être considérablement peuplée. Cette ville forme un quarré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cents pieds de long. Les deux grandes rues qui se croisent, & la partagent en quatre quartiers égaux, ont cinq pieds de large; les petites rues, dans lesquelles je ne pus entrer, ont de largeur depuis douze jusqu'à dix-huit pouces. La ville est capable de contenir cinq cents mille ames. Les maisons sont de trois ou de quatre étages. Les boutiques & les marchés sont bien fournis. Il y avoit autrefois bon

opéra & bonne comédie ; mais faute d'Auteurs excités par les libéralités du Prince, il n'y a plus rien qui vaille.

Le palais de l'Empereur, ſitué dans le centre de la ville, où les deux grandes rues ſe rencontrent, eſt entouré d'une muraille haute de vingt-trois pouces, & à vingt pieds de diſtance des bâtiments. Sa Majeſté m'avoit permis d'enjamber par-deſſus cette muraille, pour voir ſon palais de tous les côtés. La cour extérieure eſt un quarré de quarante pieds, & comprend deux autres cours. C'eſt dans la plus intérieure que ſont les appartements de ſa Majeſté, que j'avois un grand deſir de voir, ce qui étoit pourtant bien difficile ; car les plus grandes portes n'étoient que de dix-huit pouces de haut, &

de ſept pouces de large. De plus, les bâtiments de la cour extérieure étoient au moins hauts de cinq pieds, & il m'étoit impoſſible d'enjamber par-deſſus, ſans courir riſque de briſer les ardoiſes des toits ; car pour les murailles, elles étoient ſolidement bâties de pierres de taille, épaiſſes de quatre pouces. L'Empereur avoit néanmoins grande envie que je viſſe la magnificence de ſon Palais ; mais je ne fus en état de le faire qu'au bout de trois jours, lorſque j'eus coupé avec mon couteau quelques arbres des plus grands du parc impérial, éloigné de la ville d'environ cinquante toiſes. De ces arbres, je fis deux tabourets chacun de trois pieds de haut, & aſſez forts pour ſoutenir le poids de mon corps. Le peuple ayant donc été averti

pour la feconde fois, je paffai encore au travers de la ville, & m'avançai vers le palais, tenant mes deux tabourets à la main. Quand je fus arrivé à un côté de la cour extérieure, je montai fur un de mes tabourets, & pris l'autre à la main. Je fis paffer celui-ci par-deffus le toit, & je le defcendis doucement à terre dans l'efpace qui étoit entre la premiere & la feconde cour, lequel avoit huit pieds de large. Je paffai enfuite très-commodément par-deffus les bâtiments, par le moyen des deux tabourets, & quand je fus en dedans, je tirai avec un crochet le tabouret qui étoit refté en dehors. Par cette invention, j'entrai jufques dans la cour la plus intérieure, où me couchant fur le côté, j'appliquai mon vifage à toutes les fe-

nêtres du premier étage qu'on avoit exprès laiſſé ouvertes, & je vis les appartements les plus magnifiques qu'on puiſſe imaginer. Je vis l'Impératrice & les jeunes Princeſſes dans leurs chambres, environnées de leur ſuite. Sa Majeſté Impériale voulut bien m'honorer d'un ſouris très-gracieux, & me donna par la fenêtre ſa main à baiſer.

Je ne ferai point ici le détail des curioſités renfermés dans ce palais, je les réſerve pour un plus grand ouvrage, qui eſt preſque prêt à être mis ſous la preſſe, contenant une deſcription générale de cet Empire depuis ſa premiere fondation ; l'hiſtoire de ſes Empereurs pendant une longue ſuite de ſiecles ; des obſervations ſur leurs guerres, leur politique, leurs loix, les lettres

& la religion du pays, les plantes & animaux qui s'y trouvent, les mœurs & les coutumes des habitants, avec plusieurs autres matieres prodigieusement curieuses, & excessivement utiles. Mon but n'est à présent que de raconter ce qui m'arriva pendant un séjour d'environ neuf mois dans ce merveilleux Empire.

Quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, *Keldresal*, Secretaire d'Etat, pour le département des affaires particulieres, se rendit chez moi, suivi d'un seul domestique. Il ordonna que son carrosse l'attendît à quelque distance, & me pria de lui donner un entretien d'une heure. Je lui offris de me coucher, afin qu'il pût être de niveau à mon oreille, mais il aima mieux que je le tinsse dans ma main pendant la con-

verſation. Il commença par me faire des compliments ſur ma liberté, & me dit qu'il pouvoit ſe flatter d'y avoir un peu contribué; puis il ajouta que ſans l'intérêt que la Cour y avoit, je ne l'euſſe pas ſi-tôt obtenue. Car, dit-il, quelque floriſſant que notre Etat paroiſſe aux Etrangers, nous avons deux grands fléaux à combattre; une faction puiſſante au-dedans, & au-dehors l'invaſion dont nous ſommes menacés par un ennemi formidable. A l'égard du premier, il faut que vous ſachiez que depuis plus de ſoixante & dix lunes, il y a eu deux partis oppoſés dans cet Empire, ſous les noms de *Trameckſan* & *Slameckſan*, termes empruntés des *hauts* & *bas talons* de leurs ſouliers, par leſquels ils ſe diſtinguent. On prétend, il eſt vrai, que les

les hauts talons ſont les plus conformes à notre ancienne conſtitution ; mais quoi qu'il en ſoit, Sa Majeſté a réſolu de ne ſe ſervir que des *bas talons* dans l'adminiſtration du gouvernement , & dans toutes les charges qui ſont à la diſpoſition de la couronne : vous pouvez même remarquer, que les talons de Sa Majeſté Impériale , ſont plus bas au moins d'un *Drurr* , que ceux d'aucun de ſa Cour. (*Drurr* eſt environ la quatorzieme partie d'un pouce.)

La haine des deux partis, continua-t-il , eſt à un tel degré , qu'ils ne mangent ni ne boivent enſemble , & qu'ils ne ſe parlent point. Nous comptons que les *Trameckſans* ou *hauts talons*, nous ſurpaſſent en nombre ; mais l'autorité eſt entre nos mains. Hélas! nous appréhendons que ſon Al-

teſſe Impériale, l'héritier apparent de la couronne, n'aye quelque penchant aux *hauts talons*; au moins, nous pouvons facilement voir qu'un de ſes talons eſt plus haut que l'autre; ce qui le fait un peu clocher dans ſa démarche. Or au milieu de ces diſſentions inteſtines, nous ſommes menacés d'une invaſion de la part de l'iſle de *Blefuſcu*, qui eſt l'autre grand Empire de l'univers, preſque auſſi grand & auſſi puiſſant que celui-ci. Car pour ce qui eſt de ce que nous vous avons entendu dire, qu'il y a d'autres Empires, Royaumes & Etats dans le monde, habités par des créatures humaines, auſſi groſſes & auſſi grandes que vous, nos philoſophes en doutent beaucoup, & aiment mieux conjecturer que vous êtes tombé de la

lune ou d'une des étoiles, parce qu'il eſt certain qu'une centaine de mortels de votre groſſeur, conſumeroit dans peu de temps tous les fruits & tous les beſtiaux des Etats de Sa Majeſté. D'ailleurs nos hiſtoriens depuis ſix mille lunes, ne font mention d'aucunes autres régions, que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Blefuſcu*. Ces deux formidables Puiſſances ont, comme j'allois vous dire, été engagées pendant trente-ſix lunes dans une guerre très-opiniâtre dont voici le ſujet. Tout le monde convient que la maniere primitive de caſſer les œufs, avant que nous les mangions, eſt de les caſſer au gros bout; mais l'aïeul de Sa Majeſté régnante, pendant qu'il étoit enfant, ſur le point de manger un œuf, eut

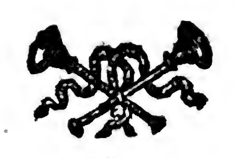
le malheur de couper un de ſes doigts, ſur quoi l'Empereur ſon pere donna un arrêt pour ordonner à tous ſes ſujets, ſous de grieves peines, de caſſer leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut ſi irrité de cette loi, que nos hiſtoriens racontent qu'il y eut à cette occaſion ſix révoltes, dans leſquelles un Empereur perdit la vie, & un autre la couronne. Ces diſſentions inteſtines furent toujours fomentées par les Souverains de *Bleſuſcu*; & quand les ſoulevements furent réprimés, les coupables ſe réfugierent dans cet Empire. On ſuppute que onze mille hommes ont, à différentes fois, aimé mieux ſouffrir la mort, que de ſe ſoumettre à la loi de caſſer leurs œufs par le petit bout. Pluſieurs centaines de gros volumes ont été écrits & publiés ſur

cette matiere ; mais les livres des *Gros - Boutiens* ont été défendus depuis long-temps, & tout leur parti a été déclaré par les loix incapable de posséder des charges. Pendant la suite continuelle de ces troubles, les Empereurs de *Blefuscu* ont souvent fait des remontrances par leurs ambassadeurs, nous accusant de faire un crime, en violant un précepte fondamental de notre grand prophete *Lustrogg*, dans le cinquante-quatrieme chapitre du *Brundecral* (ce qui est leur alcoran ;) cependant cela a été jugé n'être qu'une interprétation du sens du texte, dont voici les mots : *Que tous les fideles casseront leurs œufs au bout le plus commode.* On doit, à mon avis, laisser décider à la conscience de chacun, quel est le bout le plus commode ; ou au

moins, c'eſt à l'autorité du ſouverain Magiſtrat d'en décider. Or les *Gros-Boutiens* exilés ont trouvé tant de crédit dans la Cour de l'Empereur de *Bleſuſcu*, & tant de ſecours & d'appui dans notre pays même, qu'une guerre très-ſanglante a régné entre les deux Empires, pendant trente-ſix lunes à ce ſujet, avec différents ſuccès. Dans cette guerre nous avons perdu quarante vaiſſeaux de ligne, & un bien plus grand nombre de petits vaiſſeaux, avec trente mille de nos meilleurs matelots & ſoldats : l'on compte que la perte de l'ennemi n'eſt pas moins conſidérable. Quoi qu'il en ſoit, on arme à préſent une flotte très-redoutable, & on ſe prépare à faire une deſcente ſur nos côtes. Or S. M. Impériale mettant ſa confiance

en votre valeur, & ayant une haute idée de vos forces, m'a commandé de vous faire ce détail au sujet de ses affaires, afin de savoir quelles sont vos dispositions à son égard.

Je répondis au Secretaire, que je le priois d'assurer l'Empereur de mes très-humbles respects, & de lui faire savoir que j'étois prêt à sacrifier ma vie pour défendre sa personne sacrée & son Empire, contre toutes les entreprises & invasions de ses ennemis. Il me quitta fort satisfait de ma réponse.



CHAPITRE V.

L'Auteur, par un ſtratagême très-extraordinaire, s'oppoſe à une deſcente des ennemis. L'Empereur lui confere un grand titre d'honneur. Les Ambaſſadeurs arrivent de la part de l'Empereur de Blefuſcu, *pour demander la paix. Le feu prend à l'appartement de l'Impératrice : l'Auteur contribue beaucoup à éteindre l'incendie.*

L'EMPIRE de *Blefuſcu* eſt une iſle ſituée au Nord-Nord-Eſt de *Lilliput*, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal qui a quatre cents toiſes de large. Je ne l'avois pas encore vu, & ſur l'avis d'une deſcente projettée, je me gardois bien de paroître de ce côté-là, de peur d'être décou-

vert par quelques-uns des vaisſeaux de l'ennemi.

Je fis part à l'Empereur d'un projet que j'avois formé depuis peu, pour me rendre maître de toute la flotte des ennemis, qui ſelon le rapport de ceux que nous envoyions à la découverte, étoit dans le port prête à mettre à la voile au premier vent favorable. Je conſultai les plus expérimentés dans la marine, pour apprendre d'eux quelle étoit la profondeur du canal ; & ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il étoit profond de 70 *Glumgluffs* (c'eſt-à-dire, environ de ſix pieds, ſelon la meſure de l'Europe,) & le reſte de 50 *Glumgluffs* au plus. Je m'en allai ſecrettement vers la côte Nord-Eſt, vis-à-vis de *Blefuſcu* ; & me couchant derriere un colli-

ne, je tirai ma lunette, & vis la flotte de l'ennemi composée de cinquante vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de vaisseaux de transport. M'étant ensuite retiré, je donnai ordre de fabriquer une grande quantité de cables les plus forts qu'on pourroit, avec des barres de fer. Les cables devoient être environ de la grosseur d'une double ficelle, & les barres de la longueur & de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Je triplai le cable pour le rendre encore plus fort, & pour la même raison, je tortillai ensemble trois des barres de fer, & attachai à chacune un crochet. Je retournai à la côte de Nord-Est, & mettant bas mon juste-au-corps, mes souliers, & mes bas, j'entrai dans la mer. Je marchai d'abord dans

l'eau avec toute la vîteſſe que je pus, & enſuite je nageai au milieu, environ quinze toiſes, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé pied. J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure : les ennemis furent ſi frappés à mon aſpect, qu'ils ſauterent tous hors de leurs vaiſſeaux comme des grenouilles, & s'enfuirent à terre : ils paroiſſoient être au nombre de 30000 hommes. Je pris alors mes cables, & attachant un crochet au trou de la proue de chaque vaiſſeau, je paſſai mes cables dans les crochets. Pendant que je travaillois, l'ennemi fit une décharge de pluſieurs milliers de fleches, dont un grand nombre m'atteignit au viſage & aux mains, & qui, outre la douleur exceſſive qu'elles me cauſerent, me troublerent fort dans

mon ouvrage. Ma plus grande appréhension étoit pour mes yeux que j'aurois infailliblement perdus, si je ne me fusse promptement avisé d'un expédient. J'avois dans un de mes goussets une paire de lunettes, que je tirai & attachai à mon nez, aussi fortement que je pus. Armé de cette façon, comme d'une espece de casque, je poursuivis mon travail en dépit de la grêle continuelle de fleches qui tomboit sur moi. Ayant placé tous les crochets, je commençai à tirer; mais ce fut inutilement, tous les vaisseaux étoient à l'ancre. Je coupai aussi-tôt avec mon couteau tous les cables auxquels étoient attachées les ancres; ce qu'ayant achevé en peu de temps, je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux, & les entraînai avec moi.

Les *Blefuscudiens*, qui n'avoient point d'idée de ce que je projettois, furent également surpris & confus. Ils m'avoient vu couper les cables,& avoient cru que mon dessein n'étoit que de les laisser flotter au gré du vent & de la marée, & de les faire heurter l'un contre l'autre ; mais quand ils me virent entraîner toute la flotte à la fois, ils jetterent des cris de rage & de désespoir.

Ayant marché quelque-temps, & me trouvant hors de la portée des traits, je m'arrêtai un peu pour tirer toutes les fleches qui s'étoient attachées à mon visage & à mes mains ; puis conduisant ma prise, je tâchai de me rendre au port impérial de *Lilliput*.

L'Empereur avec toute sa Cour étoit sur le bord de la mer, attendant le succès de mon entreprise.

Ils voyoient de loin avancer une flotte ſous la forme d'un grand croiſſant ; mais comme j'étois dans l'eau juſqu'au cou, ils ne s'appercevoient pas que c'étoit moi qui la conduiſoit vers eux.

L'Empereur crut donc que j'avois péri, & que la flotte de l'ennemi s'approchoit pour faire une deſcente. Mais ſes craintes furent bien-tôt diſſipées ; car ayant pris pied, on me vit à la tête de tous les vaiſſeaux, & on m'entendit crier d'une voix forte : *Vive le très-puiſſant Empereur de Lilliput.* Ce Prince, à mon arrivée, me donna des louanges infinies, & ſur le champ me créa *Nardac*, qui eſt le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa Majeſté me pria de prendre des meſures pour amener dans ſes ports tous les autres vaiſſeaux

de l'ennemi. L'ambition de ce Prince ne lui faiſoit prétendre rien moins que de ſe rendre maître de tout l'Empire de *Bleſuſcu*, de le réduire en province de ſon Empire, & de le faire gouverner par un Viceroi ; de faire périr tous les exilés *Gros-Boutiens*, & de contraindre tous ſes peuples à caſſer les œufs par le petit bout ; ce qui l'auroit fait parvenir à la monarchie univerſelle. Mais je tâchai de le détourner de ce deſſein par pluſieurs raiſonnements fondés ſur la politique & ſur la juſtice ; & je proteſtai hautement que je ne ſerois jamais l'inſtrument dont il ſe ſerviroit, pour opprimer la liberté d'un peuple libre, noble & courageux. Quand on eut délibéré ſur cette affaire dans le Conſeil, la plus ſaine partie fut de mon avis.

Cette déclaration ouverte & hardie étoit ſi oppoſée aux projets & à la politique de Sa Majeſté Impériale, qu'il étoit difficile qu'il pût me le pardonner. Il en parla dans le Conſeil d'une maniere très-artificieuſe, & mes ennemis ſecrets s'en prévalurent pour me perdre. Tant il eſt vrai que les ſervices les plus importants rendus aux Souverains, ſont bien peu de choſe, lorſqu'ils ſont ſuivis du refus de ſervir aveuglément leurs paſſions.

Environ trois ſemaines après mon expédition éclatante, il arriva une ambaſſade ſolemnelle de *Bleſuſcu*, avec des propoſitions de paix. Le traité fut bientôt conclu à des conditions très-avantageuſes pour l'Empereur. L'ambaſſade étoit compoſée de ſix Seigneurs, avec une ſuite de

500 perſonnes ; & on peut dire que leur entrée fut conforme à la grandeur de leur maître, & à l'importance de leur négociation.

Après la concluſion du traité, leurs Excellences étant averties ſecrettement des bons offices que j'avois rendus à leur nation, par la maniere dont j'avois parlé à l'Empereur, me rendirent une viſite en cérémonie. Ils commencerent par me faire beaucoup de compliments ſur ma valeur & ſur ma générosité, & m'inviterent au nom de leur maître à paſſer dans ſon Royaume. Je les remerciai, & les priai de me faire l'honneur de préſenter mes très-humbles reſpects à S. M. *Blefuſcudienne*, dont les vertus éclatantes étoient répandues par-tout l'univers. Je promis de me rendre auprès de ſa perſonne Royale,

avant que de retourner dans mon pays.

Peu de jours après je demandai à l'Empereur la permiſſion de faire mes compliments au grand Roi de *Bleſuſcu* : il me répondit froidement qu'il le vouloit bien.

J'ai oublié de dire que les Ambaſſadeurs m'avoient parlé avec le ſecours d'un interprete. Les langues des deux Empires ſont très-différentes l'une de l'autre : chacune des deux nations vante l'antiquité, la beauté, & la force de ſa langue, & mépriſe l'autre. Cependant l'Empereur fier de l'avantage qu'il avoit remporté ſur les *Bleſuſcudiens*, par la priſe de leur flotte, obligea les Ambaſſadeurs à préſenter leurs lettres de créance, & à faire leur harangue dans la langue Lilliputienne. Et il faut avouer qu'à raiſon du

trafic & du commerce qui eſt entre les deux Royaumes, de la réception réciproque des exilés, & de l'uſage où ſont les *Lilliputiens* d'envoyer leur jeune nobleſſe dans le *Blefuſcu*, afin de s'y polir & d'y apprendre les exercices, il y a très-peu de perſonnes de diſtinction dans l'Empire de Lilliput, & encore moins de négocians ou de matelots dans les places maritimes, qui ne parlent les deux langues.

J'eus alors occaſion de rendre à Sa Majeſté Impériale un ſervice très-ſignalé. Je fus un jour réveillé ſur le minuit par les cris d'une foule de peuple aſſemblé à la porte de mon hôtel : j'entendis le mot *Burgum* répété pluſieurs fois. Quelques-uns de la Cour de l'Empereur s'ouvrant un paſſage à travers la foule, me

prierent de venir inceſſamment au palais, où l'appartement de l'Impératrice étoit en feu par la faute d'une de ſes Dames, qui s'étoit endormie en liſant un poëme Blefuſcudien. Je me levai à l'inſtant, & me tranſportai au palais avec aſſez de peine, ſans néanmoins fouler perſonne aux pieds. Je trouvai qu'on avoit déja appliqué des échelles aux murailles de l'appartement, & qu'on étoit bien fourni de ſeaux; mais l'eau étoit aſſez éloignée. Ces ſeaux étoient environ de la groſſeur d'un dez à coudre, & le pauvre peuple en fourniſſoit avec toute la diligence qu'il pouvoit. L'incendie commençoit à croître, & un palais ſi magnifique auroit été infailliblement réduit en cendres, ſi par une préſence d'eſprit peu ordinaire, je ne me

fusse tout-à-coup avisé d'un expédient. Le soir précédent j'avois bu en grande abondance d'un vin blanc appellé *Glimigrim*, qui vient d'une province de *Blefuscu*, & qui est très-diurétique. Je me mis donc à uriner en si grande abondance, & j'appliquai l'eau si à propos & si adroitement aux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout-à-fait éteint, & que le reste de ce superbe édifice, qui avoit coûté des sommes immenses, fût préservé d'un fatal embrasement.

J'ignorois si l'Empereur me sauroit gré du service que je venois de lui rendre ; car par les loix fondamentales de l'Empire, c'étoit un crime capital & digne de mort de faire de l'eau dans l'étendue du palais impérial : Mais je fus rassuré, lorsque j'ap-

pris que S. M. avoit donné ordre au grand Juge de m'expédier des lettres de grace. Mais on m'apprit que l'Impératrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venois de faire, s'étoit transportée au côté le plus éloigné de la cour, & qu'elle étoit déterminée à ne jamais loger dans des appartements que j'avois osé souiller par une action malhonnête & impudente.

CHAPITRE VI.

Les Mœurs des habitants de Lilliput, *leur Littérature, leurs Loix, leurs Coutumes, & leur maniere d'élever les enfants.*

QUOIQUE j'aye le dessein de renvoyer la description de cet Empire à un Traité particulier, je

crois cependant devoir en donner ici au lecteur quelque idée générale. Comme la taille ordinaire des gens du pays est un peu moins haute que de six pouces, il y a une proportion exacte dans tous les autres animaux, aussi-bien que dans les plantes & dans les arbres. Par exemple, les chevaux & les bœufs les plus hauts sont de quatre à cinq pouces; les moutons d'un pouce & demi, plus ou moins; leurs oies environ de la grosseur d'un moineau; en sorte que leurs insectes étoient presque invisibles pour moi; mais la nature a su ajuster les yeux des habitants de *Lilliput*, à tous les objets qui leur sont proportionnés. Pour faire connoître combien leur vue est perçante, à l'égard des objets qui sont proches, je dirai que je vis une fois avec

plaiſir un Cuiſinier habile, plumant une alouette, qui n'étoit pas ſi groſſe qu'une mouche ordinaire; & une jeune fille enfilant une aiguille inviſible avec de la ſoie pareillement inviſible.

Ils ont des caracteres & des lettres; mais leur façon d'écrire eſt remarquable, n'étant ni de la gauche à la droite comme celle de *l'Europe*, ni de la droite à la gauche comme celle des *Arabes*, ni de haut en bas comme celle des *Chinois*, ni de bas en haut comme celle des *Caſcariens*; mais obliquement, & d'un angle du papier à l'autre, comme celle des Dames d'*Angleterre*.

Ils enterrent les morts la tête directement en bas, parce qu'ils s'imaginent que dans onze mille lunes tous les morts doivent reſſuſciter; qu'alors la terre (qu'ils

(qu'ils croyent plate) ſe tournera ſens-deſſus-deſſous ; & que par ce moyen, au moment de leur réſurrection, ils ſeront tous trouvés debout ſur leurs pieds. Les ſavants d'entr'eux reconnoiſſent l'abſurdité de cette opinion ; mais l'uſage ſubſiſte, parce qu'il eſt ancien, & fondé ſur les idées du peuple.

Ils ont des loix & des coutumes très-ſingulieres, que j'entreprendrois peut-être de juſtifier, ſi elles n'étoient trop contraires à celles de ma chere patrie. La premiere, dont je ferai mention, regarde les délateurs. Tous les crimes contre l'Etat ſont punis en ce pays-là avec une rigueur extrême ; mais ſi l'accuſé fait voir évidemment ſon innocence, l'accuſateur eſt auſſi-tôt condamné à une mort ignominieuſe, & tous

ſes biens confiſqués au profit de l'innocent. Si l'accuſateur eſt un gueux, l'Empereur, de ſes propres deniers, dédommage l'accuſé, ſuppoſé qu'il ait été maltraité le moins du monde.

On regarde la fraude comme un crime plus énorme que le vol; c'eſt pourquoi elle eſt toujours punie de mort; car on a pour principe, que le ſoin & la vigilance, avec un eſprit ordinaire, peuvent garantir les biens d'un homme contre les attentats des voleurs; mais que la probité n'a point de défenſe contre la fourberie & la mauvaiſe foi.

Quoique nous regardions les châtiments & les récompenſes comme les grands pivots du gouvernement, je puis dire néanmoins que la maxime de punir & de récompenſer n'eſt pas ob-

ſervée en Europe, avec la même ſageſſe que dans l'Empire de *Lilliput*. Quiconque peut apporter des preuves ſuffiſantes, qu'il a obſervé exactement les loix de ſon pays pendant ſoixante-treize lunes, a droit de prétendre à certains privileges, ſelon ſa naiſſance & ſon état, avec une certaine ſomme d'argent, tirée d'un fond deſtiné à cet uſage : il gagne même le titre de *Snilpall* ou de *Légitime*, lequel eſt ajouté à ſon nom; mais ce titre ne paſſe pas à ſa poſtérité. Ces peuples regardent comme un défaut prodigieux de politique parmi nous, que toutes nos loix ſoient menaçantes, & que l'infraction ſoit ſuivie de rigoureux châtiments, tandis que l'obſervation n'eſt ſuivie d'aucune récompenſe : c'eſt pour cette raiſon qu'ils repréſentent la Juſ-

tice avec six yeux, deux devant, autant derriere, & un de chaque côté. (pour représenter la circonspection) tenant un sac plein d'or à sa main droite, & une épée dans le fourreau à sa main gauche, pour faire voir qu'elle est plus disposée à récompenser qu'à punir.

Dans le choix qu'on fait des sujets pour remplir les emplois, on a plus d'égard à la probité qu'au grand génie. Comme le gouvernement est nécessaire au genre humain, on croit que la Providence n'eut jamais dessein de faire de l'administration des affaires publiques une science difficile & mystérieuse, qui ne pût être possédée que par un petit nombre d'esprits rares & sublimes, tels qu'il en naît au plus deux ou trois dans un siecle; mais

on juge que la vérité, la justice, la tempérance, & les autres vertus sont à la portée de tout le monde ; & que la pratique de ces vertus, accompagnée d'un peu d'expérience & de bonne intention, rendent quelque personne que ce soit, propre au service de son pays, pour peu qu'elle ait de bon sens & de discernement. On est persuadé que tant s'en faut que le défaut des vertus morales soit suppléé par les talents supérieurs de l'esprit ; que les emplois ne pourroient être confiés à de plus dangereuses mains qu'à celles des grands esprits, qui n'ont aucune vertu ; & que les erreurs nées de l'ignorance, dans un Ministre honnête homme, n'auroient jamais de si funestes suites à l'égard du bien public, que les pratiques téné-

breuſes d'un Miniſtre, dont les inclinations ſeroient corrompues, dont les vues ſeroient criminelles, & qui trouveroit, dans les reſſources de ſon eſprit, de quoi faire le mal impunément.

Qui ne croit pas la Providence divine parmi les *Lilliputiens*, eſt déclaré incapable de poſſéder aucun emploi public. Comme les Rois ſe prétentent à juſte titre les députés de la Providence, les *Lilliputiens* jugent qu'il n'y a rien de plus abſurde, & de plus inconſéquent que la conduite d'un Prince qui ſe ſert de gens ſans religion, qui nient cette autorité ſuprême, dont il ſe dit le dépoſitaire, & dont en effet il emprunte la ſienne.

En rapportant ces loix & les ſuivantes, je ne parle que des loix originales & primitives des

Lilliputiens. Je ſais que par des loix modernes, ces peuples ſont tombés dans un grand excès de corruption : témoin cet uſage honteux d'obtenir les grandes charges en danſant ſur la corde, & les marques de diſtinction en ſautant par-deſſus un bâton. Le Lecteur doit obſerver que cet indigne uſage fut introduit par le pere de l'Empereur régnant.

L'ingratitude eſt parmi ces peuples un crime énorme, comme nous apprenons dans l'hiſtoire, qu'il l'a été autrefois aux yeux de quelques nations vertueuſes. Celui, diſent les *Lilliputiens*, qui rend de mauvais offices à ſon bienfaicteur même, doit être néceſſairement l'ennemi de tous les autres hommes.

Les *Lilliputiens* jugent que le pere & la mere ne doivent point

être chargés de l'éducation de leurs propres enfants ; & il y a dans chaque ville des Séminaires publics, où tous les peres & les meres (excepté les payſans & les ouvriers) ſont obligés d'envoyer leurs enfants, de l'un & de l'autre ſexe, pour être élevés & formés. Quand ils ſont parvenus à l'âge de vingt lunes, on les ſuppoſe dociles & capables d'apprendre. Les écoles ſont de différente eſpece, ſuivant la différence du rang & du ſexe. Des maîtres habiles forment les enfants pour un état de vie conforme à leur naiſſance, à leurs propres talents, & à leurs intentions.

Les Séminaires pour les mâles d'une naiſſance illuſtre, ſont pourvus de maîtres ſérieux & ſavants. L'habillement & la nourriture

des enfants ſont ſimples. On leur inſpire des principes d'honneur, de juſtice, de courage, de modeſtie, de clémence, de religion, & d'amour pour la patrie. Ils ſont habillés par des hommes juſqu'à l'âge de quatre ans ; & après cet âge, ils ſont obligés de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils ſoient. Il ne leur eſt permis de prendre leurs divertiſſements, qu'en la préſence d'un maître ; par-là ils évitent ces funeſtes impreſſions de folie & de vice, qui commencent de ſi bonne heure à corrompre les mœurs & les inclinations de la jeuneſſe. On permet à leurs pere & mere de les voir deux fois par an : la viſite ne peut durer qu'une heure, avec la liberté de baiſer leur fils en entrant & en ſortant ; mais un maître qui eſt

toujours préſent en ces occaſions ne leur permet pas de parler ſecrettement à leur fils, de le flatter, de le careſſer, ni de lui donner des bijoux, ou des dragées & des confitures.

Dans les Séminaires pour les femelles, les jeunes filles de qualité ſont élevées preſque comme les garçons; elles ſont habillées par des domeſtiques de leur ſexe; mais toujours en préſence d'une maîtreſſe, juſqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de cinq ans, qu'elles s'habillent elles-mêmes. Lorſque l'on découvre que les nourrices ou les femmes de chambre entretiennent ces petites filles d'hiſtoires extravagantes, de contes inſipides, ou capables de leur faire peur (ce qui eſt en Angleterre fort ordinaire aux gouvernantes,) elles ſont fouettées pu-

bliquement trois fois par toute la ville, emprisonnées pendant un an, & exilées pendant leur vie dans l'endroit le plus désert du pays. Ainsi les jeunes filles, parmi ces peuples, sont aussi honteuses que les hommes, d'être lâches & sottes ; elles méprisent tous les ornements extérieurs, & n'ont égard qu'à la bienséance, & à la propreté. Leurs exercices ne sont pas tout-à-fait si violents que ceux des garçons, & on les fait un peu moins étudier ; car on leur apprend aussi les sciences & les belles lettres. C'est une maxime parmi eux, qu'une femme devant être pour son mari une compagnie toujours agréable, elle doit s'orner l'esprit qui ne vieillit point.

Les *Lilliputiens* sont persuadés autrement que nous ne le sommes

en Europe, que rien ne demande plus de ſoin & d'application que l'éducation des enfants. Il eſt aiſé, diſent-ils, d'en faire, comme il eſt aiſé de ſemer & de planter. Mais de conſerver certaines plantes, de les faire croître heureuſement, de les défendre contre les rigueurs de l'hiver, contre les ardeurs & les orages de l'été, contre les attaques des inſectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance ; c'eſt l'effet de l'attention & des peines d'un Jardinier habile.

Ils prennent garde que le maître ait plutôt un eſprit bien fait qu'un eſprit ſublime, plutôt des mœurs que de la ſcience. Ils ne peuvent ſouffrir ces maîtres qui étourdiſſent ſans ceſſe les oreilles de leurs diſciples, de combinaiſons grammaticales, de diſcuſ-

ſions frivoles, de remarques puériles ; & qui pour leur apprendre l'ancienne langue de leur pays, (qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui) accablent leur eſprit de regles & d'exceptions, & laiſſent-là l'uſage & l'exercice, pour farcir leur mémoire de principes ſuperflus & de préceptes épineux. Ils veulent que le maître ſe familiariſe avec dignité, rien n'étant plus contraire à la bonne éducation, que le pédantiſme & le ſérieux affecté. Il doit, ſelon eux, plutôt s'abaiſſer que s'élever devant ſon diſciple ; & ils jugent l'un plus difficile que l'autre, parce qu'il faut ſouvent plus d'effort & de vigueur, & toujours plus d'attention, pour deſcendre ſûrement, que pour monter.

Ils prétendent que les maîtres

doivent bien plus s'appliquer à former l'esprit des jeunes gens pour la conduite de la vie, qu'à l'enrichir de connoissances curieuses, presque toujours inutiles. On leur apprend donc de bonne heure à être sages & philosophes, afin que dans la saison même des plaisirs, ils sachent les goûter philosophiquement. N'est-il pas ridicule, disent-ils, de n'en connoître la nature & le vrai usage que lorsqu'on y est devenu inhabile ; d'apprendre à vivre, quand la vie est presque passée, & de commencer à être homme, lorsqu'on va cesser de l'être ?

On leur propose des récompenses pour l'aveu ingénu & sincere de leurs fautes, & ceux qui savent mieux raisonner sur leurs propres défauts, obtiennent des graces & des honneurs. On veut

qu'ils ſoient curieux, & qu'ils faſſent ſouvent des queſtions ſur tout ce qu'ils voyent, & ſur tout ce qu'ils entendent, & on punit très-ſévérement ceux qui, à la vue d'une choſe extraordinaire & remarquable, témoignent peu d'étonnement & de curioſité.

On leur recommande d'être très-fideles, très-ſoumis, très-attachés au Prince, mais d'un attachement général & de devoir, & non d'aucun attachement particulier, qui bleſſe ſouvent la conſcience, & toujours la liberté, & qui expoſe à de grands malheurs.

Les maîtres d'hiſtoire ſe mettent moins en peine d'apprendre à leurs éleves la date de tel ou tel événement, que de leur peindre le caractere, les bonnes & les mauvaiſes qualités des Rois,

des Généraux d'armée & des Miniſtres. Ils croyent qu'il leur importe aſſez peu de ſavoir, qu'en telle année & en tel mois, telle bataille a été donnée ; mais qu'il leur importe de conſidérer, combien les hommes dans tous les ſiecles ſont barbares, brutaux, injuſtes, ſanguinaires, toujours prêts à prodiguer leur propre vie ſans néceſſité, & attenter ſur celle des autres ſans raiſon ; combien les combats deshonorent l'humanité, & combien les motifs doivent être puiſſants, pour en venir à cette extrémité funeſte. Ils regardent l'hiſtoire de l'eſprit humain comme la meilleure de toutes, & ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits qu'à en juger.

Ils veulent que l'amour des ſciences ſoit borné, & que chacun

cun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination & à son talent. Ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop, que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit a ses indigestions comme le corps. Il n'y a que l'Empereur seul qui ait une vaste & nombreuse bibliotheque : à l'égard de quelques particuliers qui en ont de trop grandes, on les regarde comme des ânes chargés de livres.

La philosophie chez ces peuples est très-gaie, & ne consiste pas en *Ergotismes*, comme dans nos écoles. Ils ne savent ce que c'est que *Baroco & Baralipton*, que *Catégories*, que termes de la premiere & de la seconde intention, & autres sottises épineuses de la dialectique, qui n'apprennent pas

plus à raiſonner, qu'à danſer. Leur philoſophie conſiſte à établir des principes infaillibles, qui conduiſent l'eſprit à préférer l'état médiocre d'un honnête homme, aux richeſſes & au faſte d'un Financier, & les victoires remportées ſur ſes paſſions, à celles d'un Conquérant. Elle leur apprend à vivre durement, & à fuir tout ce qui accoutume les ſens à la volupté, tout ce qui rend l'ame trop dépendante du corps, & affoiblit ſa liberté. Au reſte, on leur repréſente toujours la vertu, comme une choſe aiſée & agréable.

On les exhorte à bien choiſir leur état de vie, & on tâche de leur faire prendre celui qui leur convient le mieux, ayant moins d'égard aux facultés de leurs parents, qu'aux facultés de leur ame; en ſorte que le fils d'un

Laboureur est quelquefois Ministre d'Etat, & le fils d'un Seigneur est Marchand.

Ces peuples n'estiment la Physique & la Mathématique, qu'autant que ces sciences sont avantageuses à la vie, & au progrès des arts utiles. En général, ils se mettent peu en peine de connoître toutes les parties de l'univers, & aiment moins à raisonner sur l'ordre & le mouvement des corps physiques, qu'à jouir de la nature sans l'examiner. A l'égard de la Métaphysique, ils la regardent comme une source de visions & des chimeres.

Ils haïssent l'affectation dans le langage, & le style précieux, soit en prose, soit en vers, & ils jugent qu'il est aussi impertinent de se distinguer par sa maniere de parler, que par celle de s'ha-

biller. Un Auteur qui quitte le ſtyle pur, clair & ſérieux pour employer un jargon bizarre & guindé, & des métaphores recherchées & inouies, eſt couru & hué dans les rues, comme un maſque de carnaval.

On cultive parmi eux le corps & l'ame tout à la fois, parce qu'il s'agit de dreſſer un homme, & que l'on ne doit pas former l'un ſans l'autre. C'eſt, ſelon eux, une couple de chevaux attelés enſemble, qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formés (diſent-ils) que l'eſprit d'un enfant, ſon extérieur devient groſſier & impoli : tandis que vous ne lui formez que le corps, la ſtupidité & l'ignorance s'emparent de ſon eſprit.

Il eſt défendu aux maîtres de châtier les enfants par la dou-

leur : ils le font par le retranchement de quelque douceur ſenſible, par la honte, & ſur-tout par la privation de deux ou trois leçons ; ce qui les mortifie extrêmement, parce qu'on les abandonne à eux-mêmes, & qu'on fait ſemblant de ne les pas juger dignes d'inſtruction. La douleur, ſelon eux, ne ſert qu'à les rendre timides, défaut très-préjudiciable, & dont on ne guérit jamais.

CHAPITRE VII.

L'Auteur ayant reçu avis qu'on lui vouloit faire ſon procès, pour crime de leze-Majeſté, s'enfuit dans le Royaume de Blefuſcu.

AVANT que je parle de ma ſortie de l'Empire de *Lilliput*, il ſera peut-être à propos d'inſtruire

le lecteur d'une intrigue ſecrette qui ſe forma contre moi.

J'étois peu fait au manege de la Cour, & la baſſeſſe de mon état m'avoit refuſé les diſpoſitions néceſſaires pour devenir un habile courtiſan ; quoique pluſieurs d'auſſi baſſe extraction que moi ayent ſouvent réuſſi à la Cour, & y ſoient parvenus aux plus grands emplois : mais auſſi n'avoient-ils pas peut-être la même délicateſſe que moi ſur la probité & ſur l'honneur. Quoi qu'il en ſoit, pendant que je me diſpoſois à partir pour me rendre auprès de l'Empereur de *Blefuſcu*, une perſonne de grande conſidération à la Cour, & à qui j'avois rendu des ſervices importants, me vint trouver ſecrettement pendant la nuit, & entra chez moi avec ſa chaiſe ſans ſe faire annon-

cer. Les porteurs furent congédiés : je mis la chaiſe avec ſon Excellence dans la poche de mon juſte-au-corps, & donnant ordre à un domeſtique de tenir la porte de ma maiſon fermée, je mis la chaiſe ſur la table, & je m'aſſis auprès. Après les premiers compliments, remarquant que l'air de ce Seigneur étoit triſte & inquiet, & lui en ayant demandé la raiſon, il me pria de le vouloir bien écouter ſur un ſujet qui intéreſſoit mon honheur & ma vie.

Je vous apprends, me dit-il, qu'on a convoqué depuis peu pluſieurs comités ſecrets à votre ſujet, & que depuis deux jours Sa Majeſté a pris une fâcheuſe réſolution.

Vous n'ignorez pas que *Skyriesh Bolgolam* (*Galbet* ou grand

Amiral) a presque toujours été votre ennemi mortel depuis votre arrivée ici. Je n'en sais pas l'origine ; mais sa haine s'est fort augmentée depuis votre expédition contre la flotte de *Blefuscu* : comme Amiral il est jaloux de ce grand succès. Ce Seigneur de concert avec *Flimnap* grand-Trésorier , *Limtoc* le Général , *Lalcon* le grand-Chambellan , & *Balmuff* le grand-Juge ont dressé des articles pour vous faire votre procès en qualité de criminel de leze-Majesté, & comme coupable de plusieurs autres grands crimes.

Cet exorde me frappa tellement, que j'allois l'interrompre, quand il me pria de ne rien dire & de l'écouter ; & il continua ainsi.

Pour reconnoître les services que

que vous m'avez rendus, je me ſuis fait inſtruire de tout le procès, & j'ai obtenu une copie des articles : c'eſt une affaire dans laquelle je riſque ma tête pour votre ſervice.

Articles de l'accuſation intentée contre Quinbus Fleſtrin, *(l'Homme-Montagne.)*

ARTICLE I.

D'AUTANT que par une loi portée ſous le regne de Sa Majeſté Impériale *Cabin Deffar Plune*, il eſt ordonné que quiconque fera de l'eau dans l'étendue du Palais Impérial, ſera ſujet aux peines & châtiment du crime de leze-Majeſté, & que malgré cela ledit *Quinbus Fleſtrin*, par un violement ouvert de ladite loi, ſous

le prétexte d'éteindre le feu allumé dans l'appartement de la chere Impériale Epouſe de S. M. auroit malicieuſement, traîtreuſement & diaboliquement, par la décharge de ſa veſſie, éteint ledit feu allumé dans ledit appartement, étant alors entré dans l'étendue dudit Palais Impérial.

ARTICLE II.

Que ledit *Quinbus Fleſtrin*, ayant amené la flotte royale de *Blefuſcu* dans notre port impérial ; & lui ayant été enſuite enjoint par Sa Majeſté Impériale de ſe rendre maître de tous les autres vaiſſeaux dudit Royaume de *Blefuſcu*, & de le réduire à la forme d'une province qui pût être gouvernée par un Viceroi de notre pays, & de faire périr & mourir non-ſeulement tous les *Gros-Boutiens*

exilés, mais aussi tout le peuple de cet Empire, qui ne voudroit incessamment quitter l'hérésie *Gros-Boutienne*; ledit *Flestrin*, comme un traître rebelle à sa très-heureuse Impériale Majesté, auroit présenté une requête pour être dispensé dudit service, sous le prétexte frivole d'une répugnance de se mêler de contraindre les consciences, & d'opprimer la liberté d'un peuple innocent.

ARTICLE III.

Que certains Ambassadeurs étant venus depuis peu de la Cour de *Blefuscu*, pour demander la paix à S. M. ledit *Flestrin*, comme un sujet déloyal, auroit secouru, aidé, soulagé & régalé lesdits Ambassadeurs, quoiqu'il les connût pour être Ministres d'un Prin-

ce qui venoit d'être récemment l'ennemi déclaré de Sa Majesté Impériale, & dans une guerre ouverte contre Sadite Majesté.

ARTICLE IV.

Que ledit *Quinbus Flestrin*, contre le devoir d'un fidele sujet, se disposeroit actuellement à faire un voyage à la Cour de *Blefuscu*, pour lequel il n'a reçu qu'une permission verbale de Sa Majesté Impériale ; & sous prétexte de ladite permission, se proposeroit témérairement & perfidement de faire ledit voyage, & de secourir, soulager & aider le Roi de *Blefuscu*.

Il y a encore d'autres articles, ajouta-t-il, mais ce sont les plus importants dont je viens de vous lire un abrégé.

Dans les différentes délibéra-

tions ſur cette accuſation, il faut avouer que Sa Majeſté a fait voir ſa modération, ſa douceur & ſon équité, repréſentant pluſieurs fois vos ſervices, & tâchant de diminuer vos crimes. Le Tréſorier & l'Amiral ont opiné qu'on devoit vous faire mourir d'une mort cruelle & ignominieuſe, en mettant le feu à votre hôtel pendant la nuit ; & le Général devoit vous attendre avec vingt mille hommes armés de fleches empoiſonnées, pour vous frapper au viſage & aux mains. Des ordres ſecrets devoient être donnés à quelques-uns de vos domeſtiques, pour répandre un ſuc vénimeux ſur vos chemiſes, lequel vous auroit fait bien-tôt déchirer votre propre chair, & mourir dans des tourments exceſſifs. Le Général s'eſt rendu au même avis :

enſorte que pendant quelque temps la pluralité des voix a été contre vous ; mais Sa Majeſté réſolue de vous ſauver la vie, a gagné le ſuffrage du Chambellan.

Sur ces entrefaites *Reldreſal*, premier Secretaire d'Etat pour les affaires ſecrettes, a reçu ordre de l'Empereur de donner ſon avis ; ce qu'il a fait conformément à celui de Sa Majeſté, & certainement il a bien juſtifié l'eſtime que vous avez pour lui. Il a reconnu que vos crimes étoient grands, mais qu'ils méritoient néanmoins quelque indulgence. Il a dit que l'amitié qui étoit entre vous & lui étoit ſi connue, que peut-être on pourroit le croire prévenu en votre faveur ; que cependant pour obéir au commandement de Sa Majeſté, il vouloit dire ſon avis avec fran-

chiſe & liberté : que ſi Sa Majeſté, en conſidération de vos ſervices, & ſuivant la douceur de ſon eſprit, vouloit bien vous ſauver la vie, & ſe contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeoit avec ſoumiſſion que par cet expédient la juſtice pourroit être en quelque ſorte ſatisfaite, & que tout le monde applaudiroit à la clémence de l'Empereur, auſſi-bien qu'à la procédure équitable & généreuſe de ceux qui avoient l'honneur d'être ſes conſeillers. Que la perte de vos yeux ne feroit point d'obſtacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à S. M. Que l'aveuglement ſert à augmenter le courage, en nous cachant les périls ; que l'eſprit en devient plus recueilli, & plus diſpoſé à la découverte de

la vérité. Que la crainte que vous aviez pour vos yeux, étoit la plus grande difficulté que vous aviez eue à ſurmonter, en vous rendant maître de la flotte ennemie, & que ce ſeroit aſſez que vous viſſiez par les yeux des autres, puiſque les plus puiſſants Princes ne voyent pas autrement.

Cette propoſition fut reçue avec un déplaiſir extrême par toute l'aſſemblée : l'Amiral *Bolgolam* tout en feu ſe leva, & tranſporté de fureur, dit qu'il étoit étonné que le Secretaire oſât opiner pour la conſervation de la vie d'un traître ; que les ſervices que vous aviez rendus étoient, ſelon les véritables maximes d'Etat, des crimes énormes ; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout-à-coup une incendie en arroſant d'urine le Palais de S. M.

(ce qu'il ne pouvoit rappeller ſans horreur,) pourriez quelqu'autrefois, par le même moyen, inonder le palais & toute la ville, ayant une pompe énorme diſpoſée à cet effet ; & que la même force qui vous avoit mis en état d'entraîner toute la flotte de l'ennemi pourroit ſervir à la reconduire, ſur le premier mécontentement, à l'endroit d'où vous l'aviez tirée. Qu'il avoit des raiſons très-fortes de penſer que vous étiez *Gros-Boutien* au fond de votre cœur ; & parce que la trahiſon commence au cœur avant qu'elle paroiſſe dans les actions, comme *Gros-Boutien*, il vous déclara formellement traître & rebelle, & inſiſta qu'on devoit ſans délai vous faire mourir.

Le Tréſorier fut du même avis. Il fit voir à quelles extrémités les

finances de S. M. étoient réduites par la dépenſe de votre entretien ; ce qui deviendroit bientôt inſoutenable. Que l'expédient propoſé par le Secretaire de vous crever les yeux, loin d'être un remede contre ce mal, l'augmenteroit ſelon toutes les apparences, comme il paroît par l'uſage ordinaire d'aveugler certaines volailles, qui après cela mangent encore plus, & s'engraiſſent plus promptement. Que Sa Majeſté ſacrée, & le Conſeil, qui étoient vos Juges, étoient dans leurs propres conſciences perſuadés de votre crime ; ce qui étoit une preuve plus que ſuffiſante pour vous condamner à mort, ſans avoir recours à des preuves formelles, requiſes par la lettre rigide de la loi.

Mais S. M. Impériale étant ab-

ſolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieuſement que, puiſque le Conſeil jugeoit la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourroit en ajouter un autre. Et votre ami le Secretaire priant avec ſoumiſſion d'être écouté encore pour répondre à ce que le Tréſorier avoit objecté touchant la grande dépenſe que Sa Majeſté faiſoit pour votre entretien, dit que ſon Excellence, qui avoit la ſeule diſpoſition des finances de l'Empereur, pourroit remédier facilement à ce mal, en diminuant votre table peu-à-peu; & que par ce moyen, faute d'une quantité ſuffiſante de nourriture, vous deviendriez foible & languiſſant, & perdriez l'appétit, & bientôt après la vie.

Ainſi par la grande amitié du

Secretaire toute l'affaire a été terminée à l'amiable ; les ordres précis ont été donnés pour tenir ſecret le deſſein de vous faire peu-à-peu mourir de faim. L'arrêt, pour vous crever les yeux, a été enregiſtré dans le greffe du Conſeil, perſonne ne s'y oppoſant, ſi ce n'eſt l'Amiral *Bolgolam*. Dans trois jours le Secretaire aura ordre de ſe rendre chez vous, & de lire les articles de votre accuſation en votre préſence, & puis de vous faire ſavoir la grande clémence & la grace de S. M. & du Conſeil, en ne vous condamnant qu'à la perte de vos yeux, à laquelle Sa Majeſté ne doute pas que vous ne vous ſoumettiez avec la reconnoiſſance & l'humilité qui conviennent. Vingt des Chirurgiens de Sa Majeſté ſe rendront à ſa

ſuite, & exécuteront l'opération par la décharge adroite de pluſieurs fleches très-aiguës dans les prunelles de vos yeux, lorſque vous ſerez couché à terre. C'eſt à vous à prendre les meſures convenables que votre prudence vous ſuggérera. Pour moi, afin de prévenir les ſoupçons, il faut que je m'en retourne auſſi ſecrettement que je ſuis venu.

Son Excellence me quitta, & je reſtai ſeul livré aux inquiétudes. C'étoit un uſage introduit par ce Prince, & par ſon Miniſtre (très-différent à ce qu'on m'aſſure de l'uſage des premiers temps) qu'après que la Cour avoit ordonné un ſupplice, pour ſatisfaire le reſſentiment du Souverain, ou la malice d'un favori, l'Empereur devoit faire une harangue à tout ſon Conſeil, par-

lant de sa douceur & de sa clémence comme de qualités reconnues de tout le monde. La harangue de l'Empereur à mon sujet fut bientôt publiée par-tout l'Empire, & rien n'inspira tant de terreur au peuple que ces éloges de la clémence de Sa Majesté, parce qu'on avoit remarqué que plus ces éloges étoient amplifiés, plus le supplice étoit ordinairement cruel & injuste. Et à mon égard, il faut avouer que n'étant pas destiné par ma naissance ou par mon éducation à être homme de Cour, j'entendois si peu les affaires, que je ne pouvois décider si l'arrêt porté contre moi étoit doux ou rigoureux, juste ou injuste. Je ne songeai point à demander la permission de me défendre, j'aimai autant être condamné sans être

entendu. Car ayant autrefois vu plusieurs procès semblables, je les avois toujours vu terminés selon les instructions donnés aux Juges, & au gré des accusateurs accrédités & puissants.

J'eus quelqu'envie de faire de la résistance ; car étant en liberté, toutes les forces de cet Empire ne seroient pas venu à bout de moi, & j'aurois pu facilement à coups de pierres battre & renverser la Capitale ; mais je rejettai aussi-tôt ce projet avec horreur, me ressouvenantdu serment que j'avois prêté à S. M. des graces que j'avois reçues d'elle, & de la haute dignité de *Nardac* qu'elle m'avoit conférée. D'ailleurs, je n'avois pas assez pris l'esprit de la Cour, pour me persuader que les rigueurs de S. M. m'acquittoient de toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une résolution, qui, selon les apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procédé de ma part, d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la Cour. Si j'avois mieux connu le caractere des Princes & des Ministres d'Etat, que j'ai depuis observé dans plusieurs autres Cours, & leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serois soumis sans difficulté à une peine si douce. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & ayant eu ci-devant la permission de S. M. Impériale de me rendre auprès du Roi de *Blefuscu*, je me hâtai, avant l'expiration des trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le

le Secretaire, par laquelle je lui faisois savoir la résolution que j'avois prise, de partir ce jour-là même pour *Blefuscu*, suivant la permission que j'avois obtenue; & sans attendre la réponse, je m'avançai vers la côte de l'isle où étoit la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un cable à la proue, & levant les ancres, je me deshabillai, mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée sous mon bras) sur le vaisseau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port-royal de *Blefuscu*, où le peuple m'avoit attendu longtemps. On m'y fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent

toiſes de la porte de la ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des Secretaires d'Etat, & de lui faire ſavoir que j'attendois les ordres de Sa Majeſté. Je reçus réponſe au bout d'une heure, que Sa Majeſté, avec toute la Maiſon Royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toiſes ; le Roi & ſa ſuite deſcendirent de leurs chevaux ; & la Reine avec les Dames ſortirent de leurs caroſſes, & je n'apperçus pas qu'ils euſſent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiſer les mains du Roi & de la Reine. Je dis à Sa Majeſté que j'étois venu ſuivant ma promeſſe, & avec la permiſſion de l'Empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un ſi puiſſant Prince, & pour lui offrir tous les ſervices qui dépendoient

de moi, & qui ne ſeroient pas contraires à ce que je devois à mon Souverain, mais ſans parler de ma diſgrace.

Je n'ennuyerai point le Lecteur du détail de ma réception à la Cour, qui fut conforme à la généroſité d'un ſi grand Prince, ni des incommodités que j'eſſuyai, faute d'une maiſon & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.



CHAPITRE VIII.

L'Auteur par un accident heureux ; trouve le moyen de quitter Blefuſcu ; *& après quelques difficultés retourne dans ſa Patrie.*

TROIS jours après mon arrivée, me promenant par curioſité vers la côte de l'iſle qui regarde le Nord-Eſt, je découvris à une demi-lieue de diſtance dans la mer, quelque choſe qui me ſembla être un bâteau renverſé. Je tirai mes ſouliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toiſes, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvoit avoir été détachée d'un vaiſſeau par quel-

que tempête : ſur quoi je revins inceſſamment à la ville, & priai Sa Majeſté de me prêter vingt des plus grands vaiſſeaux qui lui reſtoient depuis la perte de ſa flotte, & trois mille Matelots, ſous les ordres du Vice-Amiral. Cette flotte mit à la voile, faiſant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avois premierement découvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit pouſſée encore plus près du rivage. Quand les vaiſſeaux m'eurent joint, je me dépouillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai juſqu'à 50 toiſes de la chaloupe ; après quoi je fus obligé de nager, juſqu'à ce que je l'euſſe atteinte. Les matelots me jetterent un cable, dont j'attachai un bout à un trou ſur le devant du bâteau,

& l'autre bout à un vaiſſeau de guerre : mais je ne pus continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derriere la chaloupe & à la pouſſer en avant avec une de mes mains ; en ſorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me repoſai deux ou trois minutes, & puis je pouſſai le bateau encore, juſqu'à ce que la mer ne fut pas plus haute que mes aiſſelles, & alors la plus grande fatigue étant paſſée, je pris d'autres cables apportés dans un des vaiſſeaux, & les attachant premierement au bateau, & puis à neuf des vaiſſeaux qui m'attendoient, le vent étant aſſez favorable, & les matelots m'aidant, je fis en ſorte que nous arrivâmes

à vingt toiſes du rivage ; & la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied ſec, & avec le ſecours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port-royal de *Bleſuſcu*, où il s'amaſſa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaiſſeau ſi prodigieux. Je dis au Roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce vaiſſeau pour me tranſporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon pays natal ; & je priai Sa Majeſté de vouloir bien donner ſes ordres, pour mettre ce vaiſſeau en état de me ſervir, & de me permettre de ſortir de

ſes Etats ; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étois fort ſurpris que l'Empereur de *Lilliput*, depuis mon départ, n'eût fait aucune recherches à mon ſujet ; mais j'appris que Sa Majeſté Impériale, ignorant que j'avois eû avis de ſes deſſeins, s'imaginoit que je n'étois allé à *Blefuſcu*, que pour accomplir ma promeſſe, ſuivant la permiſſion qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue abſence le mit en peine ; & ayant tenu conſeil avec le Tréſorier & le reſte de la cabale, une perſonne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dreſſés contre moi. L'Envoyé avoit des inſtructions pour repréſenter au Souverain de *Blefuſcu*,

fuſcu, la grande douceur de ſon maître, qui s'étoit contenté de me punir par la perte de mes yeux ; que je m'étois ſouſtrait à la juſtice ; & que ſi je ne retournois pas dans deux jours, je ſerois dépouillé de mon titre de *Nardac*, & déclaré criminel de haute trahiſon. L'Envoyé ajouta, que pour conſerver la paix & l'amitié entre les deux Empires, ſon maître eſpéroit que le Roi de *Blefuſcu* donneroit ordre de me faire reconduire à *Lilliput*, pieds & mains liés, pour être puni comme un traître.

Le Roi de *Blefuſcu* ayant pris trois jours pour délibérer ſur cette affaire, rendit une réponſe très-honnête & très-ſage. Il repréſenta qu'à l'égard de me renvoyer lié, l'Empereur n'ignoroit pas que cela étoit impoſſible ;

que quoique je lui eusse enlevé sa flotte, il m'étoit redevable de plusieurs bons offices que je lui avois rendus par rapport au traité de paix. D'ailleurs qu'ils seroient bientôt l'un & l'autre délivrés de moi, parce que j'avois trouvé sur le rivage un vaisseau prodigieux, capable de me porter sur la mer, qu'il avoit donné ordre d'accommoder avec mon secours, & suivant mes instructions, en sorte qu'il espéroit que dans peu de semaines les deux Empires seroient débarrassés d'un fardeau si insupportable.

Avec cette réponse, l'Envoyé retourna à *Lilliput*; & le Roi de *Blefuscu* me raconta tout ce qui s'étoit passé, m'offrant en même-temps, mais secrettement & en confidence, sa gracieuse protection, si je voulois rester à son

ſervice. Quoique je cruſſe ſa propoſition ſincere, je pris la réſolution de ne me livrer jamais à aucun Prince, ni à aucun Miniſtre lorſque je me pourrois paſſer d'eux : c'eſt pourquoi après avoir témoigné à S. M. ma juſte reconnoiſſance de ſes intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui diſant que puiſque la fortune bonne ou mauvaiſe, m'avoit offert un vaiſſeau, j'étois réſolu de me livrer à l'Océan plutôt que d'être l'occaſion d'une rupture entre deux ſi puiſſants Souverains. Le Roi ne me parut pas offenſé de ce diſcours, & j'appris même qu'il étoit bien-aiſe de ma réſolution, auſſi-bien que la plupart de ſes Miniſtres.

Ces conſidérations m'engagerent à partir un peu plutôt que

je n'avois projetté ; & la Cour qui ſouhaitoit mon départ, y contribua avec empreſſement. Cinq cents ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, ſuivant mes ordres, en doublant treize fois enſemble leur plus groſſe toile, & la matelaſſant. Je pris la peine de faire des cordes & des cables, en joignant enſemble dix, vingt, ou trente des plus forts des leurs. Une groſſe pierre, que j'eus le bonheur de trouver, après une longue recherche, près le rivage de la mer, me ſervit d'ancre ; j'eus le ſuif de trois cents bœufs pour graiſſer ma chaloupe, & pour d'autres uſages. Je pris des peines infinies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames, & des mâts, en quoi cependant je fus aidé par les Charpentiers des Navires de Sa Majeſté.

Au bout d'environ un mois, quand tout fut prêt, j'allai pour recevoir les ordres de Sa Majeſté, & pour prendre congé d'elle. Le Roi, accompagné de la Maiſon Royale, ſortit du palais. Je me couchai ſur le viſage, pour avoir l'honneur de lui baiſer la main, qu'il me donna très-gracieuſement, auſſi-bien que la Reine & les jeunes Princes du Sang. Sa Majeſté me fit préſent de cinquante bourſes de deux cent *Spruggs* chacune, avec ſon portrait en grand, que je mis auſſi-tôt dans un de mes gands pour le mieux conſerver.

Je chargeai ſur ma chaloupe cent bœufs & trois cents moutons, avec du pain & de la boiſſon à proportion, & une certaine quantité de viande cuite, auſſi grande que quatre cent Cuiſiniers

m'avoient pu fournir. Je pris avec moi six vaches & deux taureaux vivants, & un même nombre de brebis & de béliers, ayant dessein de les porter dans mon pays, pour en multiplier l'espece : je me fournis aussi de foin & de bled. J'aurois été bien-aise d'emmener six des gens du pays, mais le Roi ne le voulut pas permettre ; & outre une très-exacte visite de mes poches, Sa Majesté me fit donner ma parole d'honneur, que je n'emporterois aucun de ses sujets, quand même ce seroit de leur propre consentement, & à leur requête.

Ayant ainsi préparé toutes choses, je mis à la voile le vingt-quatrieme jour de Septembre 1701, sur les six heures du matin ; & quand j'eus fait quatre lieues tirant vers le Nord, le vent étant

au Sud-Eſt, ſur les ſix heures du ſoir, je découvris une petite iſle longue d'environ une demi-lieue vers le Nord-Oueſt. Je m'avançai & jettai l'ancre vers la côte de l'iſle qui étoit à l'abri du vent : elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchiſſements, & m'allai repoſer. Je dormis environ ſix heures, car le jour commença à paroître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeûnai, & le vent étant favorable, je levai l'ancre, & fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'étoit mon deſſein de me rendre, s'il étoit poſſible, à une de ces iſles, que je croyois avec raiſon, ſituées au Nord-Eſt de la terre de *Van Diemen*. Je ne découvris rien ce jour-là ; mais le lendemain ſur les trois heures après midi, quand j'eus

fait, ſelon mon calcul, environ vingt-quatre lieues, je découvris un navire faiſant route vers le *Sud-Eſt*. Je mis toutes mes voiles; & au bout d'une demi-heure, le navire m'ayant apperçu, arbora ſon pavillon, & tira un coup de canon. Il n'eſt pas facile de repréſenter la joie que je reſſentis de l'eſpérance que j'eus de revoir encore une fois mon aimable pays, & les chers gages que j'y avois laiſſés. Le navire relâcha ſes voiles, & je le joignis à cinq ou ſix heures du ſoir, le 26 Septembre. J'étois tranſporté de joie de voir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches & mes moutons dans les poches de mon juſte-au-corps, & me rendis à bord avec toute ma petite cargaiſon de vivres. C'étoit un vaiſſeau Marchand Anglois revenant du

Japon par les mers du Nord & du Sud, commandé par le Capitaine *Jean Bidell* de *Deptfort*, fort honnête homme & excellent marin. Il y avoit encore cinquante hommes ſur le vaiſſeau, parmi leſquels je rencontrai un de mes anciens camarades, nommé *Pierre Williams*, qui parla avantageuſement de moi au Capitaine. Ce galant homme me fit un très-bon accueil, & me pria de lui apprendre d'où je venois, & où j'allois; ce que je fis en peu de mots; mais il crut que la fatigue & les périls que j'avois courus, m'avoient fait tourner la tête : ſur quoi je tirai mes vaches & mes moutons de ma poche, ce qui le jetta dans un grand étonnement, en lui faiſant voir la vérité de ce que je lui venois de raconter. Je lui montrai les pieces d'or que

m'avoit données le Roi de *Blefuſcu*, auſſi-bien que le portrait de Sa Majeſté en grand, avec pluſieurs autres raretés de ce pays. Je lui donnai deux bourſes de deux cents *Spruggs* chacune, & promis, à notre arrivée en Angleterre, de lui faire préſent d'une vache & d'une brebis pleine.

Je n'entretiendrai point le Lecteur du détail de ma route : nous arrivâmes aux *Dunes* le 13 d'Avril 1702. Je n'eus qu'un ſeul malheur, c'eſt que les rats du vaiſſeau emporterent une de mes brebis. Je débarquai le reſte de mon bétail en ſanté, & le mis paître dans un parterre de jeu de boule, à *Greenwich*.

Pendant le peu de temps que je reſtai en Angleterre, je fis un profit conſidérable, en montrant mes petits animaux à pluſieurs

gens de qualité, & même au peuple : & avant que je commençaſſe mon ſecond voyage, je les vendis ſix cents livres ſterlings. Depuis mon dernier retour, j'en ai inutilement cherché la race que je croyois conſidérablement augmentée, ſur-tout les moutons ; j'eſpérois que cela tourneroit à l'avantage de nos manufactures de laine, par la fineſſe des toiſons.

Je ne reſtai que deux mois avec ma femme & ma famille : la paſſion inſatiable de voir les pays étrangers, ne me permit pas d'être plus long-temps ſédentaire. Je laiſſai quinze cents livres ſterlings à ma femme, & l'établis dans une bonne maiſon à *Redriff* : je portai le reſte de ma fortune avec moi, partie en argent, & partie en marchandi-

ses, dans la vue d'augmenter mes fonds. Mon oncle *Jean* m'avoit laissé des terres, proche d'*Epping*, de trente livres sterlings de rente ; & j'avois un long bail des *Taureaux noirs* en *Fetterlane*, qui me fournissoit le même revenu : ainsi je ne courois pas risque de laisser ma famille à la charité de la Paroisse. Mon fils *Jean*, ainsi nommé du nom de son oncle, apprenoit le latin, & alloit au College ; & ma fille Elisabeth (qui est à présent mariée, & a des enfants,) s'appliquoit au travail de l'aiguille. Je dis adieu à ma femme, à mon fils, & à ma fille ; & malgré beaucoup de larmes qu'on versa de part & d'autre, je montai courageusement sur l'*Avanture*, vaisseau marchand de trois cents tonneaux, commandé par le Capitaine Jean Nicolas de *Leverpool*.



Hayward Sculp

VOYAGES DE GULLIVER.

SECONDE PARTIE.

VOYAGE A BROBDINGNAG.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur, après avoir essuyé une grande tempête, se met dans une Chaloupe pour descendre à terre, & est saisi par un des Habitants du Pays. Comment il en est traité. Idée du Pays & du Peuple.

AYANT été condamné par la nature & par la fortune à une vie agitée ; deux mois après mon re-

tour, comme j'ai dit, j'abandonnai encore mon pays natal, & je m'embarquai dans les Dunes le 20 Juin 1702, ſur un vaiſſeau nommé l'*Avanture*, dont le Capitaine, *Jean Nicolas*, de la Province de Cornouaille, partoit pour Surate. Nous eûmes le vent très-favorable juſqu'à la hauteur du *Cap de Bonne-Eſpérance*, où nous mouillâmes pour faire aiguade. Notre Capitaine ſe trouvant alors incommodé d'une fievre intermittente, nous ne pûmes quitter le *Cap* qu'à la fin du mois de Mars. Alors nous remîmes à la voile, & notre voyage fut heureux juſqu'au détroit de *Madagaſcar*. Mais étant arrivés au Nord de cette iſle, les vents, qui dans ces mers ſoufflent toujours également entre le Nord & l'Oueſt depuis le commencement de Décembre

jusqu'au commencement de Mai, commencerent le 29 Avril à souffler très-violemment du côté de l'Ouest ; ce qui dura vingt jours de suite, pendant lesquels nous fûmes poussés un peu à l'Orient des isles *Moluques*, & environ à trois degrés au Nord de la ligne équinoxiale, ce que notre Capitaine découvrit par son estimation faite le second jour de Mai que le vent cessa ; mais étant homme très-expérimenté dans la navigation de ces mers, il nous ordonna de nous préparer pour le lendemain à une terrible tempête ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Un vent de Sud appellé *Monson* commença à s'élever. Appréhendans que le vent ne devint trop fort, nous serrâmes la voile du beaupré, & mîmes à la cape pour serrer la misaine ; mais

l'orage augmentant toujours ; nous fîmes attacher les canons & ferrâmes la misaine. Le vaisseau étoit au large, & ainsi nous crumes que le meilleur parti à prendre, étoit d'aller vent derriere. Nous rivâmes la misaine, & bordâmes les écoutes ; le timon étoit devers le vent, & le navire se gouvernoit bien. Nous mîmes hors la grande voile ; mais elle fut déchirée par la violence du temps. Après nous amenâmes la grande vergue pour la dégréer, & coupâmes tous les cordages & le robinet qui la tenoient. La mer étoit très-haute, les vagues se brisant les unes contre les autres. Nous tirâmes les bras du timon, & aidâmes au timonier, qui ne pouvoit gouverner seul. Nous ne voulions pas amener le mât du grand hunier, parce que le

le vaiſſeau ſe gouvernoit mieux allant avec la mer, & nous étions perſuadés qu'il feroit mieux ſon chemin, le mât gréé. Voyant que nous étions aſſez au large après la tempête, nous mîmes hors la miſaine & la grande voile, & gouvernâmes auprès du vent. Après nous mîmes hors l'artimon, le grand & le petit hunier. Notre route étoit Eſt-Nord-Eſt ; le vent étoit au Sud-Oueſt. Nous amarrâmes à tribord, & démarrâmes le bras devers le vent, braſſâmes les boulines, & mîmes le navire au plus près du vent, toutes les voiles portants. Pendant cet orage, qui fut ſuivi d'un vent impétueux d'Oueſt-Sud-Oueſt, nous fûmes pouſſés, ſelon mon calcul, environ cinq cents lieues vers l'Orient ; en ſorte que le plus vieux & le plus expérimenté des

Mariniers, ne sût nous dire en quelle partie du monde nous étions. Cependant les vivres ne nous manquoient pas, notre vaisseau ne faisoit point d'eau, & notre équipage étoit en bonne santé ; mais nous étions réduits à une très-grande disette d'eau. Nous jugeâmes plus à propos de continuer la même route, que de tourner au Nord ; ce qui nous auroit peut-être portés aux parties de la *Grande Tartarie*, qui sont le plus au Nord-Ouest, & dans la *Mer Glaciale*.

Le seizieme de Juin 1703, un garçon découvrit terre du haut du perroquet ; le dix-septieme nous vîmes clairement une grande isle ou un continent, (car nous ne sûmes pas lequel des deux,) sur le côté droit duquel il y avoit une petite langue de

terre qui s'avançoit dans la mer, & une petite baie trop basse pour qu'un vaisseau de plus de cent tonneaux pût y entrer. Nous jettâmes l'ancre à une lieue de cette petite baie ; notre Capitaine envoya douze hommes de son équipage bien armés dans la chaloupe, avec des vases pour l'eau, si l'on en pouvoit trouver. Je lui demandai la permission d'aller avec eux pour voir le pays, & faire toutes les découvertes que je pourrois. Quand nous fûmes à terre, nous ne vîmes ni riviere, ni fontaine, ni aucuns vestiges d'habitants ; ce qui obligea nos gens à cotoyer le rivage pour chercher de l'eau fraîche proche de la mer. Pour moi, je me promenai seul & avançai environ un mille dans les terres, où je ne remarquai qu'un pays stérile &

plein de rochers. Je commençois à me laſſer ; & ne voyant rien qui pût ſatisfaire ma curioſité, je m'en retournois doucement vers la petite baie, lorſque je vis nos hommes ſur la chaloupe, qui ſembloient tâcher à force de rames de ſauver leurs vies ; & je remarquai en même-temps qu'ils étoient pourſuivis par un homme d'une grandeur prodigieuſe. Quoiqu'il fût entré dans la mer, il n'avoit de l'eau que juſqu'aux genoux, & faiſoit des enjambées étonnantes ; mais nos gens avoient pris le devant d'une demi-lieue ; & la mer étant en cet endroit pleine de rochers, le grand homme ne pût atteindre la chaloupe. Pour moi, je me mis à fuir auſſi vîte que je pus, & je grimpai juſqu'au ſommet d'une montagne eſcarpée, qui

me donna le moyen de voir une partie du pays. Je le trouvai parfaitement bien cultivé ; mais ce qui me ſurprit d'abord, fut la grandeur de l'herbe qui me parût avoir plus de 20 pieds de hauteur.

Je pris un grand chemin, qui me parût tel, quoiqu'il ne fut pour les habitants qu'un petit ſentier qui traverſoit un champ d'orge. Là je marchai pendant quelque temps ; mais je ne pouvois preſque rien voir, le temps de la moiſſon étant proche, & les bleds étant hauts de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure, avant que je puſſe arriver à l'extrémité de ce champ, qui étoit enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds ; pour les arbres ils étoient ſi grands, qu'il me fut impoſſible d'en ſupputer la hauteur.

Je tâchois de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitants, dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avois vu dans la mer pourſuivant notre chaloupe. Il me parût auſſi haut qu'un clocher ordinaire, & il faiſoit environ cinq toiſes à chaque enjambée, autant que je pus conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, & je courus me cacher dans le blé, d'où je le vis arrêté à une ouverture de la haie, jettant les yeux çà & là, & appellant d'une voix plus groſſe & plus retentiſſante, que ſi elle fut ſortie d'un porte-voix : le ſon étoit ſi fort & ſi élevé dans l'air, que d'abord je crus entendre le tonnerre. Auſſi-tôt ſept hommes de ſa taille s'avançerent vers lui, chacun une faucille à la main,

chaque faucille étant de la grandeur de ſix faulx. Ces gens n'étoient pas ſi bien habillés que le premier, dont ils ſembloient être les domeſtiques. Selon les ordres qu'il leur donna, ils allerent pour couper le bled dans le champ où j'étois couché. Je m'éloignai d'eux autant que je pus ; mais je ne me remuois qu'avec une difficulté extrême, car les tuyaux du bled n'étoient pas quelquefois diſtants de plus d'un pied l'un de l'autre, en ſorte que je ne pouvois gueres marcher dans cette eſpece de fôret. Je m'avançai cependant vers un endroit du champ, où la pluie & le vent avoient couché le bled : il me fut alors tout-à-fait impoſſible d'aller plus loin ; car les tuyaux étoient ſi entrelaſſés, qu'il n'y avoit pas moyen de ramper à travers ; & les

barbes des épis tombés étoient si fortes & si pointues, qu'elles me perçoient au travers de mon habit, & m'entroient dans la chair: cependant j'entendois les moissonneurs qui n'étoient qu'à cinquante toises de moi. Etant tout-à-fait épuisé & réduit au désespoir, je me couchai entre deux sillons, & je souhaitai d'y finir mes jours, me représentant ma veuve désolée, avec mes enfants orphelins, & déplorant ma folie qui m'avoit fait entreprendre ce second voyage, contre l'avis de tous mes amis & de tous mes parents.

Dans cette terrible agitation, je ne pouvois m'empêcher de songer au pays de *Lilliput*, dont les habitants m'avoient regardé comme le plus grand prodige qui avoit jamais paru dans le monde;
où

où j'étois capable d'entraîner une flotte entiere d'une ſeule main, & de faire d'autres actions merveilleuſes, dont la mémoire ſera éternellement conſervée dans les chroniques de cet Empire, pendant que la poſtérité les croira avec peine, quoiqu'atteſtées par une nation entiere. Je fis réflexion quelle mortification ce ſeroit pour moi, de paroître auſſi miſérable aux yeux de la nation parmi laquelle je me trouvois alors, qu'un *Lilliputien* le ſeroit parmi nous. Mais je regardois cela comme le moindre de mes malheurs ; car on remarque que les créatures humaines ſont ordinairement plus ſauvages & plus cruelles, à raiſon de leur taille ; & en faiſant cette réflexion, que pouvois-je attendre, ſinon d'être bientôt un morceau dans la bou-

che du premier de ces barbares énormes qui me saisiroit ? En vérité, les Philosophes ont raison, quand ils nous disent qu'il n'y a rien de grand ou de petit que par comparaison. Peut-être que les *Lilliputiens* trouveront quelque nation plus petite à leur égard, qu'ils ne me le parûrent : & qui sait si cette race prodigieuse de mortels ne seroit pas une nation *Lilliputienne*, par rapport à celle de quelque pays que nous n'avons pas encore découvert ? Mais effrayé & confus comme j'étois, je ne fis pas alors toutes ces réflexions philosophiques.

Un des moissonneurs s'approchant à cinq toises du sillon où j'étois couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas, je ne fusse écrasé sous son pied, ou

coupé en deux par sa faucille : c'est pourquoi le voyant prêt de lever le pied & d'avançer, je me mis à jetter des cris pitoyables & aussi forts, que la frayeur dont j'étois saisi me le put permettre. Aussi-tôt le géant s'arrêta, & regardant autour & au-dessous de lui avec attention, enfin il m'apperçut. Il me considéra quelque temps avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attrapper un petit animal dangereux, d'une maniere qu'il n'en soit ni égratigné ni mordu, comme j'avois fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses, & de me lever à une toise & demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, & je résolus

de ne faire aucune résistance ; tandis qu'il me tenoit en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très-cruellement les fesses, par la crainte qu'il avoit que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire, fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, & de dire quelques mots d'un accent très-humble & très-triste, conformément à l'état où je me trouvois alors ; car je craignois à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux, que nous voulons faire périr. Mais il parut content de ma voix & de mes gestes ; & il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre

articuler des mots, quoiqu'il ne les comprît pas.

Cependant je ne pouvois m'empêcher de gémir & de verser des larmes; & en tournant la tête, je lui faisois entendre, autant que je pouvois, combien il me faisoit de mal par son pouce & par son doigt. Il me parut qu'il comprenoit la douleur que je ressentois; car levant un pan de son juste-au-corps, il me mit doucement dedans; & aussi-tôt il courut vers son maître, qui étoit un riche Laboureur, & le même que j'avois vu d'abord dans le champ.

Le Laboureur prit un petit brin de paille, environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, & avec ce brin leva les pans de mon juste-au-corps qu'il me parut prendre pour une espece de cou-

verture que la nature m'avoit donnée. Il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage. Il appella ses valets, & leur demanda (autant que j'en pus juger) s'ils avoient jamais vu dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite il me plaça doucement à terre sur les quatre pattes ; mais je me levai aussi-tôt, & marchai gravement, allant & venant, pour faire voir que je n'avois pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi, pour mieux observer mes mouvements : j'ôtai mon chapeau, & je fis une révérence très-soumise au Paysan, je me jettai à ses genoux, je levai les mains & la tête, & je prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus. Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche, & la lui pré-

ſentai très-humblement. Il la reçut dans la paume de ſa main & la porta bien près de ſon œil pour voir ce que c'étoit, & enſuite la tourna pluſieurs fois avec la pointe d'une épingle, qu'il tira de ſa manche, mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis ſigne qu'il mit ſa main à terre, & prenant la bourſe, je l'ouvris & répandis toutes les pieces d'or dans ſa main. Il y avoit ſix pieces Eſpagnoles de quatre piſtoles chacune, ſans compter vingt ou trente pieces plus petites. Je le vis mouiller ſon petit doigt ſur ſa langue, & lever une de mes pieces les plus groſſes, & enſuite une autre ; mais il me ſembla tout-à-fait ignorer ce que c'étoit. Il me fit ſigne de les remettre dans ma bourſe, & la bourſe dans ma poche.

P iv

Le Laboureur fut alors persuadé qu'il falloit que je fusse une petite créature raisonnable. Il me parla très-souvent, mais le son de sa voix m'étourdissoit les oreilles, comme celui d'un moulin à eau ; cependant ses mots étoient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, & souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite il renvoya ses gens à leur travail, & tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux & l'étendit sur sa main gauche qu'il avoit mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans ; ce que je pus faire aisément ; car elle n'avoit pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir ; & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir dont

il m'enveloppa, & de cette façon il m'emporta chez lui. Là il appella ſa femme, & me montra à elle ; mais elle jetta des cris effroyables & recula, comme font les femmes en *Angleterre* à la vue d'un crapaut ou d'une arraignée. Cependant lorſqu'au bout de quelque temps elle eût vu toutes mes manieres, & comment j'obſervois les ſignes que faiſoit ſon mari, elle commença à m'aimer très-tendrement.

Il étoit environ l'heure de midi, & alors un domeſtique ſervit le dîner. Ce n'étoit (ſuivant l'état ſimple d'un Laboureur) que de la viande groſſiere dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diametre. Le Laboureur, ſa femme, trois enfants, & une vieille grand'mere compoſoient la compagnie. Lorſqu'ils furent aſ-

ſis, le Fermier me plaça à quelque diſtance de lui ſur la table, qui étoit à-peu-près haute de trente pieds; je me tins auſſi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, enſuite elle émia du pain ſur une aſſiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très-humble, & tirant mon couteau & ma fourchette, je me mis à manger; ce qui leur donna un très-grand plaiſir. La maîtreſſe envoya ſa ſervante chercher une petite taſſe qui ſervoit à boire des liqueurs, & qui contenoit environ douze pintes, & la remplit de boiſſon. Je levai le vaſe avec une grande difficulté; & d'une maniere très-reſpectueuſe, je bus à la ſanté de Madame, exprimant les mots auſſi fortement que je pouvois en

Anglois ; ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avoit à-peu-près le goût du petit-cidre, & n'étoit pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois ; mais en marchant trop vîte sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher & tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussi-tôt, & remarquant que ces bonnes gens en étoient fort touchés, je pris mon chapeau, & le faisant tourner sur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je n'avois point reçu de mal. Mais en avançant vers mon maître, (c'est le nom que je lui donnerai désormais) le dernier de ses fils, qui étoit assis le plus proche de

lui, & qui étoit très-malin & âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint ſi haut dans l'air, que je me trémouſſai de tout mon corps. Son pere m'arracha d'entre ſes mains, & en même-temps lui donna ſur l'oreille gauche un ſi grand ſoufflet, qu'il en auroit preſque renverſé une troupe de Cavalerie Européenne, & en même-temps lui ordonna de ſe lever de table. Mais ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque reſſentiment contre moi, & me ſouvenant que tous les enfants chez nous ſont naturellement méchants à l'égard des oiſeaux, des lapins, des petits chats, & des petits chiens, je me mis à genoux; & montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, & le priai de

pardonner à ſon fils. Le pere y conſentit, & le garçon reprit ſa chaiſe; alors je m'avançai juſqu'à lui, & lui baiſai la main.

Au milieu du dîner, le chat favori de ma maîtreſſe ſauta ſur elle. J'entendis derriere moi un bruit reſſemblant à celui de douze faiſeurs de bas au métier, & tournant ma tête je trouvai que c'étoit un chat qui miauloit. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant ſa tête & une de ſes pattes, pendant que ſa maîtreſſe lui donnoit à manger, & lui faiſoit des careſſes. La férocité du viſage de cet animal me déconcerta tout-à-fait, quoique je me tinſſe au bout le plus éloigné de la table, à la diſtance de cinquante pieds, & quoique ma maîtreſſe tînt le chat, de peur qu'il ne s'é-

lançât ſur moi. Mais il n'y eut point d'accident, & le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toiſe & demie du chat ; & comme j'ai toujours éprouvé que lorſque l'on fuit devant un animal féroce, ou que l'on paroît en avoir peur, c'eſt alors qu'on en eſt infailliblement pourſuivi, je réſolus de faire bonne contenance devant le chat, & de ne point paroître craindre ſes griffes. Je marchai hardiment devant lui, & je m'avançai juſqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer, comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhenſion des chiens. Trois ou quatre entrerent dans la ſalle, entre leſquels il y avoit un mâtin d'une groſſeur égale à celle de quatre éléphants, & un lévrier un peu

plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner la Nourrice entra portant entre ſes bras un enfant de l'âge d'un an, qui auſſi-tôt qu'il m'apperçut, pouſſa des cris ſi forts, qu'on auroit pu, je crois, les entendre facilement du *Pont de Londres* juſqu'à *Chelſea*. L'enfant me regardant comme une poupée ou une babiole, crioit afin de m'avoir, pour lui ſervir de jouet. La mere m'éleva & me donna à l'enfant qui ſe ſaiſit bien-tôt de moi & mit ma tête dans ſa bouche, où je commençai à hurler ſi horriblement, que l'enfant effrayé me laiſſa tomber. Je me ſerois infailliblement caſſé la tête, ſi la mere n'avoit pas tenu ſon tablier ſous moi. La Nourrice, pour appaiſer ſon poupon, ſe ſervit d'un hochet, qui

étoit un gros pilier creux, rempli de grosses pierres, & attaché par un cable au milieu du corps de l'enfant ; mais cela ne put l'appaiser, & elle se trouva réduite à se servir du dernier remede, qui fut de lui donner à tetter. Il faut avouer que jamais objet ne me dégoûta, comme la vue des tettons de cette Nourrice, & je ne sais à quoi je puis les comparer.

Cela me fait penser aux tettons de nos Dames Angloises, qui sont si charmants, & qui ne nous paroissent tels, que parce qu'ils sont proportionnés à notre vue & à notre taille : cependant le microscope qui les grossit, & nous en fait paroître plusieurs parties qui échappent à nos yeux, les enlaidit extrêmement. Tels me parurent les tettons énormes de cette Nourrice. C'est ainsi qu'étant

tant à *Lilliput* une femme me disoit que je lui paroissois très-laid ; qu'elle découvroit de grands trous dans ma peau ; que les poils de ma barbe étoient dix fois plus forts que les soies d'un sanglier ; & que mon teint composé de différentes couleurs, étoit tout-à-fait désagréable, quoique je sois blond, & que je passe pour avoir le teint assez beau.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ses ouvriers ; & à ce que je pus comprendre par sa voix & par ses gestes, il chargea sa femme de prendre un grand soin de moi. J'étois bien las & j'avois une grande envie de dormir ; ce que ma maîtresse appercevant, elle me mit dans son lit, & me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, & ſongeai que j'étois chez moi avec ma femme & mes enfants, ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai & me trouvai tout ſeul dans une chambre vaſte de deux ou trois cents pieds de largeur, & de plus de deux cents pieds de hauteur, & couché dans un lit large de dix toiſes. Ma maîtreſſe étoit ſortie pour les affaires de la maiſon, & m'avoit enfermé au verrouil. Le lit étoit élevé de quatre toiſes ; cependant quelques néceſſités naturelles me preſſoient de deſcendre, & je n'oſois appeller : quand je l'euſſe eſſayé, c'eût été inutilement avec une voix comme la mienne, & y ayant une ſi grande diſtance de la chambre où j'étois, à la cuiſine où la famille ſe tenoit. Sur

ces entrefaites, deux rats grimperent le long des rideaux, & ſe mirent à courir ſur le lit. L'un approcha de mon viſage ; ſur quoi je me levai tout effrayé & mis le ſabre à la main pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'inſolence de m'attaquer des deux côtés ; mais je fendis le ventre à l'un, & l'autre s'enfuit. Après cet exploit, je me couchai pour me repoſer, & reprendre mes eſprits. Ces animaux étoient de la groſſeur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles & plus féroces ; en ſorte que ſi j'euſſe ôté mon ceinturon, & mis bas mon ſabre, avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt après ma maîtreſſe entra dans la chambre, & me voyant tout couvert de ſang, elle accou-

rut, & me prit dans ſa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort, en ſouriant & en faiſant d'autres ſignes, pour lui faire entendre que je n'étois pas bleſſé; ce qui lui donna de la joie. Je tâchai de lui faire entendre que je ſouhaitois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit; mais ma modeſtie ne me permit pas de m'expliquer autrement, qu'en montrant du doigt la porte, & en faiſant pluſieurs révérences. La bonne femme m'entendit, mais avec quelque difficulté, & me reprenant dans ſa main, alla dans le jardin où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toiſes, & lui faiſant ſigne de ne me pas regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oſeille, & y fis ce que vous pouvez deviner.

CHAPITRE II.

Portrait de la Fille du Laboureur ; l'Auteur eſt conduit à une Ville où il y avoit un Marché, & enſuite à la Capitale. Détail de ſon Voyage.

MA maîtreſſe avoit une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avoit beaucoup d'eſprit pour ſon âge. Sa mere de concert avec elle, s'aviſa d'accommoder pour moi le berceau de ſa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, & le tiroir poſé ſur une tablette ſuſpendue, de peur des rats : ce fut-là mon lit pendant tout le temps que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille étoit ſi adroite, qu'après

que je me fus deshabillé une ou deux fois en ſa préſence, elle ſût m'habiller & me deshabiller quand il lui plaiſoit, quoique je ne lui donnaſſe cette peine que pour lui obéir. Elle me fit ſix chemiſes, & d'autres ſortes de linge de la toile la plus fine qu'on pût trouver (qui à la vérité étoit plus groſſiere que des toiles de navire) & les blanchît toujours elle-même. Ma blanchiſſeuſe étoit encore ma Maîtreſſe d'Ecole, qui m'apprenoit la langue. Quand je montrois quelque choſe du doigt, elle m'en diſoit le nom auſſi-tôt; en ſorte qu'en peu de temps je fus en état de demander preſque tout ce que je ſouhaitois : elle avoit en vérité un très-bon naturel. Elle me donna le nom de *Grildrig*, mot qui ſignifie ce que les Latins appellent *Nanunculus*,

les Italiens *Homunceletino*, & les Anglois *Mannikin*. C'eſt à elle que je fus redevable de ma conſervation : nous étions toujours enſemble ; je l'appellois *Glumdalclitch*, ou la petite nourrice ; & je ſerois coupable d'une très-noire ingratitude, ſi j'oubliois jamais ſes ſoins & ſon affection pour moi : je ſouhaite de tout mon cœur être un jour en état de les reconnoître, au lieu d'être peut-être l'innocente, mais malheureuſe cauſe de ſa diſgrace, comme j'ai trop de lieu de l'appréhender.

Il ſe répandit alors dans tout le pays que mon maître avoit trouvé un petit animal dans les champs, environ de la groſſeur d'un *Splacknock* (animal de ce pays long d'environ ſix pieds) & de la même figure qu'une créa-

ture humaine ; qu'il imitoit l'homme dans toutes ses actions, & sembloit parler une petite espece de langue qui lui étoit propre ; qu'il avoit déja appris plusieurs de leurs mots ; qu'il marchoit droit sur les deux pieds, étoit doux & traitable, venoit quand il étoit appellé, faisoit tout ce qu'on lui ordonnoit de faire, avoit les membres délicats, & un teint plus blanc & plus fin que celui de la fille d'un Seigneur, à l'âge de trois ans. Un Laboureur voisin & intime ami de mon maître lui rendit visite exprès pour examiner la vérité du bruit qui s'étoit répandu. On me fit venir aussi-tôt ; on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon sabre, & le remis dans son fourreau. Je fis la révérence à l'ami de mon

maître,

maître, je lui demandai dans ſa propre langue comment il ſe portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu ; le tout ſuivant les inſtructions de ma petite maîtreſſe. Cet homme à qui le grand âge avoit fort affoibli la vue, mit ſes lunettes pour me regarder mieux ; ſur quoi je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui découvrirent la cauſe de ma gayeté, ſe prirent auſſi à rire, de quoi le vieux penard fut aſſez bête pour ſe fâcher. Il avoit l'air d'un avare, & il le fit bien paroître, par le conſeil déteſtable qu'il donna à mon maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de marché, dans la ville prochaine, qui étoit éloignée de notre maiſon environ de vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avoit quelque deſ-

ſein ſur le tapis, lorſque je remarquai mon maître & ſon ami parlant enſemble tout bas à l'oreille pendant un aſſez long-temps, & quelquefois me regardant & me montrant au doigt.

Le lendemain au matin *Glumdalclitch*, ma petite maîtreſſe, me confirma dans ma penſée en me racontant toute l'affaire, qu'elle avoit appriſe de ſa mere. La pauvre fille me mit dans ſon ſein, & verſa beaucoup de larmes. Elle appréhendoit qu'il ne m'arrivât du mal, que je ne fuſſe froiſſé, eſtropié, & peut-être écraſé par des hommes groſſiers & brutaux qui me manieroient rudement. Comme elle avoit remarqué que j'étois modeſte de mon naturel, & très-délicat dans tout ce qui regardoit mon honneur, elle gémiſſoit de me voir expoſé pour

de l'argent, à la curiosité du plus bas peuple. Elle disoit que son *Papa* & sa *Maman* lui avoient promis que *Grildrid* seroit tout à elle ; mais qu'elle voyoit bien qu'on la vouloit tromper, comme on avoit fait l'année derniere, quand on feignit de lui donner un agneau, qui, quand il fut gras, fut vendu à un Boucher. Quant à moi, je puis dire en vérité que j'eus moins de chagrin, que ma petite maîtresse. J'avois conçu de grandes espérances, qui ne m'abandonnerent jamais, que je recouvrerois un jour ma liberté : & à l'égard de l'ignominie d'être porté çà & là, comme un monstre, je songeois qu'une telle disgrace ne me pourroit jamais être reprochée, & ne flétriroit point mon honneur, lorsque je serois de retour en Angleter-

re ; parce que le Roi même de la Grande-Bretagne, s'il ſe trouvoit en pareille ſituation, auroit un même ſort.

Mon maître, ſuivant l'avis de ſon ami, me mit dans une caiſſe; & le jour du marché ſuivant, me mena à la ville prochaine, avec ſa petite fille. La caiſſe étoit fermée de tous côtés, & étoit ſeulement percée de quelques trous pour laiſſer entrer l'air. La fille avoit pris le ſoin de mettre ſous moi le matelas du lit de ſa poupée : cependant je fus horriblement agité & rudement ſecoué dans ce voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demi-heure. Le cheval faiſoit à chaque pas environ quarante pieds, & trottoit ſi haut, que l'agitation étoit égale à celle d'un vaiſſeau, dans une tempête furieuſe ; le chemin

étoit un peu plus long que de *Londres* à *Saint Albans*. Mon maître defcendit de cheval à une Auberge, où il avoit coutume d'aller ; & après avoir pris confeil avec l'hôte, & avoir fait quelques préparatifs néceffaires, il loua le *Glultrud* ou le Crieur public, pour donner avis à toute la ville d'un petit animal étranger, qu'on feroit voir à l'enfeigne de l'*Aigle verte*, qui étoit moins gros qu'un *Splacknock*, & reffemblant dans toutes les parties de fon corps à une créature humaine ; qui pouvoit prononcer plufieurs mots, & faire une infinité de tours d'adreffe.

Je fus pofé fur une table dans la falle la plus grande de l'Auberge, qui étoit prefque large de trois cents pieds en carré. Ma petite maîtreffe fe tenoit debout

ſur un tabouret bien près de la table, pour prendre ſoin de moi, & m'inſtruire de ce qu'il falloit faire. Mon maître, pour éviter la foule & le déſordre, ne voulut pas permettre que plus de trente perſonnes entraſſent à la fois pour me voir. Je marchai çà & là ſur la table, ſuivant les ordres de la fille : elle me fit pluſieurs queſtions, qu'elle ſut être à ma portée, & proportionnées à la connoiſſance que j'avois de la langue ; & je répondis le mieux & le plus haut que je pus. Je me retournai pluſieurs fois vers toute la Compagnie, & fis mille révérences. Je pris un dez plein de vin que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour un gobelet, & je bus à leur ſanté. Je tirai mon ſabre & fis le moulinet, à la façon des maîtres d'armes d'Angleterre.

La fille me donna un bout de paille, dont je fis l'exercice comme d'une pique, ayant appris cela dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour-là douze fois, & fus obligé de répéter toujours les mêmes choses, jusqu'à ce que je fusse presque mort de lassitude, d'ennui & de chagrin.

Ceux qui m'avoient vu, firent de tous côtés des rapports si merveilleux, que le peuple vouloit ensuite enfoncer les portes pour entrer. Mon maître, ayant en vue ses propres intérêts, ne voulut permettre à personne de me toucher, excepté à ma petite maîtresse : & pour me mettre plus à couvert de tout accident, on avoit rangé des bancs autour de la table, à une telle distance, que je ne fusse à portée d'aucun spectateur. Cependant un petit

écolier malin, me jetta une noiſette à la tête, & il s'en fallut peu qu'il ne m'attrapât. Elle fut jettée avec tant de force que, s'il n'eût pas manqué ſon coup, elle m'auroit infailliblement fait ſauter la cervelle, car elle étoit preſqu'auſſi groſſe qu'un melon: mais j'eus la ſatisfaction de voir le petit écolier chaſſé de la ſalle.

Mon maître fit afficher qu'il me feroit voir encore le jour de marché ſuivant: cependant il me fit faire une voiture plus commode, vu que j'avois été ſi fatigué de mon premier voyage, & du ſpectacle que j'avois donné pendant huit heures de ſuite, que je ne pouvois plus me tenir debout, & que j'avois preſque perdu la voix. Pour m'achever, lorſque je fus de retour, tous les Gentilshommes du voiſinage ayant

entendu parler de moi, ſe rendirent à la maiſon de mon maître. Il y en avoit un jour plus de trente avec leurs femmes & leurs enfants : car ce pays, auſſi-bien que *l'Angleterre*, eſt peuplé de Gentilshommes fainéants & desœuvrés.

Mon maître conſidérant le profit que je pouvois lui rapporter, réſolut de me faire voir dans les villes du Royaume les plus conſidérables. S'étant donc fourni de toutes les choſes néceſſaires à un long voyage ; après avoir reglé ſes affaires domeſtiques, & dit adieu à ſa femme le dix-ſeptieme Août 1703, environ deux mois après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre à la Capitale, ſituée vers le milieu de cet Empire, & environ à quinze cents lieues de notre demeure. Mon

maître fit monter sa fille en trousse derriere lui; elle me porta dans une boîte attachée autour de son corps, doublée du drap le plus fin qu'elle avoit pu trouver.

Le dessein de mon maître fut de me faire voir sur la route, dans toutes le villes, bourgs & villages un peu fameux; & de parcourir même les châteaux de la Noblesse, qui l'éloigneroient peu de son chemin. Nous faisions de petites journées seulement de quatre-vingt ou cent lieues; car *Glumdalclitch*, exprès pour m'épargner de la fatigue, se plaignit qu'elle étoit bien incommodée du trot du cheval. Souvent elle me tiroit de la caisse pour me donner de l'air, & me faire voir le pays. Nous passâmes cinq ou six rivieres plus larges & plus profondes que le *Nil* & le

Gange ; & il n'y avoit gueres de ruiſſeau qui ne fût plus grand que la *Tamiſe* au Pont de *Londres*. Nous fûmes trois ſemaines dans notre voyage , & je fus montré dans dix - huit grandes villes , ſans compter pluſieurs villages & pluſieurs châteaux de la campagne.

Le vingt-ſixieme jour d'Octobre nous arrivâmes à la Capitale appellée dans leur langue *Lorbruldrud*, ou *l'Orgueil de l'Univers*. Mon maître loua un appartement dans la rue principale de la ville, peu éloignée du Palais Royal, & diſtribua, ſelon la coutume, des affiches contenant une deſcription merveilleuſe de ma perſonne & de mes talents. Il loua une très-grande ſalle de trois ou quatre cents pieds de large, où il plaça une table de ſoixante pieds de diametre, ſur laquelle

je devois jouer mon rôle ; il la fit entourer de pallissades pour m'empêcher de tomber en bas. C'est sur cette table qu'on me montra dix fois par jour, au grand étonnement & à la satisfaction de tout le peuple. Je savois alors passablement parler la langue, & j'entendois parfaitement tout ce qu'on disoit de moi : d'ailleurs j'avois appris leur alphabet, & je pouvois, quoiqu'avec peine, lire & expliquer les livres ; car *Glumdalclitch* m'avoit donné des leçons chez son pere, & aux heures de loisir pendant notre voyage. Elle portoit un petit livre dans sa poche un peu plus gros qu'un volume d'*Atlas*, livre à l'usage des jeunes filles, & qui étoit une espece de catéchisme en abrégé ; elle s'en servoit pour m'enseigner les lettres de l'alphabet, & elle m'en interprétoit les mots.

CHAPITRE III.

L'Auteur mandé pour se rendre à la Cour, la Reine l'achette, & le présente au Roi. Il dispute avec les Savants de Sa Majesté. On lui prépare un appartement. Il devient Favori de la Reine. Il soutient l'honneur de son Pays. Ses querelles avec le Nain de la Reine.

LES peines & les fatigues qu'il me falloit essuyer chaque jour, apporterent un changement considérable à ma santé. Car plus mon maître gagnoit, plus il devenoit insatiable. J'avois perdu entiérement l'appétit, & j'étois presque devenu un squélette. Mon maître s'en apperçut, & jugeant que je mourrois bientôt, résolut de me faire valoir autant qu'il

pourroit. Pendant qu'il raisonnoit de cette façon, un *Slardral* ou Ecuyer du Roi, vint ordonner à mon maître de m'amener incessamment à la Cour, pour le divertissement de la Reine & de toutes ses Dames. Quelques-unes de ces Dames m'avoient déja vu, & avoient rapporté des choses merveilleuses de ma figure mignonne, de mon maintien gracieux & de mon esprit délicat. Sa Majesté & sa suite furent extrêmement divertis de mes manieres. Je me mis à genoux, & demandai d'avoir l'honneur de baiser son pied royal. Mais cette Princesse gracieuse me présenta son petit doigt, que j'embrassai entre mes deux bras, & dont j'appliquai le bout avec respect à mes levres. Elle me fit des questions générales touchant mon

pays & mes voyages, auxquelles je répondis aussi distinctement & en aussi peu de mots que je pus. Elle me demanda si je serois bien aise de vivre à la Cour; je fis la révérence jusqu'au bas de la table sur laquelle j'étois monté, & répondis humblement que j'étois l'esclave de mon maître; mais que s'il ne dépendoit que de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté. Elle demanda ensuite à mon maître, s'il vouloit me vendre. Lui qui s'imaginoit que je n'avois pas un mois à vivre, fut ravi de la proposition, & fixa le prix de ma vente à mille pieces d'or, qu'on lui compta sur le champ. Je dis alors à la Reine que puisque j'étois devenu un humble esclave de Sa Majesté, je lui demandois que *Glumdalclitch* qui avoit tou-

jours eu pour moi tant d'attention, d'amitié & de ſoin, fût admiſe à l'honneur de ſon ſervice, & continuât d'être ma gouvernante. Sa Majeſté y conſentit & y fit conſentir le Laboureur qui étoit bien-aiſe de voir ſa fille à la Cour. Pour la pauvre fille elle ne pouvoit cacher ſa joie. Mon maître ſe retira, & me dit en partant qu'il me laiſſoit dans un bon endroit : à quoi je ne répliquai que par une révérence cavaliere.

La Reine remarqua la froideur avec laquelle j'avois reçu le compliment & l'adieu du Laboureur, & m'en demanda la cauſe : je pris la liberté de répondre à Sa Majeſté, que je n'avois point d'autre obligation à mon dernier maître, que celle de n'avoir pas écraſé un pauvre animal innocent

cent trouvé dans ſon champ ; que ce bienfait avoit été aſſez bien payé par le profit qu'il avoit fait en me montrant pour de l'argent, & par le prix qu'il venoit de recevoir en me vendant ; que ma ſanté étoit très-altérée par mon eſclavage & par l'obligation continuelle d'entretenir & d'amuſer le menu peuple à toutes les heures du jour ; & que ſi mon maître n'avoit pas cru ma vie en danger, Sa Majeſté ne m'auroit pas eu à ſi bon marché ; mais que comme je n'avois pas lieu de craindre d'être déſormais ſi malheureux, ſous la protection d'une Princeſſe ſi grande & ſi bonne, l'ornement de la nature, l'admiration du monde, les délices de ſes ſujets, & le phœnix de la création, j'eſpérois que l'appréhenſion, qu'avoit eue mon

dernier maître, ſeroit vaine, puiſque je trouvois déja mes eſprits ranimés par l'influence de ſa préſence très-auguſte.

Tel fut le ſommaire de mon diſcours prononcé avec pluſieurs barbariſmes, & en héſitant ſouvent.

La Reine qui excuſa avec bonté les défauts de ma harangue, fut ſurpriſe de trouver tant d'eſprit & de bon ſens dans un petit animal : elle me prit dans ſes mains, & ſur le champ me porta au Roi, qui étoit alors retiré dans ſon cabinet. Sa Majeſté, Prince très-ſérieux & d'un viſage auſtere, ne remarquant pas bien ma figure à la premiere vue, demanda froidement à la Reine, depuis quand elle étoit devenue ſi amoureuſe d'un *Splacknock*, (car il m'avoit pris pour cet inſecte.) Mais

la Reine qui avoit infiniment de l'eſprit, me mit doucement debout ſur l'écritoire du Roi, & m'ordonna de dire moi-même à Sa Majeſté ce que j'étois. Je le fis en très-peu de mots : & *Glumdalclitch* qui étoit reſtée à la porte du cabinet, ne pouvant pas ſouffrir que je fuſſe long-temps hors de ſa préſence, entra & dit à Sa Majeſté, comment j'avois été trouvé dans un champ.

Le Roi, auſſi ſavant qu'aucune perſonne de ſes Etats, avoit été élevé dans l'étude de la Philoſophie, & ſur-tout des mathématiques ; cependant quand il vit de près ma figure & ma démarche, avant que j'euſſe commencé à parler, il s'imagina que je pourrois être une machine artificielle comme celle d'un tournebroche, ou tout au plus d'une horloge in-

ventée & exécutée par un habile Artiſte. Mais quand il eut entendu ma voix, & qu'il eut trouvé du raiſonnement dans les petits ſons que je rendois, il ne put cacher ſon étonnement & ſon admiration.

Il envoya chercher trois fameux ſavants, qui alors étoient de quartier à la Cour, & dans leur ſemaine de ſervice, (ſelon la coutume admirable de ce pays.) Ces Meſſieurs, après avoir examiné ma figure avec beaucoup d'exactitude, raiſonnerent différemment ſur mon ſujet. Ils convenoient tous que je ne pouvois pas être produit ſuivant les loix ordinaires de la nature, parce que j'étois dépourvu de la faculté naturelle de conſerver ma vie, ſoit par l'agilité, ſoit par la facilité de grimper ſur un arbre,

ſoit par le pouvoir de creuſer la terre, & d'y faire des trous pour m'y cacher comme les lapins. Mes dents qu'ils conſidererent long-temps, les firent conjecturer que j'étois un animal carnaſſier.

Un de ces Philoſophes avança que j'étois un embryon, un pur avorton. Mais cet avis fut rejetté par les deux autres qui obſerverent que mes membres étoient parfaits & achevés dans leur eſpece, & que j'avois vêcu pluſieurs années ; ce qui parut évident par ma barbe, dont les poils ſe découvroient avec un microſcope. On ne voulut pas avouer que j'étois un nain, parce que ma petiteſſe étoit hors de comparaiſon ; car le nain favori de la Reine, le plus petit qu'on eût jamais vu dans ce Royaume, avoit près de trente pieds de haut.

Après un grand débat, on conclut unanimement que je n'étois qu'un *Relplum ſcalcath*, qui étant interprété littéralement, veut dire *luſus naturæ*; déciſion très-conforme à la philoſophie moderne de l'Europe, dont les Profeſſeurs dédaignant le vieux ſubterfuge des *cauſes occultes*, à la faveur duquel les Sectateurs d'*Ariſtote* tâchent de maſquer leur ignorance, ont inventé cette ſolution merveilleuſe de toutes les difficultés de la Phyſique. Admirable progrès de la ſcience humaine !

Après cette concluſion déciſive, je pris la liberté de dire quelques mots : je m'adreſſai au Roi, & proteſtai à Sa Majeſté que je venois d'un pays, où mon eſpece étoit répandue en pluſieurs millions d'individus des

deux ſexes ; où les animaux, les arbres, & les maiſons étoient proportionnés à ma petiteſſe, & où par conſéquent je pouvois être auſſi-bien en état de me défendre & de trouver ma nourriture, mes beſoins & mes commodités, qu'aucun des ſujets de Sa Majeſté. Cette réponſe fit ſourire dédaigneuſement les Philoſophes, qui répliquerent que le Laboureur m'avoit bien inſtruit, & que je ſavois ma leçon. Le Roi qui avoit un eſprit bien plus éclairé, congédiant ſes ſavants, envoya chercher le Laboureur, qui par bonheur n'étoit pas encore ſorti de la ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, & puis l'ayant confronté avec moi & avec la jeune fille, Sa Majeſté commença à croire que ce que je lui avois dit pou-

voit être vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'on prît un ſoin particulier de moi, & fut d'avis qu'il me falloit laiſſer ſous la conduite de *Glumdalclitch*, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La Reine donna ordre à ſon Ebéniſte de faire une boîte, qui me pût ſervir de chambre à coucher, ſuivant le modele que *Glumdalclitch* & moi lui donnerions. Cet homme qui étoit un ouvrier très-adroit, me fit en trois ſemaines une chambre de bois, de ſeize pieds en quarré, & de douze de haut, avec des fenêtres, une porte, & deux cabinets.

Un ouvrier excellent, qui étoit célebre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaiſes d'une matiere ſemblable

à

à l'ivoire, & deux tables, avec une armoire pour mettre mes hardes : enſuite la Reine fit chercher chez les Marchands les étoffes de ſoie les plus fines, pour me faire des habits.

Cette Princeſſe goûtoit ſi fort mon entretien, qu'elle ne pouvoit dîner ſans moi ; j'avois une table placée ſur celle où Sa Majeſté mangeoit, avec une chaiſe ſur laquelle je me pouvois aſſeoir. *Glumdalclitch* étoit debout ſur un tabouret près de la table, pour pouvoir prendre ſoin de moi.

Un jour le Prince, en dînant, prit plaiſir à s'entretenir avec moi, me faiſant des queſtions touchant les Mœurs, la Religion, les Loix, le Gouvernement, & la Littérature de l'Europe, & je lui en rendis compte le mieux

que je pus. Son eſprit étoit ſi pénétrant, & ſon jugement ſi ſolide, qu'il fit des réflexions & des obſervations très-ſages ſur-tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé des deux partis qui diviſent l'Angleterre, il me demanda ſi j'étois un *Wight* ou un *Tory*. Puis ſe tournant vers ſon premier Miniſtre, qui ſe tenoit derriere lui, ayant à la main un bâton blanc preſque auſſi haut que le grand mât du *Souverain Royal*. Hélas, dit-il, que la grandeur humaine eſt peu de choſe, puiſque de vils inſectes ont auſſi de l'ambition, avec des rangs & des diſtinctions parmi eux ! Ils ont de petits lambeaux dont ils ſe parent, des trous, des cages, des boîtes, qu'ils appellent des palais & des hôtels ; des équipages, des livrées, des titres, des charges,

des occupations, des passions, comme nous. Chez eux on aime, on haït, on trompe, on trahit, comme ici. C'est ainsi que Sa Majesté philosophoit à l'occasion de ce que je lui avois dit de l'Angleterre ; & moi j'étois confus & indigné, de voir ma patrie, la maîtresse des arts, la souveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avoit rien qui m'offençât & me chagrinât plus que le nain de la Reine, qui étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce pays, devint d'une insolence extrême, à la vue d'un homme beaucoup plus petit que lui. Il me regardoit d'un air fier & dédaigneux, & railloit sans cesse de ma petite figure. Je ne m'en vengeai, qu'en

l'appellant *Frere*. Un jour pendant le dîner, le malicieux nain prenant le temps que je ne penſois à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva & me laiſſa tomber dans un plat de lait, & auſſi-tôt s'enfuit. J'en eus par-deſſus les oreilles; & ſi je n'avois été un nageur excellent, j'aurois été infailliblement noyé. *Glumdalclitch* dans ce moment étoit par hazard à l'autre extrémité de la chambre. La Reine fut ſi conſternée de cet accident, qu'elle manqua de préſence d'eſprit pour m'aſſiſter; mais ma petite gouvernante me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit; cependant je ne reçus d'autre mal, que la perte d'un habit qui fut tout-à-fait gâté. Le nain fut bien fouetté, & je

pris quelque plaiſir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au Lecteur une légere deſcription de ce pays, autant que je l'ai pu connoître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du Royaume eſt environ de trois mille lieues de long, & de deux mille cinq cents lieues de large; d'où je conclus que nos Géographes de l'*Europe* ſe trompent, lorſqu'ils croyent qu'il n'y a que la mer entre le *Japon* & la *Californie*. Je me ſuis toujours imaginé qu'il devoit y avoir de ce côté-là un grand continent, pour ſervir de contre-poids au grand continent de *Tartarie*; on doit donc corriger les cartes, & joindre cette vaſte étendue de pays aux parties Nord-Oueſt de l'Amérique, ſur quoi je ſuis prêt

d'aider les Géographes de mes lumieres. Ce Royaume eſt une preſqu'Iſle terminée vers le Nord par une chaîne de montagnes, qui ont environ trente milles de hauteur, & dont l'on ne peut approcher, à cauſe des volcans qui y ſont en grand nombre ſur la cime.

Les plus ſavants ne ſavent quelle eſpece de mortels habite au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Il n'y a aucun port dans tout le Royaume, & les endroits de la côte, où les rivieres vont ſe perdre dans la mer, ſont ſi pleins de rochers hauts & eſcarpés, & la mer y eſt ordinairement ſi agitée, qu'il n'y a preſque perſonne qui oſe y aborder; en ſorte que ces peuples ſont exclus de tout commerce avec le reſte du monde. Les

grandes rivieres ſont pleines de poiſſons excellents ; auſſi c'eſt très-rarement qu'on pêche dans l'Océan, parce que les poiſſons de mer ſont de la même groſſeur que ceux de l'*Europe*, & par rapport à eux ne méritent pas la peine d'être pêchés ; d'où il eſt évident que la nature, dans la production des plantes & des animaux d'une groſſeur ſi énorme, ſe borne tout-à-fait à ce continent, & ſur ce point je m'en rapporte aux philoſophes. On prend néanmoins quelquefois ſur la côte des baleines, dont le petit peuple ſe nourrit & même ſe régale. J'ai vu une de ces baleines qui étoit ſi groſſe, qu'un homme du pays avoit de la peine à la porter ſur ſes épaules. Quelquefois par curioſité on en apporte dans des paniers à *Lorbrulgrud* : j'en ai vu

une dans un plat ſur la table du Roi.

Le pays eſt très-peuplé, car il contient cinquante-une villes, près de cent bourgs entourés de murailles, & un bien plus grand nombre de villages, & de hameaux. Pour ſatisfaire le Lecteur curieux, il ſuffira peut-être de donner la deſcription de *Lorbrulgrud*. Cette ville eſt ſituée ſur une riviere qui la traverſe, & la diviſe en deux parties preſqu'égales. Elle contient plus de quatre-vingt mille maiſons & environ ſix cents mille habitants. Elle a en longueur trois *Glonglungs* (qui font environ cinquante-quatre milles d'Angleterre) & deux & demi en largeur, ſelon la meſure que j'en pris ſur la carte Royale, dreſſée par les ordres du Roi, qui fut étendue

ſur la terre exprès pour moi, & étoit longue de cent pieds.

Le palais du Roi eſt un bâtiment aſſez peu régulier. C'eſt plutôt un amas d'édifices qui a environ ſept milles de circuit ; les chambres principales ſont hautes de deux cents quarante pieds, & larges à proportion.

On donna un carroſſe à *Glumdalclitch* & à moi, pour voir la ville, ſes places & ſes hôtels. Je ſupputai que notre carroſſe étoit environ en quarré comme la ſalle de *Weſtminſter*, mais pas tout-à-fait ſi haut. Un jour nous fîmes arrêter le carroſſe à pluſieurs boutiques, où les mandiants profitant de l'occaſion, ſe rendirent en foule aux portieres, & me fournirent les ſpectacles les plus affreux qu'un œil *Anglois* ait jamais vus. Comme ils étoient dif-

formes, eſtropiés, ſales, malpropres, couverts de plaies, de tumeurs & de vermine, & que tout cela me paroiſſoit d'une groſſeur énorme, je prie le Lecteur de juger de l'impreſſion que ces objets firent ſur moi, & de m'en épargner la deſcription.

Les filles de la Reine prioient ſouvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs appartements, & de m'y porter avec elle, pour avoir le plaiſir de me voir de près & de me toucher. Souvent elles me dépouilloient de mes habits, & me mettoient nud de la tête juſqu'aux pieds, pour mieux conſidérer la délicateſſe de mes membres. En cet état elles me flattoient, me mettoient quelquefois dans leur ſein, & me faiſoient mille petites carreſſes. Mais

aucunes d'elles n'avoit la peau ſi douce que *Glumdalclitch.*

Je ſuis perſuadé qu'elles n'avoient pas de mauvaiſes intentions ; elles me traitoient ſans cérémonie, comme une créature ſans conſéquence. Elles ſe deshabilloient ſans façon, & ôtoient même leur chemiſe en ma préſence, ſans prendre les précautions qu'exige la bienſéance & la pudeur. J'étois pendant ce temps-là placé ſur leurs toilettes, vis-à-vis d'elles, & étois obligé malgré moi de les voir toutes nues. Je dis malgré moi, car en vérité cette vue ne me cauſoit aucune tentation, & pas le moindre plaiſir. Leur peau me ſembloit rude, peu unie, & de différentes couleurs, avec des taches çà & là auſſi larges qu'une aſſiette ; leurs longs cheveux pendants ſem-

bloient des paquets de ficelles ; je ne dis rien touchant d'autres endroits de leurs corps ; d'où il faut conclure que la beauté des femmes, qui nous cauſe tant d'émotion, n'eſt qu'une choſe imaginaire, puiſque les femmes de l'Europe reſſembleroient à ces femmes dont je viens de parler, ſi nos yeux étoient des microſcopes. Je ſupplie le beau ſexe de mon pays de ne me point ſavoir mauvais gré de cette obſervation. Il importe peu aux belles d'être laides, pour des yeux perçants qui ne les verront jamais. Les philoſophes ſavent bien ce qui en eſt ; mais lorſqu'ils voyent une beauté, ils voyent comme tout le monde, & ne ſont plus philoſophes.

La Reine qui m'entretenoit ſouvent de mes voyages ſur mer,

cherchoit toutes les occasions possibles de me divertir, quand j'étois mélancolique. Elle me demanda un jour si j'aurois l'adresse de manier une voile & une rame, & si un peu d'exercice en ce genre ne seroit pas convenable à ma santé. Je répondis, que j'entendois tous les deux assez bien. Car quoique mon particulier emploi eût été celui de Chirurgien, c'est-à-dire Médecin de vaisseau, je m'étois trouvé souvent obligé de travailler comme un matelot; mais j'ignorois comment cela se pratiquoit dans ce pays, où la plus petite barque étoit égale à un vaisseau de guerre du premier rang parmi nous; d'ailleurs un navire proportionné à ma grandeur & à mes forces, n'auroit pu flotter long-temps sur leurs rivieres, & je n'aurois pu

le gouverner. Sa Majeſté me dit, que ſi je voulois, ſon Menuiſier me feroit une petite barque, & qu'elle me trouveroit un endroit où je pourrois naviguer. Le Menuiſier ſuivant mes inſtructions, dans l'eſpace de dix jours, me conſtruiſit un petit navire avec tous ſes cordages, capable de tenir commodément huir *Européens*. Quand il fut achevé, la Reine donna ordre au Menuiſier de faire une auge de bois longue de trois cents pieds, large de cinquante, & profonde de huit; laquelle étant bien gaudronnée pour empêcher l'eau de s'échapper, fut poſée ſur le plancher, le long de la muraille, dans une ſalle extérieure du palais. Elle avoit un robinet bien près du fond, pour laiſſer ſortir l'eau de temps en temps, & deux domeſ-

tiques la pouvoient remplir dans une demi-heure de temps. C'est-là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi-bien que pour celui de la Reine & de ses Dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse & mon agilité. Quelquefois je haussois ma voile, & puis c'étoit mon affaire de gouverner, pendant que les Dames me donnoient un coup de vent avec leurs éventails; & quand elles se trouvoient fatiguées, quelques-uns des Pages poussoient & faisoient avancer le navire avec leur souffle, tandis que je signalois mon adresse à stribord & à bas-bord, selon qu'il me plaisoit. Quand j'avois fini, *Glumdalclitch* reportoit mon navire dans son cabinet, & le suspendoit à un clou, pour sécher.

Dans cet exercice, il m'arriva une fois un accident qui penſa me coûter la vie ; car un des Pages ayant mis mon navire dans l'auge, une femme de la ſuite de *Glumdalclitch*, me leva très-officieuſement pour me mettre dans le navire ; mais il arriva que je gliſſai d'entre ſes doigts, & j'aurois infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds ſur le plancher, ſi par le plus heureux accident du monde, je n'euſſe pas été arrêté par une groſſe épingle qui étoit fichée dans le tablier de cette femme : la tête de l'épingle paſſa entre ma chemiſe & la ceinture de ma culotte, & ainſi je fus ſuſpendu en l'air par mon derriere, juſqu'à ce que *Glumdalclitch* accourut à mon ſecours.

Une autre fois, un des domeſtiques,

tiques, dont la fonction étoit de remplir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut ſi négligent qu'il laiſſa échapper de ſon ſceau une grenouille très-groſſe, ſans l'appercevoir. La grenouille ſe tint cachée, juſqu'à ce que je fuſſe dans mon navire; alors voyant un endroit pour ſe repoſer, elle y grimpa, & le fit tellement pencher, que je me trouvai obligé de faire le contrepoids de l'autre côté, pour empêcher le navire de s'enfoncer; mais je l'obligeai à coups de rames de ſauter dehors.

Voici le plus grand péril que je courus dans ce Royaume. *Glumdalclitch* m'avoit enfermé au verrouil dans ſon cabinet, étant ſortie pour des affaires, ou pour faire une viſite. Le temps étoit très-chaud, & la fenêtre du cabinet

étoit ouverte, aussi-bien que les fenêtres & la porte de ma boîte : pendant que j'étois assis tranquillement & mélancoliquement près de ma table, j'entendis quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre & sauter çà & là. Quoique j'en fusse un peu allarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise ; & alors je vis un animal capricieux bondissant & sautant de tous côtés, qui enfin s'approcha de ma boîte, & la regarda avec un apparence de plaisir & de curiosité, mettant sa tête à la porte & à chaque fenêtre. Je me retirai au coin le plus éloigné de ma boîte ; mais cet animal, qui étoit un singe, regardant dedans de tous côtés, me donna une telle frayeur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher

ſous mon lit, comme je pouvois faire très-facilement. Après bien des grimaces & des gambades, il me découvrit, & fourrant une de ſes pattes par l'ouverture de la porte, comme fait un chat qui joue avec une ſouris, quoique je changeaſſe ſouvent de lieu pour me mettre à couvert de lui, il m'attrappa par les pans de mon juſte-au-corps, (qui étant fait du drap de ce pays, étoit épais & très-fort) & me tira dehors. Il me prit dans ſa patte droite, & me tint comme une nourrice tient un enfant qu'elle va allaiter, & de la même façon que j'ai vu la même eſpece d'animal faire avec un jeune chat en Europe. Quand je me débattois, il me preſſoit ſi fort, que je crus que le parti le plus ſage étoit de me ſoumettre, & d'en paſſer par tout ce qui lui

plairoit. J'ai quelque raiſon de croire qu'il me prit pour un jeune ſinge, parce qu'avec ſon autre patte il flattoit doucement mon viſage.

Il fut tout-à-coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme ſi quelqu'un eût tâché de l'ouvrir : ſoudain il ſauta à la fenêtre par laquelle il étoit entré, & de-là ſur les gouttieres, marchant ſur trois pattes, & me tenant dans la quatrieme, juſqu'à ce qu'il eût grimpé à un toît attenant au nôtre. J'entendis dans l'inſtant jetter des cris pitoyables à *Glumdalclitch*. La pauvre fille étoit au déſeſpoir, & ce quartier du palais étoit tout en tumulte : les domeſtiques coururent chercher des échelles ; le ſinge fut vu par pluſieurs perſonnes, aſſis ſur le faîte d'un bâtiment, me te-

nant comme une poupée dans une de ſes pattes de devant, & me donnant à manger avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avoit attrappées, & me tappant quand je ne voulois pas manger ; ce qui faiſoit beaucoup rire la canaille qui me regardoit, en quoi ils n'avoient pas tort ; car, excepté pour moi, la choſe étoit aſſez plaiſante. Quelques-uns jetterent des pierres, dans l'eſpérance de faire deſcendre le ſinge ; mais on défendit de continuer, de peur de me caſſer la tête.

Les échelles furent appliquées, & pluſieurs hommes monterent. Auſſi-tôt le ſinge effrayé décampa, & me laiſſa tomber ſur une gouttiere. Alors un des laquais de ma petite maîtreſſe, honnête garçon, grimpa, & me mettant dans

la poche de ſa culotte, me fit deſcendre en ſûreté.

J'étois preſque ſuffoqué des ordures que le ſinge avoit fourrées dans mon goſier ; mais ma chere petite Maîtreſſe me fit vomir ; ce qui me ſoulagea. J'étois ſi foible & ſi froiſſé des embraſſades de cet animal, que je fus obligé de me tenir au lit pendant quinze jours. Le Roi & toute la Cour envoyerent chaque jour, pour demander des nouvelles de ma ſanté, & la Reine me fit pluſieurs viſites pendant ma maladie. Le ſinge fut mis à mort, & un ordre fut porté, faiſant défenſe d'entretenir déſormais aucun animal de cette eſpece auprès du Palais. La premiere fois que je me rendis auprès du Roi, après le rétabliſſement de ma ſanté, pour le re-

mercier de ses bontés, il me fit l'honneur de railler beaucoup sur cette avanture : il me demanda quels étoient mes sentiments & mes réflexions, pendant que j'étois entre les pattes du singe ; de quel goût étoient les viandes qu'il me donnoit, & si l'air frais que j'avois respiré sur le toît, n'avoit pas éguisé mon appétit. Il souhaita fort de savoir ce que j'aurois fait en une telle occasion dans mon Pays. Je dis à Sa Majesté, qu'en *Europe* nous n'avions point de singes, excepté ceux qu'on apportoit des Pays étrangers, & qui étoient si petits, qu'ils n'étoient point à craindre ; & qu'à l'égard de cet animal énorme à qui je venois d'avoir affaire (il étoit en vérité aussi gros qu'un élephant) si la peur m'avoit permis de penser

aux moyens d'uſer de mon ſabre (à ces mots, je pris un air fier, & mis la main ſur la poignée de mon ſabre) quand il a fourré ſa patte dans ma chambre, peut-être je lui aurois fait une telle bleſſure, qu'il auroit été bien-aiſe de la retirer plus promptement qu'il ne l'avoit avancée. Je prononçai ces mots avec un accent ferme, comme une perſonne jalouſe de ſon honneur, & qui ſe ſent. Cependant mon diſcours ne produiſit rien qu'un éclat de rire, & tout le reſpect dû à Sa Majeſté, de la part de ceux qui l'environnoient, ne pût les retenir. Ce qui me fit réfléchir ſur la ſottiſe d'un homme qui tâche de ſe faire honneur à lui-même, en préſence de ceux qui ſont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaiſon avec lui. Et cependant

cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vu ſouvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant ſe vante, s'en fait accroire, tranche du petit Seigneur, & oſe prendre un air important avec les plus Grands du Royaume, parce qu'il a quelque talent.

Je fourniſſois tous les jours à la Cour le ſujet de quelque conte ridicule, & *Glumdalclitch*, quoiqu'elle m'aimât extrêmement, étoit aſſez méchante pour inſtruire la Reine, quand je faiſois quelque ſottiſe qu'elle croyoit pouvoir réjouir Sa Majeſté. Par exemple, étant un jour deſcendu de carroſſe à la promenade où j'étois avec *Glumdalclitch*, porté par elle dans ma boîte de voyage, je me mis à marcher : il y avoit de la bouze de vache dans un ſentier ; je voulus, pour faire parade de mon

agilité, faire l'essai de sauter par dessus; mais par malheur je sautai mal, & tombai au beau milieu, ensorte que j'eus de l'ordure jusqu'aux genoux. Je me tirai avec peine, & un des laquais me nettoya, comme il put, avec son mouchoir. La Reine fut bientôt instruite de cette avanture impertinente, & les laquais la divulguerent par-tout.

CHAPITRE IV.

Différentes inventions de l'Auteur pour plaire au Roi & à la Reine. Le Roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'Auteur lui donne la relation. Les Observations du Roi sur cet article.

J'AVOIS coutume de me rendre au lever du Roi, une ou deux

fois la ſemaine, & je m'y étois trouvé ſouvent lorſqu'on le raſoit : ce qui au commencement me faiſoit trembler, le raſoir du barbier étant près de deux fois plus long qu'une faulx. Sa Majeſté, ſelon l'uſage du pays, n'étoit raſée que deux fois par ſemaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de Sa Majeſté. M'en ayant fait préſent, je pris un petit morceau de bois, & y faiſant pluſieurs trous à une diſtance égale avec un aiguille, j'y attachai les poils ſi adroitement, que je m'en fis un peigne; ce qui me fut d'un grand ſecours, le mien étant rompu & devenu preſque inutile, & n'ayant trouvé dans le pays aucun ouvrier capable de m'en faire un autre.

Je me ſouviens d'un amuſe-

ment que je me procurai vers le même temps. Je priai une des femmes de chambre de la Reine, de recueillir les cheveux fins qui tomboient de la tête de Sa Majesté, quand on la peignoit, & de me les donner. J'en amassai une quantité considérable, & alors prenant conseil de l'Ebéniste qui avoit reçu ordre de faire tous les petits ouvrages que je lui commanderois, je lui donnai des instructions pour me faire deux fauteuils de la grandeur de ceux qui se trouvoient dans ma boîte, & de les percer de plusieurs petits trous avec une alêne fine. Quand les pieds, les bras, les barres, & les dossiers des fauteuils furent prêts, je composai le fond avec les cheveux de la Reine, que je passai dans les trous, & j'en fis des fauteuils

ſemblables aux fauteuils de canne, dont nous nous ſervons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire préſent à la Reine, qui les mit dans une armoire, comme une curioſité.

Elle voulut un jour me faire aſſeoir dans un de ces fauteuils; mais je m'en excuſai, proteſtant que je n'étois pas aſſez téméraire & aſſez inſolent, pour appliquer mon derriere ſur de reſpectables cheveux qui avoient autrefois orné la tête de Sa Majeſté. Comme j'avois du génie pour la Méchanique, je fis enſuite de ces cheveux une petite bourſe très-bien travaillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de Sa Majeſté tiſſu en lettres d'or, que je donnai à *Glumdalclitch*, du conſentement de la Reine.

Le Roi qui aimoit fort la Musique, avoit très-souvent des concerts, auxquels j'assistois, placé dans ma boîte. Mais le bruit étoit si grand, que je ne pouvois gueres distinguer les accords. Je m'assure que tous les tambours & trompettes d'une Armée Royale, battant & sonnant à la fois tout près des oreilles, n'auroient pû égaler ce bruit. Ma coutume étoit de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étoient les acteurs du concert, de fermer les portes & les fenêtres de ma boîte, & de tirer les rideaux de mes fenêtres; & avec ces précautions je ne trouvois pas leur musique désagréable.

J'avois appris pendant ma jeunesse à jouer du clavessin. *Glumdalclitch* en avoit un dans sa chambre, où un Maître se ren-

doit deux fois la ſemaine pour lui montrer. La fantaiſie me prit un jour, de régaler le Roi & la Reine d'un air Anglois ſur cet inſtrument. Mais cela me parût extrêmement difficile. Car le claveſſin étoit long de près de ſoixante pieds, & les touches larges environ d'un pied; de telle ſorte qu'avec mes deux bras bien étendus, je ne pouvois atteindre plus de cinq touches; & de plus pour tirer un ſon, il me falloit toucher à grands coups de poing : voici le moyen dont je m'aviſai. J'accommodai deux bâtons environ de la groſſeur d'un tricot ordinaire, & je couvris le bout de ces bâtons de peau de ſouris, pour ménager les touches & le ſon de l'inſtrument; je plaçai un banc vis-à-vis, ſur lequel je montai, & alors je me

mis à courir avec toute la vîtesse & toute l'agilité imaginable sur cette espece d'échaffaud, frappant çà & là le clavier avec mes deux bâtons, de toute ma force, ensorte que je vins à bout de jouer une gigue Angloise, à la grande satisfaction de leurs Majestés. Mais il faut avouer que je ne fis jamais d'exercice plus violent, & plus pénible.

Le Roi qui, comme je l'ai dit, étoit un Prince plein d'esprit, ordonnoit souvent de m'apporter dans ma boîte, & de me mettre sur la table de son cabinet. Alors il me commandoit de tirer une de mes chaises hors de la boîte, & de m'asseoir, de sorte que je fusse au niveau de son visage. De cette maniere j'eus plusieurs conférences avec lui. Un jour je pris la liberté de

dire à Sa Majeſté, que le mépris qu'elle avoit conçu pour l'Europe & pour le reſte du monde, ne me ſembloit pas répondre aux excellentes qualités d'eſprit, dont elle étoit ornée; que la raiſon étoit indépendante de la grandeur du corps; qu'au contraire nous avions obſervé dans notre pays, que les perſonnes de haute taille n'étoient pas ordinairement les plus ingénieuſes; que parmi les animaux, les abeilles & les fourmis avoient la réputation d'avoir le plus d'induſtrie, d'artifice & de ſagacité; & enfin, que quelque peu de cas qu'il fit de ma figure, j'eſpérois néanmoins pouvoir rendre de grands ſervices à Sa Majeſté. Le Roi m'écouta avec attention, & commença à me regarder d'un autre œil, & à ne plus meſurer mon eſprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du Gouvernement d'*Angleterre* ; parce que quelque prévenus que les Princes ſoient ordinairement en faveurs de leurs maximes & de leurs uſages, il ſeroit bien aiſe de ſavoir s'il y avoit en mon pays de quoi imiter. Imaginez-vous, mon cher Lecteur, combien je deſirai alors d'avoir le génie, & la langue de Demoſthene & de Ciceron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre ma patrie, & d'en tracer une idée ſublime.

Je commençai par dire à Sa Majeſté, que nos Etats étoient compoſés de deux Iſles, qui formoient trois puiſſants royaumes, ſous un ſeul Souverain, ſans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort ſur la fertilité

de notre terrein, & ſur la température de notre climat. Je découvris enſuite la conſtitution du Parlement Anglois, compoſé en partie d'un corps illuſtre appellé *la Chambre des Pairs*, perſonnages du ſang le plus noble, anciens poſſeſſeurs & Seigneurs des plus belles terres du royaume. Je repréſentai l'extrême ſoin qu'on prenoit de leur éducation par rapport aux ſciences & aux armes, pour les rendre capables d'être Conſeillers-nés du Roi & du Royaume, d'avoir part dans l'adminiſtration du Gouvernement, d'être membres de la plus haute Cour de Juſtice, dont il n'y avoit point d'appel, & d'être les défenſeurs zélés de leur Prince & de leur patrie, par leur valeur, leur conduite & leur fidélité; que ces Seigneurs étoient

l'ornement & la ſûreté du Royaume, dignes ſucceſſeurs de leurs ancêtres, dont les honneurs avoient été la récompenſe d'une vertu inſigne, & qu'on n'avoit jamais vu leur poſtérité dégénérer; qu'à ces Seigneurs étoient joints pluſieurs ſaints hommes, qui avoient une place parmi eux ſous le titre d'*Evêques*, dont la charge particuliere étoit de veiller ſur la Religion, & ſur ceux qui la prêchent au peuple. Qu'on cherchoit & qu'on choiſiſſoit dans le Clergé les plus ſaints & les plus ſavants hommes, pour les revêtir de cette dignité éminente.

J'ajoutai que l'autre partie du Parlement étoit une Aſſemblée reſpectable, nommée *la Chambre des Communes*, compoſée de Nobles, choiſis librement, & dé-

putés du peuple même, seulement à cause de leurs lumieres, de leurs talents, & de leur amour pour la patrie, afin de représenter la sagesse de toute la nation. Je dis que ces deux corps formoient la plus auguste Assemblée de l'Univers, qui de concert avec le Prince, disposoit de tout, & régloit en quelque sorte la destinée de tous les peuples de l'Europe.

Ensuite je descendis aux Cours de Justice, où étoient assis de vénérables interpretes de la Loi, qui décidoient sur les différentes contestations des particuliers, qui punissoient le crime, & protégoient l'innocence. Je ne manquai pas de parler de la sage & économique administration de nos Finances, & de m'étendre sur la valeur & les exploits de nos

Guerriers de mer & de terre. Je ſupputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avoit de millions d'hommes de différente Religion, & de différent parti politique parmi nous. Je n'omis ni nos jeux ni nos ſpectacles, ni aucune autre particularité, que je cruſſe pouvoir faire honneur à mon pays, & je finis par un petit récit hiſtorique d[illegible] dernieres révolutions d'Ang[illegible]terre, depuis environ cent a[illegible]

Cette converſation dura cin[illegible] audiences, dont chacune fut d[illegible] pluſieurs heures; & le Roi écou[illegible]ta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de preſque tout ce que je diſois, & marquant en même-temps les queſtions qu'il avoit deſſein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs

diſcours, Sa Majeſté, dans une ſixiéme audience examinant ſes extraits, me propoſa pluſieurs doutes, & de fortes objections ſur chaque article. Elle me demanda d'abord quels étoient les moyens ordinaires de cultiver l'eſprit de notre jeune Nobleſſe? Quelles meſures l'on prenoit, quand une maiſon noble venoit à s'éteindre; ce qui devoit arriver de temps en temps? Quelles qualités étoient néceſſaires à ceux qui devoient être créés nouveaux Pairs? Si le caprice du Prince, une ſomme d'argent donnée à propos à une Dame de la Cour & à un favori, ou le deſſein de fortifier un parti oppoſé au bien public, n'étoient jamais les motifs de ces promotions? Quel degré de ſcience les Pairs avoient dans les Loix de

leur pays, & comment ils devenoient capables de décider en dernier reſſort des droits de leurs compatriotes ? S'ils étoient toujours exemts d'avarice & de préjugés ? Si ces ſaints Evêques, dont j'avois parlé, parvenoient toujours à ce haut rang par leur ſcience dans les matieres théologiques, & par la ſainteté de leur vie ; s'ils n'avoient jamais eu de foibleſſes ; s'ils n'avoient jamais intrigué, lorſqu'ils n'étoient que de ſimples Prêtres ; s'ils n'avoient pas été quelquefois les Aumôniers d'un Pair, par le moyen duquel ils étoient parvenus à l'Evêché ; & ſi dans ce cas ils ne ſuivoient pas toujours aveuglément l'avis du Pair, & ne ſervoient pas ſa paſſion, ou ſon préjugé dans l'Aſſemblée du Parlement ?

Il voulut ſavoir comment on s'y prenoit pour l'élection de ceux que j'avois appellé *les Communes* : ſi un inconnu avec une bourſe bien remplie d'or, ne pouvoit pas quelquefois gagner le ſuffrage des électeurs à force d'argent, ſe faire préférer à leur propre Seigneur, ou aux plus conſidérables & aux plus diſtingués de la Nobleſſe dans le voiſinage. Pourquoi on avoit une ſi violente paſſion d'être élu pour l'aſſemblée du Parlement, puiſque cette élection étoit l'occaſion d'une très-grande dépenſe, & ne rendoit rien ; qu'il falloit donc que ces élus fuſſent des hommes d'un déſintéreſſement parfait, & d'une vertu éminente & héroïque ; ou bien qu'ils comptaſſent d'être indemniſés & rembourſés avec uſure par le Prince

& par ſes Miniſtres, en leur ſacrifiant le bien public. Sa Majeſté me propoſa ſur cet article des difficultés inſurmontables, que la prudence ne me permet pas de répéter.

Sur ce que je lui avois dit, de nos *Cours de Juſtice*, Sa Majeſté voulut être éclaircie touchant pluſieurs articles. J'étois aſſez en état de la ſatisfaire, ayant été autrefois preſque ruiné par un long procès à la Chancellerie, qui fut néanmoins jugé en ma faveur, & que je gagnai même avec les dépens. Il me demanda combien de temps on employoit ordinairement à mettre une affaire en état d'être jugée. S'il en coûtoit beaucoup pour plaider : ſi les Avocats avoient la liberté de défendre des cauſes évidemment injuſtes;

ſi l'on n'avoit jamais remarqué que l'eſprit de parti & de religion eût fait pancher la balance. Si ces Avocats avoient quelque connoiſſance des premiers principes & des loix générales de l'équité ; ou s'ils ne ſe contentoient pas de ſavoir les loix arbitraires & les coutumes locales du pays. Si eux & les Juges avoient le droit d'interpréter à leur gré, & de commenter les loix. Si les plaidoyers & les arrêts n'étoient pas quelquefois contraires les uns aux autres dans la même eſpece.

Enſuite il s'attacha à me queſtionner ſur l'adminiſtration des Finances, & me dit qu'il croyoit que je m'étois mépris ſur cet article, parce que je n'avois fait monter les impôts qu'à cinq ou ſix millions par an; que cepen-

dant la dépenſe de l'Etat alloit beaucoup plus loin, & excédoit beaucoup la recette.

Il ne pouvoit, diſoit-il, concevoir, comment un Royaume oſoit dépenſer au-delà de ſon revenu & manger ſon bien, comme un particulier. Il me demanda quels étoient nos créanciers, & où nous trouverions de quoi les payer; ſi nous gardions à leur égard les loix de la nature, de la raiſon & de l'équité. Il étoit étonné du détail que je lui avois fait de nos guerres, & des frais exceſſifs qu'elles exigeoient. Il falloit certainement, diſoit-il, que nous fuſſions un peuple bien inquiet & bien querelleur, ou que nous euſſions de bien mauvais voiſins. Qu'avez-vous à démêler, ajoutoit-il, hors de vos iſles ? Devez-vous y avoir d'au-

tres affaires que celles de votre commerce ? Devez-vous ſonger à faire des conquêtes, & ne vous ſuffit-il pas de bien garder vos ports & vos côtes ? Ce qui l'étonna fort, ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le ſein de la paix, & au milieu d'un peuple libre. Il dit que ſi nous étions gouvernés de notre propre conſentement, il ne pouvoit s'imaginer de qui nous avions peur, & contre qui nous avions à nous battre. Il demanda ſi la maiſon d'un particulier ne ſeroit pas mieux défendue par lui-même, par ſes enfants & par ſes domeſtiques, que par une troupe de frippons & de coquins tirés par hazard de la lie du peuple, avec un ſalaire bien petit, & qui pourroient gagner cent fois plus, en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre arithmétique (comme il lui plut de l'appeller) lorſque j'avois ſupputé le nombre de notre peuple, en calculant les différentes ſectes qui ſont parmi nous à l'égard de la religion & de la politique.

Il remarqua, qu'entre les amuſements de notre Nobleſſe, j'avois fait mention du jeu. Il voulut ſavoir à quel âge ce divertiſſement étoit ordinairement pratiqué, & quand on le quittoit : combien de temps on y conſacroit, & s'il n'altéroit pas quelquefois la fortune des particuliers, & ne leur faiſoit pas commettre des actions baſſes & indignes. Si des hommes vils & corrompus ne pouvoient pas quelquefois, par leur adreſſe dans ce métier, acquérir de grandes ri-

cheſſes, tenir nos pairs mêmes dans une eſpece de dépendance, les accoutumer à voir mauvaiſe compagnie, les détourner entiérement de la culture de leur eſprit & du ſoin de leurs affaires domeſtiques, & les forcer par les pertes qu'ils pouvoient faire, d'apprendre peut-être à ſe ſervir de cette même adreſſe infâme, qui les avoit ruinés.

Il étoit extrêmement étonné du récit que je lui avois fait de notre hiſtoire du dernier ſiecle; ce n'étoit, ſelon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rébellions, de meurtres, de maſſacres, de révolutions, d'exils, & des plus énormes effets que l'avarice, l'eſprit de faction, l'hypocriſie, la perfidie, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie, & l'ambition pouvoient produire.

Sa Majesté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avois dit, compara les questions qu'elle m'avoit faites, avec les réponses que j'avois données ; puis me prenant dans ses mains, & me flattant doucement, s'exprima dans ces mots, que je n'oublierai jamais, non plus que la maniere dont il les prononça. Mon petit ami *Grildrig*, vous avez fait un panégyrique très-extraordinaire de votre pays : vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse & le vice peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'Etat. Que ces loix sont éclaircies, interprétées, & appliquées le mieux du monde, par des gens dont les intérêts & la capacité les portent à les corrompre, à les brouil-

ler

ler & à les éluder. Je remarque parmi vous une conſtitution de gouvernement, qui dans ſon origine a peut-être été ſupportable, mais que le vice a tout-à-fait défigurée. Il ne me paroît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une ſeule vertu ſoit requiſe pour parvenir à aucun rang, ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y ſont point annoblis par leur vertu ; que les prêtres n'y ſont point avancés par leur piété ou leur ſcience, les ſoldats par leur conduite ou leur valeur, les Juges par leur intégrité, les Sénateurs par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'Etat par leur ſageſſe. Mais pour vous, (continua le Roi) qui avez paſſé la plupart de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes

pas infecté des vices de votre pays ; mais par tout ce que vous m'avez raconté d'abord, & par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert ramper sur la surface de la terre.



CHAPITRE V.

Zele de l'Auteur pour l'honneur de ſa Patrie. Il fait une propoſition avantageuſe au Roi, qui eſt rejettée. La littérature de ce peuple imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leurs partis dans l'Etat.

L'AMOUR de la vérité m'a empêché de déguiſer l'entretien que j'eus alors avec Sa Majeſté. Mais ce même amour ne me permit pas de me taire, lorſque je vis mon cher pays ſi indignement traité. J'éludois adroitement la plupart de ſes queſtions, & je donnois à chaque choſe le tour le plus favorable que je pouvois. Car quand il s'agit de défendre

ma patrie, & de soutenir sa gloire, je me pique de ne point entendre raison. Alors je n'omets rien pour cacher ses infirmités & ses difformités, & pour mettre sa vertu & sa beauté dans le jour le plus avantageux ; c'est ce que je m'efforçai de faire dans les différents entretiens que j'eus avec ce judicieux Monarque : par malheur je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un Roi, qui vit entiérement séparé du reste du monde, & qui par conséquent ignore les mœurs, & les coutumes des autres nations. Ce défaut de connoissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés, & d'une certaine maniere bornée de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il seroit ridicule que les idées de vertu & de vice d'un Prince étranger &

isolé, fussent proposées pour des regles, & pour des maximes à suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour faire voir les effets malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes graces de Sa Majesté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cents ans, qui étoit une certaine petite poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvoit allumer en un instant, de telle maniere qu'elle étoit capable de faire sauter en l'air des montagnes, avec un bruit & un fracas plus grand que celui du tonnerre: qu'une quantité de cette poudre étant mise dans un tube de bronze ou de

fer, ſelon ſa groſſeur, pouſſoit une balle de plomb ou un boulet de fer, avec une ſi grande violence & tant de vîteſſe, que rien n'étoit capable de ſoutenir ſa force. Que les boulets ainſi pouſſés & chaſſés d'un tube de fonte par l'inflammation de cette petite poudre, rompoient, renverſoient, culbutoient les bataillons & les eſcadrons, abattoient les plus fortes murailles, faiſoient ſauter les plus groſſes tours, couloient à fond les plus gros vaiſſeaux : que cette poudre miſe dans un globe de fer lancé avec une machine, brûloit & écraſoit les maiſons, & jettoit de tous côtés des éclats qui foudroyoient tout ce qui ſe rencontroit. Que je ſavois la compoſition de cette poudre merveilleuſe, où il n'entroit que des choſes communes

& à bon marché ; & que je pourrois apprendre le même ſecret à ſes ſujets, ſi Sa Majeſté le vouloit. Que par le moyen de cette poudre Sa Majeſté briſeroit les murailles de la plus forte ville de ſon Royaume, ſi elle ſe ſoulevoit jamais, & oſoit lui réſiſter. Que je lui offrois ce petit préſent comme un léger tribut de ma reconnoiſſance.

Le Roi frappé de la deſcription que je lui avois faite des effets terribles de ma poudre, paroiſſoit ne pouvoir comprendre comment un inſecte impuiſſant, foible, vil & rampant, avoit imaginé une choſe effroyable, dont il oſoit parler d'une maniere ſi familiere, qu'il ſembloit regarder comme des bagatelles le carnage & la déſolation que produiſoit une invention ſi perni-

cieuse. Il falloit, disoit-il, que ce fût un mauvais génie, ennemi de Dieu & de ses ouvrages, qui en eût été l'auteur. Il protesta que, quoique rien ne lui fit plus de plaisir que les nouvelles découvertes, soit dans la nature soit dans les arts, il aimeroit mieux perdre sa couronne que de faire usage d'un si funeste secret, dont il me défendit, sous peine de la vie, de faire part à aucun de ses sujets : effet pitoyable de l'ignorance & des bornes d'un Prince sans éducation. Ce Monarque orné de toutes les qualités qui gagnent la vénération, l'amour & l'estime des peuples; d'un esprit fort & pénétrant, d'une grande sagesse, d'une profonde science; doué de talents admirables pour le gouvernement, & presque adoré de son

peuple, ſe trouve ſottement gêné par un ſcrupule exceſſif & bizarre, dont nous n'avons jamais eu d'idée en Europe, & laiſſe échapper une occaſion qu'on lui met entre les mains, de ſe rendre le maître abſolu de la vie, de la liberté, & des biens de tous ſes ſujets! Je ne dis pas ceci dans l'intention de rabaiſſer les vertus & les lumieres de ce Prince, auquel je n'ignore pas néanmoins que ce récit fera tort, dans l'eſprit d'un Lecteur *Anglois* ; mais je m'aſſure que ce défaut ne venoit que d'ignorance, ces peuples n'ayant pas encore réduit *la Politique* en art, comme nos eſprits ſublimes de l'Europe.

Car il me ſouvient que dans un entretien que j'eus un jour avec le Roi, ſur ce que je lui avois dit par hazard, qu'il y avoit

parmi nous un grand nombre de volumes écrits ſur l'*Art du Gouvernement*, Sa Majeſté en conçut une opinion très-baſſe de notre eſprit, & ajouta qu'il mépriſoit & déteſtoit tout *myſtere*, tout *raffinement*, & toute *intrigue* dans les procédés d'un Prince ou d'un Miniſtre d'Etat. Il ne pouvoit comprendre ce que je voulois dire par les *ſecrets du Cabinet*. Pour lui il renfermoit la ſcience de gouverner dans des bornes très-étroites, la réduiſant au ſens commun, à la raiſon, à la juſtice, à la douceur, à la prompte déciſion des affaires civiles & criminelles, & à d'autres ſemblables pratiques, à la portée de tout le monde, & qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin il m'avança ce paradoxe étrange, que ſi quelqu'un pouvoit faire croître deux

épis de bled, ou deux brins d'herbe ſur un morceau de terre, où auparavant il n'y en avoit qu'un, mériteroit beaucoup plus du genre humain, & rendroit un ſervice plus eſſentiel à ſon pays, que toute la race de nos ſublimes politiques.

La littérature de ce peuple eſt fort peu de choſe, & ne conſiſte que dans la connoiſſance de la morale, de l'hiſtoire, de la poëſie, & des mathématiques, mais il faut avouer qu'ils excellent dans ces quatre genres.

La derniere de ces connoiſſances n'eſt appliquée par eux qu'à tout ce qui eſt utile; en ſorte que la meilleure partie de notre mathématique ſeroit parmi eux fort peu eſtimée. A l'égard des entités métaphyſiques, des abſtractions & des catégories, il me

fut impoſſible de les leur faire concevoir.

Dans ce pays, il n'eſt pas permis de dreſſer une loi en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, qui n'eſt compoſé que de vingt-deux lettres : il y a même très-peu de loix qui s'étendent juſqu'à cette longueur. Elles ſont toutes exprimées dans les termes les plus clairs & les plus ſimples, & ces peuples ne ſont ni aſſez vifs ni aſſez ingénieux pour y trouver pluſieurs ſens : c'eſt d'ailleurs un crime capital d'écrire un commentaire ſur aucune loi.

Ils poſſedent de temps immémorial l'art d'imprimer, auſſi-bien que les Chinois. Mais leurs bibliotheques ne ſont pas grandes : celle du Roi, qui eſt la plus nombreuſe, n'eſt compoſée que

de mille volumes rangés dans une gallerie de douze cents pieds de longueur, où j'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plût. Le livre que j'eus d'abord envie de lire, fut mis ſur une table, ſur laquelle on me plaça : alors tournant mon viſage vers le livre, je commençai par le haut de la page ; je me promenai deſſus le livre même, à droite & à gauche environ huit ou dix pas, ſelon la longueur des lignes, & je reculois, à meſure que j'avançois dans la lecture des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet, ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il étoit auſſi épais & auſſi roide qu'un gros carton.

Leur ſtyle eſt clair, mâle & doux ; mais nullement fleuri ;

parce qu'on ne ſait parmi eux ce que c'eſt que de multiplier les mots inutiles, & de varier les expreſſions. Je parcourus plu-ſieurs de leurs livres, ſur-tout ceux qui concernoient l'hiſtoire & la morale. Entr'autres, je lus avec plaiſir un vieux petit traité qui étoit dans la chambre de *Glumdalclitch*. Ce livre étoit in-titulé: *Traité de la foibleſſe du genre humain*, & n'étoit eſtimé que des femmes & du petit peuple. Ce-pendant je fus curieux de ſavoir ce qu'un Auteur pouvoit dire ſur un pareil ſujet. Cet Ecrivain fai-ſoit voir très au long combien l'homme eſt peu en état de ſe mettre à couvert des injures de l'air, ou de la fureur des bêtes ſauvages? Combien il étoit ſur-paſſé par d'autres animaux, ſoit dans la force, ſoit dans la vîteſſe,

ſoit dans la prévoyance, ſoit dans l'induſtrie. Il montroit que la nature avoit dégénéré dans ces derniers ſiecles, & qu'elle étoit ſur ſon déclin.

Il enſeignoit que les loix mêmes de la nature exigoient abſolument que nous euſſions été au commencement d'une taille plus grande & d'une complexion plus vigoureuſe, pour n'être point ſujets à une ſoudaine deſtruction, par l'accident d'une tuile tombant de deſſus une maiſon, ou d'une pierre jettée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruiſſeau. De ces raiſonnements l'Auteur tiroit pluſieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvois m'empêcher de faire des réflexions morales ſur cette morale même, & ſur le penchant uni-

verſel qu'ont tous les hommes à ſe plaindre de la nature, & à exagérer ſes défauts. Ces géants ſe trouvoient petits & foibles. Que ſommes-nous donc, nous autres Européens ! Ce même Auteur diſoit que l'homme n'étoit qu'un ver de terre & qu'un atôme, & que ſa petiteſſe devoit ſans ceſſe l'humilier. Hélas ! que ſuis-je, me diſois-je, moi qui ſuis au-deſſous du rien en comparaiſon de ces hommes qu'on dit être ſi petits & ſi peu de choſe !

Dans ce même livre, on faiſoit voir la vanité du titre d'*Alteſſe* & de *Grandeur*, & combien il étoit ridicule qu'un homme qui avoit au plus cinquante pieds de hauteur, osât ſe dire *haut* & *grand*. Que penſeroient les Princes & les grands Seigneurs d'*Europe*, diſois-

disois-je alors, s'ils lisoient ce livre, eux qui avec cinq pieds & quelques pouces prétendent sans façon qu'on leur donne de l'*Altesse* & de la *Grandeur*? Mais pourquoi n'ont-ils pas aussi exigé les titres de *Grosseur*, de *Largeur*, d'*Epaisseur*? Au moins auroient-ils pu inventer un terme général pour comprendre toutes ces dimensions, & se faire appeller, *Votre Etendue*. On me répondra peut-être que ces mots *Altesse* & *Grandeur*, se rapportent à l'ame, & non au corps. Mais si cela est, pourquoi ne pas prendre des titres plus marqués & plus déterminés à un sens spirituel? Pourquoi ne pas se faire appeller, *votre sagesse*, *votre pénétration*, *votre prévoyance*, *votre libéralité*, *votre bonté*, *votre bon sens*, *votre bel esprit*? Il faut avouer que comme

ces titres auroient été très-beaux & très-honorables, ils auroient aussi semé beaucoup d'aménité dans les compliments des inférieurs, rien n'étant plus divertissant qu'un discours plein de contre-vérités.

La Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie sont très-cultivées en ce pays-là. J'entrai un jour dans un vaste édifice, que je pensai prendre pour un Arsenal plein de boulets & de canons. C'étoit la boutique d'un Apoticaire : ces boulets étoient des pillules, & ces canons des seringues. En comparaison nos plus gros canons sont en vérité de petites coulevrines.

A l'égard de leur milice, on dit que l'armée du Roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied, & de trente-

deux mille de cavalerie ; ſi néanmoins on peut donner ce nom à une armée, qui n'eſt compoſée que de Marchands & de Laboureurs, dont les Commandants ne ſont que les Pairs & la Nobleſſe, ſans aucune paye ou récompenſe : ils ſont à la vérité aſſez parfaits dans leurs exercices, & ont une diſcipline très-bonne ; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque chaque Laboureur eſt commandé par ſon propre Seigneur, & chaque bourgeois par les principaux de ſa propre ville, élus à la façon de *Veniſe*.

Je fus curieux de ſavoir pourquoi ce Prince, dont les Etats ſont inacceſſibles, s'aviſoit de faire apprendre à ſon peuple la pratique de la diſcipline militaire. Mais j'en fus bien-tôt inſtruit, ſoit par les entretiens que j'eus ſur

ce ſujet, ſoit par la lecture de leurs hiſtoires. Car pendant pluſieurs ſiecles, ils ont été affligés de la maladie, à laquelle tant d'autres gouvernements ſont ſujets ; la Pairie & la Nobleſſe diſputant ſouvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, & le Roi pour la domination arbitraire. Ces choſes, quoique ſagement tempérées par les loix du Royaume, ont quelquefois occaſionné des partis, allumé des paſſions, & cauſé des guerres civiles, dont la derniere fut heureuſement terminée par l'aïeul du Prince régnant ; & la milice établie alors dans le Royaume, a toujours ſubſiſté depuis, pour prévenir de nouveaux déſordres.



CHAPITRE VI.

Le Roi & la Reine font un voyage vers la Frontiere, où l'Auteur les suit. Détail de la maniere dont il sort de ce Pays, pour retourner en Angleterre.

J'AVOIS toujours dans l'esprit que je recouvrerois un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avoit porté, & qui avoit échoué sur ces côtes étoit le premier vaisseau Européen, qu'on eût su en avoir approché, & le Roi avoit donné des ordres très-précis, que si jamais il arrivoit qu'un autre parût, il

fût tiré à terre, & mis avec tout l'équipage & les passagers sur un tombereau, & apporté à *Lorburlgrud*.

Il étoit fort porté à me trouver une femme de ma taille, par laquelle je pusse multiplier mon espece. Mais je crois que j'aurois mieux aimé mourir, que de faire de malheureux enfants, destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de Canarie, & à être ensuite vendus par tout le Royaume aux gens de qualité, comme de petits animaux curieux. J'étois à la vérité traité avec beaucoup de bonté : j'étois le favori du Roi & de la Reine, & les délices de toute la Cour. Mais c'étoit sur un état qui ne convenoit pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvois d'ailleurs oublier ces précieux gages

que j'avois laiſſés chez moi. Je ſouhaitois fort de me retrouver parmi des peuples, avec leſquels je me puſſe entretenir d'égal à égal, & d'avoir la liberté de me promener par les rues & par les champs, ſans craindre d'être foulé aux pieds, d'être écraſé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien. Mais ma délivrance arriva plutôt que je ne m'y attendois, & d'une maniere très-extraordinaire, ainſi que je vais le raconter fidélement, avec toutes les circonſtances de cet admirable événement.

Il y avoit deux ans que j'étois dans ce pays. Au commencement de la troiſiéme année, *Glumdalclitch* & moi étions à la ſuite du Roi & de la Reine, dans un voyage qu'ils faiſoient

vers la côte méridionale du Royaume. J'étois porté à mon ordinaire dans ma boîte de voyage, qui étoit un cabinet très-commode, large de douze pieds. On avoit, par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de ſoie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que je ſentiſſe moins les ſecouſſes du cheval ſur lequel un domeſtique me portoit devant lui. J'avois ordonné au Menuiſier de faire au toît de ma boîte une ouverture d'un pied en quarré, pour laiſſer entrer l'air, enſorte que quand je voudrois, on pût l'ouvrir & la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le Roi jugea à propos de paſſer quelques jours à une maiſon de plaiſance,

ſance qu'il avoit proche de *Flanflaſnic*, ville ſituée à dix-huit milles Anglois du bord de la mer. *Glumdalclitch* & moi étions bien fatigués : j'étois moi un peu enrhumé, mais la pauvre fille ſe portoit ſi mal, qu'elle étoit obligée de ſe tenir toujours dans ſa chambre. J'eus envie de voir l'Océan. Je fis ſemblant d'être plus malade que je ne l'étois, & je demandai la liberté de prendre l'air de la mer, avec un page qui me plaiſoit beaucoup, & à qui j'avois été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance *Glumdalclitch* y conſentit, ni l'ordre ſevere qu'elle donna au page d'avoir ſoin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme ſi elle eût eu quelques préſages de ce qui me devoit arriver. Le

page me porta donc dans ma boîte, & me mena environ à une demi-lieue du palais vers les rochers, ſur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre; & levant le chaſſis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un œil triſte. Je dis enſuite au page que j'avois envie de dormir un peu dans mon brancard, & que cela me ſoulageroit. Le page ferma bien la fenêtre, de peur que je n'euſſe froid : je m'endormis bientôt. Tout ce que je puis conjecturer, eſt que pendant que je dormois, ce page croyant qu'il n'y avoit rien à appréhender, grimpa ſur les rochers, pour chercher des œufs d'oiſeaux, l'ayant vu auparavant de ma fenêtre en chercher & en ramaſſer. Quoi qu'il en ſoit, je

me trouvai ſoudainement éveillé par une ſecouſſe violente donnée à ma boîte que je ſentis tirée en haut, & enſuite portée en avant avec une vîteſſe prodigieuſe. La premiere ſecouſſe m'avoit preſque jetté hors de mon brancard, mais enſuite le mouvement fut aſſez doux. Je criois de toute ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, & je ne vis que des nuages. J'entendois un bruit horrible au-deſſus de ma tête, reſſemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me trouvois, & à ſoupçonner qu'une Aigle avoit pris le cordon de ma boîte dans ſon bec, dans le deſſein de la laiſſer tomber ſur quelque rocher, comme une tortue dans

ſon écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer. Car la ſagacité & l'odorat de cet oiſeau le mettent en état de découvrir ſa proie à une grande diſtance, quoique cachée encore mieux que je pouvois être deſſous des planches, qui n'étoient épaiſſes que de deux pouces.

Au bout de quelque temps, je remarquai que le bruit & le battement d'ailes s'augmentoient beaucoup, & que ma boîte étoit agitée çà & là, comme une enſeigne de boutique par un grand vent. J'entendis pluſieurs coups violents qu'on donnoit à l'aigle, & puis tout-à-coup je me ſentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vîteſſe incroyable. Ma chûte fut terminée par une ſecouſſe terrible qui retentit plus

haut à mes oreilles, que notre cataracte de *Niagara* ,après quoi je fus dans les ténebres pendant un autre minute, & alors ma boîte commença à s'élever de maniere, que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la mer, & que ma boîte flottoit. Je crus, & je le crois encore, que l'aigle qui emportoit ma boîte, avoit été poursuivie de deux ou trois autres aigles, & contrainte de me laisser tomber, pendant qu'elle se défendoit contre les autres, qui lui disputoient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte conserverent l'équilibre, & l'empêcherent d'être brisée & fracassée en tombant.

O que je souhaitai alors d'être secouru par ma chere *Glumdal-*

clith, dont cet accident ſubit m'avoit tant éloigné : je puis dire en vérité, qu'au milieu de mes malheurs, je plaignois & regrettois ma chere petite maîtreſſe ; que je penſois au chagrin qu'elle auroit de ma perte, & au déplaiſir de la Reine. Je ſuis ſûr qu'il y a très-peu de voyageurs qui ſe ſoient trouvés dans une ſituation auſſi triſte que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte briſée, ou au moins renverſée par le premier coup de vent, & ſubmergée par les vagues. Un carreau de vitre caſſé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui pût juſqu'alors conſerver ma fenêtre, que des fils de fer aſſez forts, dont elle étoit munie par dehors contre les accidents qui peuvent arriver en voyageant.

Je vis l'eau entrer dans ma boîte par quelques petites fentes, que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas ! je n'avois pas la force de lever le toit de ma boîte, ce que j'aurois fait ſi j'avois pû, & me ſerois tenu aſſis deſſus, plutôt que de reſter enfermé dans une eſpece de fond de cale.

Dans cette déplorable ſituation j'entendis, ou je crus entendre quelque ſorte de bruit à côté de ma boîte, & bientôt après je commençai à m'imaginer qu'elle étoit tirée, & en quelque façon remorquée; car de temps en temps je ſentois une ſorte d'effort qui faiſoit monter les ondes juſqu'au haut de mes fenêtres, me laiſſant preſque dans l'obſcurité. Je conçus alors quelques foibles eſpé-

rances de ſecours, quoique je ne puſſe me figurer d'où il me pourroit venir. Je montai ſur mes chaiſes & approchai ma tête d'une petite fente, qui étoit au toit de ma boîte ; & alors je me mis à crier de toutes mes forces, & à demander du ſecours, dans toutes les langues que je ſavois. Enſuite j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avois, & le hauſſant par l'ouverture, je le branlai pluſieurs fois dans l'air, afin que ſi quelque barque ou vaiſſeau étoit proche, les matelots puſſent conjecturer qu'il y avoit un malheureux mortel renfermé dans cette boîte.

Je ne m'apperçus point que tout cela eût rien produit ; mais je connus évidemment que ma boîte étoit tirée en avant : au

bout d'une heure je ſentis qu'elle heurtoit quelque choſe de très-dur. Je craignis d'abord que ce ne fût un rocher, & j'en fus très-allarmé. J'entendis alors diſtinctement du bruit ſur le toit de ma boîte, comme celui d'un cable. Enſuite je me trouvai hauſſé peu à peu, au moins trois pieds plus haut que je n'étois auparavant : ſur quoi je levai encore mon bâton & mon mouchoir, criant au ſecours, juſqu'à m'enrouer. Pour réponſe, j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnerent des tranſports de joie, qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les ſentent. En même temps j'entendis marcher ſur le toit, & quelqu'un appellant par l'ouverture & criant en Anglois, *y a-t'il là quelqu'un* ? Je

répondis : Hélas, oui ! je ſuis un pauvre Anglois réduit par la fortune, à la plus grande calamité qu'aucune créature ait jamais ſoufferte : au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot. La voix me répondit, raſſurez-vous, vous n'avez rien à craindre, votre boîte eſt attachée au vaiſſeau, & le charpentier va venir pour faire un trou dans le toit, & vous tirer dehors. Je répondis que cela n'étoit pas néceſſaire, & demanderoit trop de temps ; qu'il ſuffiſoit que quelqu'un de l'équipage mît ſon doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaiſſeau, & après dans la chambre du Capitaine. Quelques-uns d'entr'eux m'entendant parler ainſi, penſerent que j'étois un pauvre inſenſé ; d'autres en ri-

ſent. Je ne penſois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille & de ma force. Le charpentier vint, & dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, & me préſenta une petite échelle, ſur laquelle je montai : j'entrai dans le vaiſſeau en un état très-foible.

Les matelots furent tous étonnés, & me firent mille queſtions, auxquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de pigmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monſtrueux que je venois de quitter. Mais le Capitaine monſieur Thomas *Wiletcks*, homme de probité & de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étois prêt de tomber en foibleſſe, me fit en-

trer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, & me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avois assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boîte, un brancard superbe, un lit de campagne, deux chaises, une table & une armoire ; que ma chambre étoit tapissée, ou pour mieux dire, matelassée d'étoffes de soie & de coton. Que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de son équipage d'apporter ma chambre dans sa chambre, je l'y ouvrirois en sa présence, & lui montrerois mes meubles. Le capitaine m'entendant dire ces absurdités, jugea que j'étois fou : cependant, pour me complaire, il promit d'or-

donner ce que je ſouhaitois, & montant ſur le tillac, il envoya quelques-uns de ſes gens viſiter la caiſſe.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avois quitté, & du péril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai, je me trouvai aſſez bien remis. Il étoit huit heures du ſoir, & le Capitaine donna ordre de me ſervir à ſouper inceſſamment, croyant que j'avois jeûné trop long-temps. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avois des yeux égarés. Quand on nous eut laiſſé ſeuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, & de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette

grande caiſſe. Il me dit, que ſur le midi, comme il regardoit avec ſa lunette, il l'avoit découverte de fort loin, l'avoit priſe pour une petite barque, & qu'il l'avoit voulu joindre, dans la vue d'acheter du biſcuit, le ſien commençant à manquer; qu'en approchant il avoit connu ſon erreur, & avoit envoyé ſa chaloupe pour découvrir ce que c'étoit; que ſes gens étoient revenus tout effrayés, jurant qu'ils avoient vu une maiſon flottante. Qu'il avoit ri de leur ſottiſe, & s'étoit lui-même mis dans la chaloupe, ordonnant à ſes matelots de prendre avec eux, un cable très-fort. Que le temps étant calme, après avoir ramé autour de la grande caiſſe & en avoir pluſieurs fois fait le tour, il avoit obſervé ma fenêtre; qu'a-

lors il avoit commandé à ses gens de ramer, & d'approcher de ce côté-là, & qu'attachant un cable à une des gâches de la fenêtre, il l'avoit fait remorquer; qu'on avoit vu mon bâton & mon mouchoir hors de l'ouverture, & qu'on avoit jugé qu'il falloit que quelques malheureux fussent renfermés dedans. Je lui demandai, si lui ou son équipage n'avoit point vu des oiseaux prodigieux dans l'air, dans le temps qu'il m'avoit découvert. A quoi il répondit, que parlant sur ce sujet avec les matelots, pendant que je dormois, un d'entr'eux lui avoit dit qu'il avoit observé trois aigles volants vers le Nord. Mais il n'avoit point remarqué qu'elles fussent plus grosses qu'à l'ordinaire; ce qu'il faut imputer, je crois, à la grande

hauteur où elles ſe trouvoient ; & auſſi ne put-il pas deviner pourquoi je faiſois cette queſtion. Enſuite je demandai au Capitaine combien il croyoit que nous fuſſions éloignés de terre : il me répondit, que par le meilleur calcul qu'il eut pû faire, nous en étions éloignés de cent lieues. Je l'aſſurai qu'il s'étoit certainenent trompé preſque de la moitié, parce que je n'avois pas quitté le pays d'où je venois, plus de deux heures avant que je tombaſſe dans la mer : ſur quoi il recommença à croire que mon cerveau étoit troublé, & me conſeilla de me remettre au lit, dans une chambre qu'il avoit fait préparer pour moi. Je l'aſſurai que j'étois bien rafraîchi de ſon bon repas, & de ſa gracieuſe compagnie, & que j'a-
vois

vois l'uſage de mes ſens, & de ma raiſon, auſſi parfaitement que je l'avois jamais eu. Il prit alors ſon ſérieux, & me pria de lui dire franchement ſi je n'étois pas troublé dans mon ame, & ſi je n'avois point la conſcience bourrelée de quelque crime, pour lequel j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, & expoſé dans cette caiſſe, comme quelquefois les criminels en certains pays ſont abandonnés à la merci des flots, dans un vaiſſeau ſans voiles, & ſans vivres: que quoiqu'il fût bien fâché d'avoir reçu un tel ſcélérat dans ſon vaiſſeau, cependant il me promettoit ſur ſa parole d'honneur de me mettre à terre en ſûreté au premier port où nous arriverions. Il ajouta que ſes ſoupçons s'étoient beaucoup augmentés par quel-

ques discours très-absurdes, que j'avois tenus d'abord aux matelots, & ensuite à lui-même, à l'égard de ma boîte & de ma chambre, aussi-bien que par mes yeux égarés, & ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le récit de mon Histoire : je le fis très-fidélement, depuis la derniere fois que j'avois quitté l'*Angleterre*, jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la vérité s'ouvre toujours un passage dans les esprits raisonnables, cet honnête & digne Gentilhomme, qui avoit un très-bon sens, & & n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de lettres, fut satisfait de ma candeur & de ma sincérité. Mais d'ailleurs pour confirmer tout ce que j'avois dit; je le priai de

donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avois la clef, je l'ouvris en ſa préſence, & lui fis voir toutes les choſes curieuſes travaillées dans le pays d'où j'avois été tiré d'une maniere ſi étrange. Il y avoit, entr'autres choſes, le peigne que j'avois formé des poils de la barbe du Roi, & un autre de la même matiere dont le dos étoit d'une rognure de l'ongle du pouce de Sa Majeſté. Il y avoit un paquet d'aiguilles & d'épingles longues d'un pied & demi. Une bague d'or, dont un jour la Reine me fit préſent d'une maniere très-obligeante, l'ôtant de ſon petit doigt & me la mettant au cou comme un collier. Je priai le Capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnoiſſance de ſes honnêtetés, ce qu'il

refusa absolument. Enfin je le priai de considérer la culotte que je portois alors, qui étoit faite de peau de souris.

Le Capitaine fut très-satisfait de tout ce que je lui racontai, & me dit qu'il espéroit qu'à notre retour en *Angleterre*, je voudrois bien en écrire la relation & la donner au public. Je répondis que je croyois que nous avions déja trop de livres de voyages; que mes avantures passeroient pour un vrai roman, & pour une fiction ridicule; que ma relation ne contiendroit que des descriptions de plantes, & d'animaux extraordinaires, de loix, de moeurs, & d'usages bizares; que ces descriptions étoient trop communes, & qu'on en étoit las; & que n'ayant rien autre chose à dire touchant mes

voyages, ce n'étoit pas la peine de les écrire. Je le remerciai de de l'opinion avantageuſe qu'il avoit de moi.

Il me parut étonné d'une choſe, qui fut de m'entendre parler ſi haut, me demandant ſi le Roi & la Reine de ce pays étoient ſourds. Je lui dis que c'étoit une choſe à laquelle j'étois accoutumé depuis plus de deux ans, & que j'admirois de mon côté ſa voix & celle de ſes gens, qui me ſembloient toujours me parler tout bas & à l'oreille; mais que malgré cela je les pouvois entendre aſſez bien. Que quand je parlois dans ce pays, j'étois comme un homme qui parle dans la rue à un autre, qui eſt monté au haut d'un clocher, excepté quand j'étois mis ſur une table, ou

tenu dans la main de quelque perſonne. Je lui dis que j'avois même remarqué une autre choſe ; c'eſt que d'abord que j'étois entré dans le vaiſſeau, lorſque les matelots ſe tenoient debout autour de moi, ils me paroiſſoient infiniment petits. Que pendant mon ſéjour dans ce pays, je ne pouvois plus me regarder dans un miroir, depuis que mes yeux s'étoient accoutumés à de grands objets, parce que la comparaiſon que je faiſois me rendoit mépriſable à moi-même. Le Capitaine me dit, que pendant que nous ſoupions, il avoit auſſi remarqué que je regardois toutes choſes avec une eſpece d'étonnement, & que je lui ſemblois quelquefois avoir de la peine à m'empêcher d'éclater de rire ; qu'il

ne ſavoit pas fort bien alors comment il le devoit prendre, mais qu'il l'attribua à quelque dérangement dans ma cervelle. Je répondis que j'étois étonné comment j'avois été capable de me contenir, en voyant ſes plats de la groſſeur d'une piece d'argent de trois ſols, une éclanche de mouton, qui étoit à peine une bouchée, un gobelet moins grand qu'une écaille de noix, & je continuai ainſi faiſant la deſcription du reſte de ſes meubles & de ſes viandes par comparaiſon. Car quoique la Reine m'eût donné pour mon uſage, tout ce qui m'étoit néceſſaire dans une grandeur, proportionée à ma taille; cependant mes idées étoient occupées entiérement de ce que je voyois autour de moi, & je

faiſois comme tous les hommes qui conſiderent ſans ceſſe les autres, ſans ſe conſidérer eux-mêmes, & ſans jetter les yeux ſur leur petiteſſe. Le Capitaine faiſant alluſion au vieux proverbe Anglois, me dit que mes yeux étoient donc plus grands que mon ventre, puiſqu'il n'avoit pas remarqué que j'euſſe un grand appétit, quoique j'euſſe jeûné toute la journée; & continuant de badiner, il ajouta qu'il auroit donné avec plaiſir cent livres ſterlings, pour avoir le plaiſir de voir ma caiſſe dans le bec de l'Aigle, & enſuite tomber d'une ſi grande hauteur dans la mer, ce qui certainement auroit été un objet très-étonnant, & digne d'être tranſmis aux ſiecles futurs.

Le Capitaine revenant du *Tonquin*,

quin, faiſoit ſa route vers l'*Angleterre*, & avoit été pouſſé vers le Nord-Eſt à quarante degrés de latitude, & à cent quarante-trois de longitude. Mais un vent de ſaiſon s'élevant deux jours après que je fus à ſon bord, nous fûmes pouſſés au Nord pendant un long-temps, & cotoyant la *Nouvelle Hollande*, nous fîmes route vers l'Oueſt-Nord-Oueſt, & depuis au Sud-Sud-Oueſt, juſqu'à ce que nous euſſions doublé le *Cap de Bonne-Eſpérance*. Notre voyage fut très-heureux, mais j'en épargnerai le Journal ennuyeux au Lecteur. Le Capitaine mouilla à un ou deux ports, & y fit entrer ſa chaloupe pour chercher des vivres & faire de l'eau ; pour moi je ne ſortis point du vaiſſeau, que nous ne fuſſions arrivés aux *Dunes*. Ce

fut, je crois, le trois de Juin mil ſept cent ſix, environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laiſſer mes meubles pour la ſûreté du paiement de mon paſſage; mais le Capitaine proteſta qu'il ne vouloit rien recevoir. Nous nous dîmes adieu très-affectueuſement, & je lui fis promettre de me venir voir à *Redriff*. Je louai un cheval & un guide pour un écu que me prêta le Capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant la petiteſſe des maiſons, des arbres, du bétail & du peuple, je penſai me croire encore à *Lilliput*. J'eus peur de fouler aux pieds les voyageurs que je rencontrai, & criai ſouvent pour les faire reculer du chemin; enſorte que je courus riſque une ou deux fois d'avoir

la tête caſſée pour mon impertinence.

Quand je me rendis à ma maiſon, que j'eus de la peine à reconnoître, un de mes domeſtiques ouvrant la porte, je me baiſſai pour entrer, de crainte de me bleſſer la tête; cette porte me sembloit un guichet. Ma femme accourut pour m'embraſſer; mais je me courbai plus bas que ſes genoux, ſongeant qu'elle ne pourroit autrement atteindre ma bouche. Ma fille ſe mit à mes genoux pour me demander ma bénédiction. Mais je ne pus la diſtinguer que lorſqu'elle fut levée, ayant été depuis ſi long-temps accoutumé à me tenir debout, avec ma tête & mes yeux levés en haut. Je regardai tous mes domeſti-

ques, & un ou deux amis qui ſe trouverent alors dans la maiſon, comme s'ils avoient été des pygmées, & moi un géant. Je dis à ma femme qu'elle avoit été trop frugale; car je trouvois qu'elle s'étoit réduite elle-même, & ſa fille preſque à rien. En un mot, je me conduiſis d'une maniere ſi étrange, qu'ils furent tous de l'avis du Capitaine, quand il me vit d'abord, & conclurent que j'avois perdu l'eſprit. Je fais mention de ces minuties, pour faire connoître le grand pouvoir de l'habitude & du préjugé.

En peu de temps, je m'accoutumai à ma femme, à ma famille & à mes amis : mais ma femme proteſta que je n'irois jamais ſur mer; toutefois

mon mauvais deſtin en ordonna autrement, comme le Lecteur le pourra voir dans la ſuite. Cependant c'eſt ici que je finis la ſeconde Partie de mes malheureux Voyages.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce I[er]. Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. L'*Auteur rend un compte ſuccint des premiers motifs qui le porterent à voyager. Il fait naufrage, & ſe ſauve à la nage dans le Pays de* Lilliput. *On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les Terres.* 1

CHAP. II. *L'Empereur de* Lilliput, *accompagné de pluſieurs de ſes Courtiſans, vient pour voir l'Auteur dans ſa priſon. Deſcription de la perſonne & de l'habit de Sa Majeſté. Gens ſavants nommés*

pour apprendre la langue à l'Auteur. Il obtient des graces par sa douceur. Ses poches sont visitées. 27

CHAP. III. *L'Auteur divertit l'Empereur & les Grands de l'un & l'autre sexe, d'une maniere fort extraordinaire. Description des divertissements de la Cour de* Lilliput. *L'Auteur est mis en liberté à certaines conditions.* 50

CHAP. IV. *Description de* Mildendo, *Capitale de* Lilliput, *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un Secretaire d'Etat, touchant les affaires de l'Empire. Les offres que l'Auteur fait de servir l'Empereur dans ses guerres.* 64

CHAP. V. *L'Auteur, par un stratagême très-extraordinaire, s'oppose à une descente des ennemis. L'Empereur lui confere un grand*

titre d'honneur. Les Ambassadeurs arrivent de la part de l'Empereur de Blefuscu, *pour demander la paix. Le feu prend à l'appartement de l'Impératrice : l'Auteur contribue beaucoup à éteindre l'incendie.* 80

CHAP. VI. *Les Mœurs des habitants de* Lilliput, *leur Littérature, leurs Loix, leurs Coutumes, & leur maniere d'élever les enfants.* 94

CHAP. VII. *L'Auteur ayant reçu avis qu'on lui vouloit faire son procès, pour crime de leze-Majesté, s'enfuit dans le Royaume de* Blefuscu. 117

CHAP. VIII. *L'Auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter* Blefuscu ; *& après quelques difficultés retourne dans sa Patrie.* 140

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *L'AUTEUR après avoir essuyé une grande tempête, se met dans une Chaloupe pour descendre à terre, & est saisi par un des Habitants du Pays. Comment il en est traité. Idée du Pays & du Peuple.* 157

CHAP. II. *Portrait de la Fille du Laboureur ; l'Auteur est conduit à une Ville où il y avoit un marché, & ensuite à la Capitale. Détail de son Voyage.* 189

CHAP. III. *L'Auteur mandé pour se rendre à la Cour, la Reine l'achete, & le présente au Roi. Il dispute avec les Savants de Sa Majesté. On lui prépare un appartement. Il devient Favori de la Reine. Il soutient l'honneur de son Pays. Ses querelles avec le Nain de la Reine.* 205

CHAP. IV. *Différentes inventions de l'Auteur pour plaire au Roi & à la Reine. Le Roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'Auteur lui donne la relation. Les Observations du Roi sur cet article.* 242
CHAP. V. *Zele de l'Auteur pour l'honneur de sa Patrie. Il fait une proposition avantageuse au Roi, qui est rejettée. La littérature de ce peuple imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leurs partis dans l'Etat.* 267
CHAP. VI. *Le Roi & la Reine font un voyage vers la Frontiere, où l'Auteur les suit. Détail de la maniere dont il sort de ce Pays, pour retourner en* Angleterre. 285

Fin de la Table du Tome I.





